

1093. aa. 4  
*Louisa Mervoy*

**HISTOIRE**  
**DE MONSIEUR**  
**CLEVELAND.**  
**TOME PREMIER.**



THE  
DE MONSIEUR  
CLIFFE VERNAM  
TO THE PUBLISHER



of

LE PHILOSOPHE  
ANGLAIS,  
OU  
HISTOIRE  
DE MONSIEUR  
CLEVELAND,  
FILS NATUREL  
DE CROMWEL;

*Ecrit par lui-même & traduite de l'Anglois.*

NOUVELLE EDITION:

Enrichie de Figures.

TOME PREMIER.



A LONDRES,  
Chez PAUL VAILLANT.

---

M. DCC. LXXVII.

LE PHOTODUPT

ANGLOIS

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVERLAND

THE HISTORY

OF THE

BARON DE MONSIEUR

OF THE



TO THE LIBRARY

LONDON

PAUL VALENT

PRINTED

MDCCXXV

c  
c  
c  
c  
t  
d  
à  
a  
a  
fi  
p  
m  
de  
po  
qu  
qu  
ge

---

## P R É F A C E.

**J**E n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes , qui semblent craindre d'offenser le Public , ou du moins de l'importuner par une Préface , & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer , que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs allarmes & leurs difficultés. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclaircissemens préliminaires d'une Préface , qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer ; & s'ils croient au contraire que leurs Lecteurs ayent besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est présenté ,

pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un secours, qu'ils ne sçauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est nécessaire? On sent, par exemple, qu'il manqueroit quelque chose à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puisse répandre quelque lumière sur des événemens obscurs ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette nature peut être regardé comme un País nouvellement découvert; & le dessein de le lire, comme un espece de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom, par un Titre, il faut qu'il en connoisse la situation & le chemin, pour y entrer avec assurance. Il faut



# P R É F A C E.      iij

même qu'il soit informé de ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable, pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes, qui diminueroient la satisfaction qu'il se promet sur la route. Tel est le service que je vais rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de M. *Cléveland* m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son fils, qui porte le même nom, & qui vit actuellement à Londres, dans une heureuse vieillesse, après avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens Princes Etrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lû mes *Mémoires*, & ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son Pere. Je veux vous faire connoître, me dit-il un jour en me les présentant, un

#### IV P R É F A C E.

homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre, & qui a fait le même usage que vous des aventures d'une vie fort malheureuse. Il me confia le Manuscrit, que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de M. Cléveland & les miennes, tant de ressemblance dans notre manière de penser & dans nos sentimens, que je confessai au Fils, que je m'étois reconnu dans les traits de son pere, & que nos cœurs, si l'on me permet cette expression, étoient de la même trempe & sortis du même moule. Je lui demandai quelle raison il avoit de condamner aux ténèbres, un Ouvrage qui plairoit vraisemblablement au Public ? Il me répondit, que la seule raison qu'il l'empêchoit de le pu-

## P R É F A C E. v

blier, étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre, & de donner un air d'Histoire & de narration suivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer, si j'eusse sçu la Langue Angloise assez parfaitement pour me flatter de pouvoir atteindre aux agrémens du style, mais comme il y a bien loin, de la simple intelligence d'une Langue, au talent de l'écrire avec politesse, je me bornai au dessein d'entreprendre en François ce que je ne me sentoisois point capable d'exécuter en Anglois. M. Cleveland ne marqua point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une copie de son Manuscrit ; & l'ayant apporté en France à mon retour, j'ai employé ce que

vj P R É F A C E.

des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté, pour lui donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit M. Cleveland n'est pas si éloigné du nôtre qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'aient connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente; de sorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant, il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires, & qui semblent demander d'être attestée. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion, à faire ici quelques remarques, qui pourront



# P R É F A C E. vij

arrêter le penchant que la plupart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons générales, dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse servir pour accréditer également la vérité & le mensonge. Car quoiqu'il soit certain, par exemple, que la vraisemblance n'est pas un caractère nécessaire de la vérité, & que nous voyons arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre rapport que celui de nos yeux: une preuve si vague n'entraîne presque rien après elle, parce qu'elle n'établit tout au plus, qu'un fait obscur & difficile peut être vrai, sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d'un



viii P R É F A C E.

point purement historique ; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver ; c'est-à-dire , qu'un fait douteux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l'Hiver : j'en doute , malgré vos assurances. Croyez - vous me convaincre , en m'expliquant par quelle voie la Nature a pû se développer avant le retour de la belle saison ? Vous me forcerez peut être à convenir que la chose est possible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins sages , qui l'aient vue comme vous , & qui n'aient pû s'accorder pour surprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelques-unes de ces feuilles , avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naissant : j'ajoute foi à

# P R É F A C E. ix

votre recit , sans m'embarrasser un  
 moment de l'examen. Dans le fond ,  
 je ne sçais si cette lenteur délicate à  
 croire la vérité des faits est fort glo-  
 rieuse pour les hommes , & s'ils ont  
 raison des'en faire une especed'hon-  
 neur. Il est clair qu'elle suppose la  
 mauvaise opinion qu'ils ont les uns  
 des autres , & la défiance mutuelle  
 où ils sont de leur droiture & de  
 leur bonne-foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour  
 appuyer la verité des aventures ex-  
 traordinaires de M. Cleveland, n'ait  
 point la force d'une preuve décisive  
 de faits , ou ne la trouvera pas non  
 plus aussi vague & aussi foible qu'une  
 preuve de simple Raisonnement.  
 C'est un mélange de ces deux sortes  
 de preuves. 1<sup>o</sup>. Dans tous les choses  
 que M. Cleveland nous raconte

x P R É F A C E.

sans autre témoignage que le sien ,  
je remarque qu'il n'a rien avancé  
qui ne puisse se concilier parfaite-  
ment avec nos Histoires les plus fi-  
delles & les plus approuvées. 2°. Il  
rapporte un grand nombre de faits ,  
dont on trouve réellement des traces  
& souvent même d'amples témoi-  
gnages , dans les Historiens con-  
temporains.

Le caractère de *Cromwel* est si  
connu, qu'on n'accusera point notre  
Auteur de l'avoir noirci par un res-  
sentiment de vengeance & de haine.  
Il n'y a qu'à consulter les plus cé-  
lebres Historiens d'Angleterre ; on  
verra qu'ils s'accordent avec M.  
Cleveland, jusques dans les expres-  
sions. « Personne ( dit le Comte de  
» *Clarendon* en parlant du Protec-  
» teur ) n'a jamais rien entrepris

# P R É F A C E. xj

» avec plus de méchanceté, & avec  
 » tant de mépris de la Religion & de  
 » l'honnêteté morale. Cependant,  
 » une méchanceté aussi grande que  
 » la sienne, n'auroit jamais fait  
 » réussir ses desseins, sans le secours  
 » d'un esprit sublime, d'une pru-  
 » dence & d'une adresse admirables,  
 » & sans la résolution d'un cœur  
 » magnanime ». Le même Auteur  
 ajoute un peu plus bas : « En un  
 » mot, comme il étoit coupable de  
 » plusieurs crimes pour lesquels la  
 » damnation est dénoncée, & le feu  
 » de l'Enfer préparé, aussi avoit-il  
 » de ces bonnes qualités qui ont  
 » rendu la mémoire de quelques-  
 » uns célèbre dans tous les siècles;  
 » & il sera regardé par la postérité,  
 » comme un brave & un méchant  
 » homme. » *M. Burnet* assure que



xij P R É F A C E.

son principe favori, & celui dont il faisoit le plus souvent usage étoit » que les Loix morales ne lient les » hommes que dans la conduite ordinaire de la vie, & qu'on peut » s'en éloigner dans le cas & dans » les occasions extraordinaires ». Il est aisé de voir qu'il n'y a point de crimes, dont on ne soit capable avec un si détestable principe.

J'avoue qu'il s'est trouvé peu de personnes qui aient reproché à Cromwel les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit souverainement hypocrite; & ç'en est assez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du secret de ses mœurs, par l'apparence extérieure de sa conduite. Il laissa six Enfants de son mariage, deux fils & quatre filles. La quatrième, qui se



## P R É F A C E. xiiij

nommoit *Elisabeth*, & dont M. Cleveland parle avec estime dans les dernières parties de son Ouvrage, a vécu jusqu'au tems du Roi *Guillaume*. J'ai parlé en Angleterre à quantité de personnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des aventures qu'on lui attribue dans notre Histoire.

Il y a deux choses à observer ici sur Cromwel. L'une, que M. Cleveland lui donne la qualité d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroisse par aucun Historien qu'il ait occupé cet emploi. On trouve seulement, qu'il étoit député pour Cambridge en 1640, & qu'il le fut jusqu'à ce que, de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques per-

xiv P R É F A C E.

sonnes de considération, & leur réponse m'a servi d'éclaircissement. Cromwel fut effectivement nommé Orateur par les intrigues de plusieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réussir leurs vues. Mais il se rendit justice en refusant cet Emploi. Quelque versé qu'il fut dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en Public; & il entendoit trop bien les intérêts de son ambition, pour accepter une place qu'il ne se sentoît pas capable de remplir avec honneur.

Ma seconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il est certain qu'elle arriva avant le voyage du Roi *Charles* à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conséquent que M. Cleveland ait demeuré à Rouen avec Mylord *Axminster* beaucoup plus long-tems que je ne marque; ou

# P R É F A C E. xv

du moins, que *Richard Cromwel* eût alors succédé à son Père. Sans l'une ou l'autre de ces deux suppositions, il se trouvera dans le tems un erreur de quelques mois. Je confesse qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de M. Cleveland étoit interrompu; & je n'ai pensé qu'à joindre ma narration, sans faire attention à remplir, ou du moins à faire appercevoir le vuide qui se trouvoit entre le départ d'Angleterre & le séjour de Rouen. On voit que je me suis aperçu de ma faute; mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât que de mettre une interruption désagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque aventure de mon imagination.

Je ne m'étendrai point sur la

xvj P R É F A C E.

Caverne de *Rumney-hole*, que j'ai vue dans mon voyage d'Angleterre. La description de M. Cleveland suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouterai seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette isle, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en est remplie. *Hoeckey-hole* près de *Wells*, *Schedercliffs*, sont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.

La Colonie *Rochelloise* m'a causé de l'embarras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'un Établissement si extraordinaire eût été si entièrement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque chose au Fils de M. Cleveland. Il



# P R É F A C E.      xvij

me satisfit aussi-tôt , en me faisant voir quelques endroits d'une Relations de la Mer d'Ethiopie , composée par *William Rallow* , *Anglois*. Si je n'y trouvai point l'Histoire de *Bridge* & de ses Compagnons , je fus assuré du moins de l'existence de la Colonie , & de la manière déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularités de sa situation , que M. Cleveland avoit omises , & que j'ai jointes à son recit dans le troisième Tome.

L'Histoire de *Blud* , toute extraordinaire qu'elle est , ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du Regne de *Charles II*. Je dis la même chose de la *Conspiration Protestante de la Rye* , & de la malheureuse fin de



xviiij P R É F A C E.

*Walcot*, de Mylord *Russel*, du Colonel *Sidney*, mais particulièrement de l'aimable & infortuné Comte d'*Effex*.

L'avanture de *Sir Georges Aiskew* aux Barbades, & l'expéditions de *Vénable* à la Jamaïque, sont attestées par les Écrivains Anglois, du moins pour le fond, si elles ne le sont pas pour les circonstances. Les malheurs de Mylord *Axminster* ne sont pas moins connus. Pour ceux de M. *Cleveland*, ils sont exposés si naturellement, qu'ils semblent n'avoir pas besoin d'autre preuve que la franchise de son cœur & l'honnêteté invariable de ses sentimens. Ses liaisons avec Mylord *Hyde*, Comte de *Clarendon*, surtout à Rouen où ce Seigneur passa les dernières années de sa vie, leurs

# P R É F A C E. xix

conférences, leurs incertitudes sur la Religion, & la maniere dont elles se terminent, sont des traits si singuliers & en même-tems si naturels, qu'on se persuadera aisément qu'ils n'ont pû être inventés à plaisir, ni contrefaits.

La fin tragique du second Fils de M. Cleveland, quoique racontée avec des circonstances propres à exciter la foi, n'avoit pas laissé de révolter la mienne, parce qu'il ne me sembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de si près le Roi Charles, eût pût échapper aux recherches des Historiens Anglois. J'en ai feuilleté un très-grand nombre, pour y découvrir quelque trait, du moins, qui pût servir de garant à mon Auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le Docteur *Welwood* : le fond de l'aventure est manifeste-

xx P R É F A C E.

ment le même ; il n'y manque que les causes & les circonstances , que le Docteur a ignorées. « On fit aussi » quelque attention (dit-il) à un accident arrivé à Windsor quelques » années avant la mort du Roi. Ce » Prince ayant lû plus que de coutume, au retour de la Chasse, se retira dans la chambre prochaine ; » & s'étant enveloppé de son manteau , il s'endormit sur un lit de repos. Peu de tems après qu'il fut retourné joindre la compagnie , un » Domestique du nombre de ceux » qui étoit avec le Roi , s'endormit » sur le même lit de repos , étant enveloppé du manteau du Roi, & en » cet état il fut trouvé mort , d'un » coup de poignard , sans qu'on ait » jamais sçû comment cela étoit arrivé , & sans qu'on en ait fait la » moindre enquête. » Mais la chose

fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce recit, avec l'aventure du jeune Cleveland; & l'on ne demandera point d'autre clef.

On pourroit reprocher à M. Cleveland, de n'avoir point assez ménagé la mémoire du Roi Charles, à qui il étoit redevable de quantité de faveurs, comme il le confesse lui-même, & de la meilleure partie de son bien. Mais un Lecteur judicieux, qui connoîtra le caractère de ce Prince, & qui fera attention à celui de notre Philosophe, ne donnera point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'admira au contraire, comme un effet de cette sincérité généreuse qui abhorre la flatterie, & sans laquelle on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sagesse. M. Cleveland connoissoit



xxij P R É F A C E.

les grandes qualités de Charles I I.  
Mais il avoit remarqué auffi, mieux  
que personne, qu'elles étoient  
comme étouffées & rendues inutiles  
par ses défauts. Sa mollesse sur tout,  
& sa haine pour tout ce qui sentoît  
l'application, ne pouvoit manquer  
de blesser un esprit naturellement  
ferme & attentif, à qui de continuels  
malheurs avoient fait contracter  
encore quelque chose de plus auf-  
tère & de plus sérieux. L'Evêque de  
Salisbury rassemble en deux mots  
tout le caractère de Charles: « Il  
» étoit, dit cet Ecrivain, si natu-  
» rellement ennemi de toute con-  
» trainte, que quoiqu'il eût autant  
» d'esprit qu'homme du monde, &  
» une mine majestueuse, il ne pou-  
» voit, non pas même après l'avoir  
» prémédité, jouer le rôle de Roi

» pour un moment , soit au Parle-  
» ment , soit au Conseil , ni par ses  
» paroles , ni par ses gestes. »  
Ajoutez , qu'il avoit des idées de  
Religion & des principes de Morale  
assez singuliers , qu'un homme  
d'un caractère aussi droit que M.  
Cleveland ne pouvoit s'empêcher  
de condamner hautement , même  
dans un Prince qu'il aimoit. Aussi  
nous laisse-t-il entendre , que la li-  
berté avec laquelle il expliqua là-  
dessus ses sentimens au Roi , eut  
plus de part à sa disgrâce que la  
Conspiration de la Rye , dans la-  
quelle on le soupçonna d'avoir  
trempé. Ce fut à peu-près la même  
raison qui lui fit perdre l'affection  
du Duc de *Monmouth* , & qui lui at-  
tira de ce Seigneur l'outrage cruel ,  
dont il est surprenant qu'il nous ait

xxiv P R É F A C E.

fait lui-même un recit si naturel & si sincère dans son Histoire.

Je m'apperçois que mes remarques s'allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface seroit un défaut, comme c'en est un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage sans Préface & sans Introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la première de ces extrémités, après avoir commencé rigoureusement par condamner l'autre. S'il me reste quelque chose à demander au Public, c'est de faire attention, qu'il y aura toujours une extrême différence entre une Traduction simple, & un Ouvrage qu'on a tiré de son propre fond. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.

LE







Livre I.

L  
pen  
orig  
cara  
pen  
7



LE  
PHILOSOPHE  
ANGLOIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



LIVRE PREMIER.

LA réputation de mon pere me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractere de cet homme célèbre , qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe

*Tome I.*

A

dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'Histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quel côté que son jugement se déclare, elle ne sauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zele affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu insensible aux plaisirs de l'amour. Il laissa plusieurs enfans de son épouse légitime, & de diverses maîtresses. C'est une chose incroyable que les descendants d'un homme si puissant, si riche, & si redouté, aient pû devenir le jouet de la fortune, & se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité & la misère. Cependant à la réserve d'un seul qui a conservé son nom, avec une petite partie de ses biens, & qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la Justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, & n'ont rien recueilli de l'héritage de leur pere. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux. J'expose l'histoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à rappeler le souvenir de ses peines, par un récit qui ne sauroit manquer d'en renouveler le sentiment? Ce ne peut être qu'une personne heureuse qui me fasse cette question; car tous les infortunés savent trop bien que la plus douce consolation d'une grande douleur, est d'avoir la liberté de se plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux & satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence & la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, & qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble; il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné; il les conserve fidèlement au défaut de la mémoire; il est toujours prêt à les représenter; & non-seulement cette image sert à nourrir une chere & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit.

Mameres'appelloit *Elisabeth Cleveland.*



Elle étoit fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal d'Hamptoncourt. Sa beauté lui attira les regards, & presque aussi-tôt l'amour de *Charles Premier*. Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les soupirs d'un grand Roi. Ma mere se fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien que dans ces engagements inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour raccourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont sù faire la conquête d'un Amant, ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance & sa fidélité. Elle joignit à ses charmes tous les secours qu'elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez longtemps dans la faveur, si l'on considère l'inconstance naturelle du Roi, mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame; de sorte que l'ardeur du Monarque ayant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute, qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eut point la force de dissimuler son mécontentement; ses plaintes indiscrettes & les liaisons qu'elle prit hautement avec le parti opposé à la Maison Royale, la firent bientôt regarder

comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions, & quelque reste de grandeur qu'elle avoit eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. Cleveland, qui étoit un zélé Royaliste, lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendoit de trouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte, par la nécessité, de suivre le premier choix de sa haine, c'est-à-dire, d'entrer sans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon pere commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talens extraordinaires, son respect pour la Religion, la régularité de ses mœurs, & sur-tout le zele incomparable dont il paroissoit animé pour la patrie, l'avoient mis dans une haute estime à Londres, & le faisoient regarder de tous les Anglois comme le défenseur de leurs Loix, & le soutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déjà formé les vues ambitieuses qui ont éclaté depuis, mais dans la profession ouverte qu'il faisoit d'être opposé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mademoiselle Cleveland. Il connoissoit le caractère de son esprit, & la part qu'elle avoit eue pendant sa faveur aux plus

se crètes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flatta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse & celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime & sa confiance dans cette première entrevue, qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur ami. L'amitié entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques se changerent bientôt en conversations tendres. Ils s'aimèrent ; & Mademoiselle Cleveland ne crut point s'avilir en devenant la maîtresse d'un homme tel que mon pere, elle qui l'avoit été de son Roi.

Cependant son amour produisit un effet qu'elle n'attendoit point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foiblesses qui paroissent annoblies par leur cause. L'honneur d'être aimée d'un grand Roi balance en quelque sorte la perte de la vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flatte l'orgueil jusqu'au point de changer ainsi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une passion

aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma mere, quoique ce soit à sa mauvaise conduite que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres. Toutes les personnes de distinction, dont elle s'étoit conservé l'estime, la lui ôterent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon pere lui-même cessa de la considérer lorsqu'elle se fut rendue à ses desirs; & ne la croyant plus propre à servir à ses desseins, il ne la traita plus que sur le pied d'une maitresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mere; il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté pour quitter son Amant sans se plaindre; & elle se retira à Hammer Smith, où elle me porta dans son sein. Je ne fais pas quelles étoient ses vues, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre; mais mon pere ne l'oublia pas si entièrement, qu'il ne prît soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non seulement à l'ambition & à l'amour, mais aux passe-temps même les plus innocens qui occupent le commun des femmes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & appliquée. La lecture devint sa plus chere occupation; & lorsqu'elle m'eut mis au monde,



elle y ajouta le soin de mon enfance , & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réussir mal à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excellente mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée , qui avoit été tour à-tour l'esclave de l'amour & de l'ambition. Ses idées & ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt sorti des ténèbres de l'enfance , qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit & les mœurs , sans avoir recours aux leçons des Maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des derniers siècles , & elle y avoit ajouté les meilleures traductions des Ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie si assidûment de cette lecture pendant plusieurs années , que , sans le secours de la Langue Latine , elle étoit parvenue à une connoissance extraordinaire de l'Histoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même succès pour les Ouvrages d'esprit. Il ne sortoit rien de la presse qu'elle ne lût , en y joignant son jugement & sa censure. C'étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la Philosophie

morale. Elle y rapporta toutes ses lumières. Les autres Sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but, & elle ne les estimoit utiles & solides, qu'à proportion qu'elles pouvoient servir à l'en approcher. Elle avoit lû dans les Traductions tous les Philosophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable, tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit composé, à force de soins, un système complet, dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit son Ouvrage favori; elle ne se lassoit point de le relire. Elle y trouvoit, disoit-elle, comme dans une source toujours féconde, sa force, ses motifs, ses consolations, en un mot, le fondement de la paix de son cœur, & de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois gueres plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimoit si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions; ou plutôt elle m'en communiqua par l'assiduité de ses soins, & la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vu qu'elle jusqu'alors; car dans le dessein où

elle étoit de me donner, pour ainsi dire, un cœur & un esprit de sa façon, elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'enfance. J'étois continuellement sous ses yeux : mes mains avoient à peine la force de soutenir un Livre, que j'étois déjà accoutumé à le feuilleter. Je savois lire, lorsque le commun des enfans commence à parler ; & la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu, me fit prendre l'habitude de penser & de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, dans quelle classe d'animaux l'homme doit être rangé. Je n'appris point le Latin ; c'est une Langue, disoit ma mere, qui n'est nécessaire à présent qu'aux Critiques ou aux Maitres d'Ecole : toutes ses beautés ont été transmises dans les Langues vivantes par le moyen des traductions. Le temps qu'un enfant perd à l'apprendre peut-être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général, elle étoit fort prévenue contre l'étude des Langues. Elle les appelloit la peste de la raison, & la ruine du jugement. Cette multitude de traces qui forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un enfant, y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal.

disoit elle, qu'on ne pût faire des progrès dans les Sciences qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des Langues ; mais puisqu'on peut se passer de ce secours , c'est une folie extreme de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années qu'on employe dans la jeunesse à tourner un peu de Latin , ne contribuent que d'une maniere bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but , qui doit être de se rendre sages & heureux. Ce n'est point la mémoire , ajouta-t-elle , c'est le cœur & l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de-là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude , parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance de s'exprimer poliment , & de savoir écrire de même. Elle fit ajouter à cette étude celle de la Langue Françoisè , comme si elle eût prévu que mon étoile ne me destinoit point à une vie tranquille. Peut être vous trouverez-vous exposé , me dit-elle , à quitter un jour votre patrie ; vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des Etrangers ; & vous ne sauriez en apprendre du plus universel que le François.



L'occupation de mes premières années fut donc une simple imitation des études de ma mère. J'appris les élémens des Science comme elle, & dans les mêmes vues. Je m'appliquai particulièrement à l'Histoire, qui est la partie pratique de la Philosophie morale : je n'en négligeai pas non plus les sources ; je n'avois qu'à jeter les yeux sur le système abrégé de ma mère ; ce Livre d'or étoit toujours ouvert sur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures historiques à ses principes ; je jugeois des vertus & des vices suivant ses idées ; & soit qu'elle n'eût suivi que les sentimens droits de la nature, qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes ; lorsqu'ils veulent les observer & les suivre, soit que l'habitude de vivre avec elle, & de recevoir incessamment ses leçons, m'eût accoutumé à penser comme elle, je sentoís la vérité de ses maximes, & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes sentimens qui étoient sortis du sien, & qu'elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire & appliquée, notre malheureuse patrie s'étoit vue déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon

pere , que j'appelle toujours de ce nom , ( quoique j'ignorasse alors de qui j'avois reçu la vie ) mon pere , à la tête d'une troupe de Citoyens furieux , avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'Isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre pendant plusieurs années : elle n'avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres , & auquel on n'a point encore donné de nom particulier dans aucun langage , par cette raison , sans doute , qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles, notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fut si profonde , que le bruit de la guerre n'étoit point venu jusqu'à nous , il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon Roi s'éleva jusqu'au Ciel , & les gémissemens de tous les véritables Anglois pénétrèrent jusqu'au fond de notre solitude. Ma mere se fit informer de tout le détail de cette funeste aventure. Elle vint me l'apprendre aussitôt , & sa Philosophie ne put l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez , mon fils , me dit-elle , écoutez un malheur qui n'eût jamais d'exemple ; le Roi est mort sur un

échaffaut, & c'est votre pere qui l'y a fait monter. O Dieu ! ajouta-t-elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins jusqu'à nous. Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût causé le moindre trouble, & que j'avois toujours vu ma mere aussi tranquille que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de pere, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. Etant revenu à moi, je demeurai les yeux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'un exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m'apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore, mais j'avois l'esprit avancé. Le récit de ma mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eut fini, dans une espece de transport qui m'empêcha durant quelque tems d'être attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant

d'images nouvelles , qui agissoient tout à la fois sur mon esprit. Ce n'est pas que je n'eusse lû dans l'Histoire des renversemens d'Etats , des troubles & des guerres sanglantes ; mais on n'est guère ému d'un événement passé qu'un Historien raconte froidement. Il me sembloit que j'eusse part à la révolution présente dans la personne de mon pere : les mouvemens de la nature se trouvoient comme en opposition avec mes idées. Je me sentois porté à l'aimer , & à désirer à le voir , & dans le même temps , je le détestois comme un monstre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite d'ailleurs qu'il avoit tenue à l'égard de ma mere , achevoit de me révolter contre lui. Tous mes sentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la sagesse & la vertu ; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainsi je m'accoutumai à mépriser l'auteur de ma naissance en commençant à le connoître ; le doux nom de pere se lia tout d'un coup dans mon esprit à des idées d'aversión & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma mere , qu'aussi-tôt qu'elle s'aperçut de mes dispositions , elle n'épargna rien



pour les détruire ; mais les premières impressions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes qu'elle m'avoit fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime, me disoit elle, mais dans la société humaine on est obligé quelquefois de le supporter. Cela est vrai, sur-tout à l'égard des personnes à qui l'on doit de la tendresse & du respect : il n'est permis alors que de s'affliger, & de faire des vœux pour leur changement. Leurs désordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la nature, ou d'autres devoirs, nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon intérêt demandoit nécessairement que je prisse ces sentimens pour mon pere ; que je n'avois rien à espérer que de lui ; qu'elle tenoit de sa libéralité le bien médiocre qui nous faisoit vivre ; que la pension dont elle jouissoit n'étant attachée qu'à elle, je me trouverois dans une indigence absolue après sa mort ; & qu'il falloit par conséquent que j'eusse recours à lui pour l'intéresser à mon établissement, & pour l'engager à me reconnoître en qualité de fils. Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons, elles ne purent changer le fond de mes sentimens.

sentimens. Plusieurs années se passerent sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude , pour aller solliciter des avantages que je n'estimois point , & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon pere. Je m'étois persuadé par mes lectures & par mes réflexions, que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu , disois-je , ne dépend point des biens de la fortune ; & c'est la vertu seule qui rend un honnête homme heureux.

Ma mere avoit là dessus , sans doute , les mêmes sentimens que moi , puisque c'étoit , pour ainsi dire, avec son lait que j'avois sucé les miens ; mais elle y joignoit l'expérience du monde , qui lui faisoit considérer les choses dans un point de vue plus juste. Elle savoit que la foiblesse & les besoins du corps s'opposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame , que la Philosophie , en calmant les passions, ne rend point insensible aux nécessités de la nature ; qu'il y a des extrémités dans la mauvaise fortune qui déconcertent le Sage , & qui lui font oublier ses principes ; enfin , que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux de se voir dans une

abondance capable d'amollir, il doit éviter, s'il le peut, une indigence excessive qui abbat & qui décourage. Elle me répéta tant de fois ce raisonnement, & elle renouvela si efficacement ses instances, qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres, pour me présenter à mon pere.

Il étoit alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avoient péri ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses Partisans, & les Emplois militaires remplis par ses Créatures. Jamais Roi n'avoit vu son autorité mieux établie. Le titre modeste de *Protecteur de la République Anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir, parce que le peuple, qui est toujours la dupe des apparences, s'étoit laissé persuader qu'un homme si modéré n'avoit point d'autres motifs que l'amour de la patrie, ni d'autre vue que l'utilité publique. Il étoit affable, populaire, aimé de la plupart des Anglois, & respecté ou craint des Etrangers. Nous apprîmes à Londres tous ces changemens. Ma mere, qui connoissoit de longue main son caractère, découvrit aisément l'artifice de cette conduite; mais renfermant dans son cœur tous ses sentimens, elle s'imagina que son hypocrisie même nous

pourroit être de quelque utilité ; il n'étoit pas croyable qu'il pût traiter ses enfans avec dureté , tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du public. Elle lui fit demander une audience secrète , qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans son Palais , & il parut seul , un moment après , dans le Cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma mere , malgré l'intervalle d'une absence de plusieurs années. Il l'aborda honnêtement , & lui demanda quels services il étoit capable de lui rendre. La vue d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois jusqu'à lui sacrifier toutes ses espérances , la toucha tellement , qu'elle ne put retenir ses larmes. Il en parut attendri , & il lui renouvela l'offre de ses services. Elle lui dit naturellement que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs amours ; qu'elle avoit pris soin de l'élever jusqu'alors dans la retraite ; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas défavoué d'un tel pere ; & qu'elle prenoit la liberté de le lui présenter ce jour-là , pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce discours le rendit rêveur pendant



quelques momens : son visage parut ensuite se changer tout d'un coup. Il nous regarda d'un œil fier & méprisant. Non, dit-il à ma mere, l'artifice est grossier : rendez grace à ma bonté, qui m'empêche de punir votre effronterie, & gardez-vous de répéter votre imposture à personne, si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse, & il nous laissa dans le trouble & la confusion qu'il est aisé de s'imaginer.

C'est vous qui l'avez voulu, dis-je à ma mere ; vous voyez si j'avois raison de résister à vos instances, & de refuser à vous suivre. Elle étoit demeurée dans un si profond accablement, qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya sur mon épaule pour sortir de l'appartement, & nous gagnâmes la rue sans qu'elle eût pû prononcer un parole. Le hazard, ou son propre choix, nous fit passer devant le Palais de White-hall, qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête sur un échafaut. Nous nous y arrêtâmes : sa douleur s'y renouvela si amèrement, que ne pouvant se soutenir davantage, elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y

demeura long-temps à gémir de l'horrible injustice des hommes, & de la rigueur de son sort. J'entrois dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l'auteur de nos peines ; & quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sento point que ma raison le condannât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon pere, passa vis-à-vis de nous pour entrer à Whitehall. Il avoit vu si souvent ma mere avant qu'elle eût quitté Londres, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, & il eut l'honnêreté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible, qu'il s'en apperçut : il la pressa de lui en apprendre la cause ; & comme on n'est guere capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur sans réserve. Il l'écouta attentivement ; & soit par compassion, soit par quelque vue politique qui regardât l'intérêt de son Maître, il lui promit de s'employer avec tant de zele, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez Mylord Protecteur, & je vous prie d'espérer quelque chose de mes soins. Il nous quitta. Je pressai

ma mere de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d'un barbare qui ne connoît pas même les tendresses du sang & de la nature ? Il me fait grace, en refusant de me reconnoître pour son fils ; il m'épargne la honte d'avoir un père si criminel & si méprisable. Elle ne se rendit point à mes desirs. Nous attendîmes le retour de Fairfax : il parut avec un air satisfait qui nous fit bien augurer. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de son Maître, pour lui faire comprendre qu'il se déshonoreroit en refusant de me reconnoître. Personne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma mere, & sa grossesse n'avoit pas été moins connue de tout le monde avant sa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de toute sorte de soupçons. De sorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon pere par son foible, en lui faisant faire attention que sa dureté pour moi alloit ruiner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner jusqu'alors au public de sa droiture & de sa bonté. Il nous pria donc de sa part de retourner à son Hôtel. En allant il nous apprit que ce qui avoit disposé si mal le Protecteur à notre

égard, étoit une visite qu'il avoit reçue le matin, toute semblable à la nôtre. Une autre de ses Maîtresses, qui se nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venu voir avec un fils à-peu-près de mon âge qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vue à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses mœurs, & son embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où nous avions été introduits la première fois. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir paroître mon pere. Son visage étoit serain, & son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma mere sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'étoit conservée toute entière, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'appelant son cher fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce temps-là les yeux baissés, & je demeuroidans le silence. Mon cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens de la nature. Je me rappellois la mort du Roi Charles, & je m'imaginois voir le bourreau qui s'étoit



couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l'esprit toutes les peines que ma mere avoit souffertes , & je songeois que je parlois à son persécuteur. Je me souvenois del'air insultant & dédaigneux avec lequel il nous avoit rejeté la premiere fois ; enfin la figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formé de lui ; je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma mere me dit : embrassez les genoux de votre pere , mon fils , & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma mere l'assura que j'étois timide ; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minutes , quoiqu'avec beaucoup de langueur , il prit la parole pour proposer à ma mere un établissement fort avantageux , nous dit-il , pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur , continua-t-il , les Colonies de la Jamaïque & de la Nouvelle Angleterre ; je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse les intérêts des miens ; vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez  
de

de si près, & vous en recueillerez des avantages si certains, que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma mere, que cette proposition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit sur tant d'autres qui sollicitoient une telle Commission, marquoit bien sa confiance & son affection pour nous. Vous serez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années, au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma mere pénétra tout d'un coup le dessein artificieux de ces offres; mais quelque éloignée qu'elle fût de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuser ouvertement. Il lui étoit aisé de voir, en effet, après ce qui étoit arrivé le même jour, que mon pere étoit incommodé de notre présence, & que son unique vue étoit de nous éloigner: elle n'avoit point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque: quelle satisfaction une femme eût elle pû se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un enfant de mon âge? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux par un refus. Elle témoigna donc

de la reconnoissance pour cette bonté qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu'elle donnoit dans toutes ses vues, & ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sinceres, parce qu'elles étoient un effet de la joie qu'il avoit de nous avoir trompés. On ne parla plus que des préparatifs & du temps de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le dessein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le voyage. Le Ciel connoît de quelle maniere il eût exécuté ses promesses, mais celles de ma mere étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de sa bonté, c'étoit en supposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé notre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation ; ma mere m'en fit un reproche : je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vue consentir si facilement à quitter l'Angleterre pour courir après des richesses incertaines dans un pays inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait

agir ; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet que le mépris infini que je faisois des biens de la fortune , elle me fit appercevoir dans la proposition de mon pere , tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même , c'est-à-dire , son indifférence pour nous , & le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin : je sentis croître mon aversion. Voilà donc , lui dis-je , à quoi se réduit le nom & la qualité de pere ! Partons pour l'Amérique , ajoutai-je , si c'est un lieu désert & inhabité , nous y vivrons loin des hommes : je les abhorre , s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son fils. Ma mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois moi-même , comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature , mais je n'en étois pas le maître , & la suite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammer-smith , & de prendre une dernière résolution sur notre conduite , ma mere jugea à propos de faire une visite à une Dame de Londres , dont la mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas



qu'elle eut entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne ; mais connoissant son caractère , elle faisoit toujours le même fonds sur sa fidélité. Cette bonne amie se nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joie , mais lorsque ma mere lui eut fait la confidence de nos peines , & des desseins que mon pere avoit sur nous , elle pâlit , comme il arrive en apprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai crue morte , dit-elle à ma mere , & la satisfaction que j'ai eu de vous revoir ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez m'oblige de changer de ton pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus , vous & votre fils , si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur. Je vais vous apprendre une aventure si terrible , qu'elle suffit pour faire foi du péril où vous êtes , & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite, si elle n'avoit jamais connue *Mally Bridge* , qui avoit été aussi une des Maîtresses de mon pere. Non , répondit ma mere , mais Fairfax m'a parlé d'elle ; il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur , avec le fils

qu'elle a eu de lui. Fairfax vous a trompée, reprit Madame Riding, je ne fais qu'elles ont été ses vues en vous parlant de cette fille infortunée, mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde; je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante, & du caractère du monde le plus aimable : elle s'étoit laissée séduire par l'hypocrisie de Cromwell, dans le temps qu'il n'étoit encore que simple Orateur de la Chambre-Basse du Parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus long-temps que celle qu'il a eu depuis pour vous. Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse, & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle, trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déjà traitée avec la même perfidie; & comme vous disparûtes presqu'aussi-tôt, on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée, ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge aussi-tôt que je la connus, & je vécus avec elle sur le pied d'une intime amie. Je la consolais dans le

chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrâce : je lui faisois espérer un meilleur sort lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwell , & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eû pour elle. Le jeune Bridge ( car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son pere ) étoit un enfant rempli de bonnes qualités. Elle l'aimoit avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son pere , qui ne pouvoit , sans être le plus barbare de tous les hommes , refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particuliere entrevue. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle-même , & je crus avec raison qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince à une personne qu'il avoit cru pendant quelque temps digne de son affection. Le jour fut marqué ; elle lui demanda cette grace par un billet qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendue chez elle ; nous avons relevé les agrémens du petit Bridge par une innocente parure : je le vis arriver , je me retirai dans le cabinet , d'où je pouvois prêter l'oreille

à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence avec beaucoup de modestie, & faisant approcher son fils, qu'elle lui présenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle ; puisse-t-il être assez heureux pour plaire à son père, après tant de larmes & de soins qu'il a coûté à sa malheureuse mere ! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scène à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelque embarras. Il ignoroit entièrement que Mally Bridge eût un fils de lui, & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il étoit au désespoir d'avoir ignoré si long-tems qu'elle eût ce cher gage de son amour ; il embrassa mille fois le fils & la mere ; il les entretint de la manière la plus tendre, & leur protestant qu'il ne se lassoit point de les voir. Après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eu de son épouse, & pour l'établissement duquel il n'auroit pas moins de zele &



d'attention. Pour vous , dit-il à la mere avec une tendresse contrefaite ; je crains que vous n'ayez manqué de bien des choses depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue ; je veux , s'il est possible , vous faire oublier le passé , & je vous assure aujourd'hui , pour toute votre vie , de deux cens livres sterling de pension. Quelque facile à persuader que Mally Bridge eut toujours été , elle sentoît de la répugnance à le séparer de son fils ; elle tâcha de s'en défendre , en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle ; qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui ; qu'il seroit élevé avec plus de soin sous ses yeux que dans une école parmi des étrangers ; qu'il étoit d'une délicatesse extrême , & qu'il avoit encore besoin de l'attention d'une mere. Cromwell fut si pressant , & la flatta par tant d'espérances , qu'elle se rendit à la fin à ses trompeuses raisons. Ils convinrent qu'il enverroît prendre le jeune Bridge deux jours après , & qu'il commenceroit aussi de ce jour-là à payer les deux cens livres de pension à la mere. Il la quitta après avoir encore embrassé elle & son fils.

J'avoue qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art , que je fus embarrassée sur la réponse que je devois faire à Mally , lorsqu'elle

me demanda ce que je pensois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être sincere , lui dis-je , & ce seroit sans doute un avantage infini pour vous qu'il le fût ; mais s'il ne l'est pas , vous êtes à plaindre de vous être engagée si inconsidérément , & le petit Bridge l'est beaucoup aussi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire , & s'il y avoit apparence que Cromwell fut assez dénaturé pour avoir conçu quelque dessein cruel contre son fils. Je n'osé former ce soupçon , repris-je , mais je vous conseille du moins de vous informer soigneusement du lieu où l'on se propose de le mettre ; & de ne pas vous reposer tout-à-fait sur le zele d'autrui. Les deux jours se passerent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troisieme dans un carrosse , avec un billet de Cromwell ; il apportoit à Mally Bridge une partie de la pension. J'étois chez elle , je ne la quittai presque pas un seul moment pendant ce temps d'allarme. Le billet ne contenoit que quelques mots de civilités , avec une priere de remettre le petit Bridge entre les mains de l'Envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublerent ! falloit-il livrer son fils à un inconnu ? Devoit-elle appréhender quelque

chose de la main d'un pere ? Sa situation étoit en effet si embarrassante , que j'aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez , lui dis-je , que vos propres idées , pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant , si vous me consultez , je vous répondrai qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwell. C'est un homme à craindre ; qui fait s'il n'en viendrait point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils & le vôtre même en deviendrait peut-être plus tristes , & le mal moins capable de remede. Non , mais en remettant votre fils à l'inconnu qui le demande , faisons-le suivre à vue d'œil par un domestique fidele , nous serons informées par ce moyen de la demeure que son pere lui destine , & nous ne tarderons gueres après cela à l'être de sa situation. Elle goûta cet avis , nous l'exécutâmes aussitôt. L'Envoyé de Cromwell reçut le petit Bridge ; nous l'accompagnâmes de nos larmes jusqu'à la portiere du carrosse. Cet aimable enfant , qui n'étoit point encore en état de craindre le péril

pour lui-même, ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa mere.

Ce fut un de mes propres domestiques que j'envoyai à la suite du carosse. J'avois un garçon fidele & entendu, à qui il suffisoit de dire deux mots pour le mettre au fait d'une telle commission. Nous attendîmes impatiemment son retour. Il revint deux heures après, & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire, pour l'intéresser davantage au succès par ma confiance, il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions, pour nous faire comprendre qu'il nous apportoit de fâcheuses nouvelles. Hâtez-vous de parler, lui dis-je, & ne nous effrayez point, si vous n'en avez de fortes raisons. O Madame, s'écria-t-il, si je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer, je suis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur & de compassion, n'en dussiez-vous avoir qu'autant que j'en ai senti. Il nous raconta, les larmes aux yeux, qu'ayant suivi long-temps le carrosse, il l'avoit vu enfin s'arrêter dans une rue détournée; que le Conducteur du petit Bridge étoit descendu avec cet enfant, & qu'ayant renvoyé le Cocher, il étoit entré plus loin dans une maison; qu'il y avoit passé environ une demie



heure ; qu'il avoit fait appeller ensuite un un carrosse de louage , & qu'il y étoit monté avec son innocente proie ; qu'il ne paroissoit pas qu'on lui eût fait aucun mal , mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant , on l'avoit couvert de misérables haillons , tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté ; que le carrosse étoit allé de-là à l'autre extrémité de la Ville , du côté de White-Chapel ; que le Conducteur s'étoit encore défait de son Cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on élève des enfans orphelins par le secours des charités publiques ; qu'il y étoit entré , & qu'étant sorti seul , il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laissé le jeune Bridge , pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de son âge ; qu'il n'avoit osé parler au Directeur de l'Hôpital , ni prendre les moindres informations sans nos ordres , de peur de se rendre coupable de quelque indiscretion.

Mally Bridge étoit à demi-morte en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle , je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à désespérer , puisque nous scavons du moins ce que son fils étoit devenu ; qu'à la vérité la barbarie de Cromwell alloit

au-delà de ce que je m'étois imaginé, mais que c'étoit un bonheur pour elle, d'avoir eu cette occasion de le connoître, parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts, il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites, en retirant secrètement le petit Bridge de l'Hôpital; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre, lorsqu'il seroit redemandé par sa propre mere; qu'il falloit néanmoins qu'elle remit à l'extrémité à le redemander sous ce titre, afin d'empêcher, s'il étoit possible, que Cromwell apprît jamais qu'il étoit retourné entre ses mains; que je me chargeois de cette entreprise, & que j'en croyois le succès assuré; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soin, dans une Terre que j'ai en Devonshire, qu'il seroit moralement impossible à Cromwell d'en avoir jamais la moindre connoissance; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir, il falloit recevoir sa visite sans affectation, soit qu'il ignorât qu'elle eût retrouvé son fils, soit qu'il parût l'avoir appris; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux, s'il apprenoit

en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infâme tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir son inquiétude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'Hôpital. Mais au moment que j'allois sortir, j'aperçus le carrosse de Cromwell qui s'avançoit vers la maison de Mally. Je ne doutai point que ce ne fût une visite qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le temps d'être informé par son Agent du succès de ses desseins, & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la mere, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussitôt, & l'ayant prévenue sur cette fâcheuse scène qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de se rendre maitresse de toutes ses paroles & de tous les sentimens. Je jugeai même à propos de ne pas m'éloigner d'elle pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquille que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus : je remarquai néanmoins qu'il parut surpris de me trouver-là. Il me connoissoit comme son unique but étoit d'ensevelir ses désordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une

conversation indifférente, de trouver bon qu'il entretint Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le cabinet. La crainte où j'étois qu'il ne lui arrachât son secret, & qu'il ne réussît de nouveau à la séduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son fils comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par inclination tous les sentimens paternels; il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avoit placé, & lorsqu'il crut en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d'une mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que tout résolu qu'il étoit de ne rien épargner dans la suite pour la fortune d'un fils si cher, l'état présent de ses affaires ne lui permettoit pas sitôt de se reconnoître hautement pour son pere; qu'il falloit garder des ménagemens avec le public; que son affection n'en seroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret; qu'il n'étoit pas même nécessaire qu'elle vît souvent son fils; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette satisfaction, & qu'elle devoit se reposer pendant ce temps-là sur la tendresse infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, & pour



approuver toutes les propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais , & il la quitta en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excellente fille en la rejoignant , que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice & d'imposture ! Je n'en aurois pas été capable, moi , qui vous en ai donné le conseil. J'aurois dévisagé un hypocrite qui se joue impunément de la patience du Ciel & de la droiture des hommes. Comment s'est-il pu faire , ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du vôtre ? Hélas ! les bons cœurs ne se rencontrent pas : un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme , tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe est la proie d'un hypocrite & d'un scélérat. Je fis faire réflexion à Mally que puisque Cromwel étoit capable de pousser si loin l'artifice dans une affaire de cette nature , il ne falloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur , & que la fureur par conséquent ne fût extrême s'il venoit à découvrir que j'eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n'est pas, lui dis-je, que je veuille relever le service que je  
suis

fuis prête à vous rendre, mais vous trouverez bon que, sans relâcher rien de mon zele, je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réussis à tirer votre fils de l'Hôpital, il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir jusqu'à ce que je l'aie fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque temps à Londres après son départ, & j'affecterai de vous éviter, comme si j'étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma Terre, & vous pourrez m'y venir joindre secrètement, quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entièrement sur moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu jusqu'au temps de la revoir en Province. Son cœur me parut si serré, que j'aurai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux, comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la dernière fois que je lui parlois.

Je me rendis aussi-tôt à l'Hôpital. J'y entrai comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les enfans, & je caressai les plus aimables, pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur, mais n'étant

apperçue que cet homme , qui paroissoit fort grossier , m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe , & qu'il n'y avoit que mon Valet avec moi dans la salle , j'expliquai en deux mots à celui-ci l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être apperçue. Je lui dis de le conduire vers la porte , & s'il la trouvoit ouverte , de sortir avec lui pour le mettre dans le carrosse qui m'attendoit. Je demurai encore un moment pour m'assurer qu'il s'étoit échappé sans obstacle , & ne voyant paroître personne , je pris aussi le chemin de la rue , d'où nous nous éloignâmes aussitôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre , & les enfans y étoient gardés avec si peu de soin , que la facilité que j'eus à réussir n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi ; la fin du jour approchoit. Je ne laissai point de faire partir l'enfant avant la nuit , avec le même Valet qui l'avoit enlevé , & je donnai avis à sa mere , par un billet , de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demurai quelques jours à Londres sans la voir , comme j'en étois convenue avec elle , & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ , je me mis en

chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me suivre ; mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire, que je reçus une Lettre d'elle, par laquelle elle m'apprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwell avoit été informé de l'enlèvement de son fils, sans qu'elle me pût dire comment ; ne doutant point que le coup ne fut venu d'elle, il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colere, & loin de continuer à garder des ménagemens, il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine, si elle refusoit de remettre son fils entre ses mains. Elle s'étoit défendue d'abord, en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu, mais n'étant point assez ferme pour résister longtemps à de telles instances, il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie, il m'avoit soupçonnée d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvelant ses menaces ; & par un attentat inouï dans un pays de liberté, il avoit laissé chez elle deux hommes armés pour la garder à vue jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre qu'il souhaitoit dans cette affaire,



Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence ; elle demouroit seule avec une fille qui la servoit : elle s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison , sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes , à la garde desquels Cromwell l'avoit confiée , étoient deux scélérats qui ne passerent point le nuit dans la chambre d'une si jolie femme sans former sur elle des desseins dignes d'eux & de leur Maître. Ils la déshonorèrent , elle & sa servante , & craignant sans doute , après une telle action , le ressentiment de Cromwell même , qu'ils ne croyoient peut être pas aussi méchant qu'eux , ils disparurent au matin pour éviter la punition. Mally , désespérée d'une si horrible disgrâce , prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure , avant d'exécuter sa funeste résolution , & saisissant le moment que sa servante étoit allée porter sa Lettre à la poste , elle finit ses malheurs & sa vie en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa Lettre que son dessein étoit de mourir , je

m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son fils l'attacheroit à la vie malgré son désespoir : elle me le recommandoit d'une manière si tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolût à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver ; mais je ne vis que la servante, qui se rendit chez moi peu de temps après, & qui m'apprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de la Maîtresse.

Le dessein de Cromwell, en la faisant garder à vue, avoit été d'empêcher qu'elle me fît savoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée, dans l'espérance apparemment de me gagner par ses promesses, ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelques jours pour la Province, & s'étant assuré par diverses informations que j'avois rompu depuis quelque temps tout commerce avec elle, il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches, & qu'il se reposoit sur ses deux Gardes, il remit à la voir au lendemain ; de sorte qu'étant allé chez elle le matin, il arriva à sa maison au moment que la servante y revenoit après avoir

porté la Lettre de sa Maitresse à la poste. Cette fille qui avoit eu sa part à l'infortune, & qui n'ignoroit pas que Cromwell en étoit la premiere cause, se mit à pleurer amèrement à sa vue. Ce spectacle le surprit ; il apprit d'elle ce qui s'étoit passé ; il feignit de l'apprendre avec douleur, & s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler, il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la servante de jeter des cris ; il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un si malheureux événement ; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de le tenir caché, & pour lui fermer plus efficacement la bouche, il lui fit présent d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc entermée secrètement, & cette triste aventure n'a jamais été connue du Public. La servante qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa Maitresse ; prit aussitôt le chemin de Devonshire pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confidence de ce qui regardoit le petit Bridge. Cependant après avoir reconnu son caractère, qui me parut discret & fidele, je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet enfant. Elle fut

charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle conservoit pour sa chere Maitresse. Je la reçus au nombre de mes domestiques, & je lui remis son éleve entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé, je l'aurois laissé avec lui dans ma Terre, & je serois retournée à Londres; mais une Lettre que je reçus de ma famille, par laquelle on m'apprenoit que Cromwell m'étoit venu demander, & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois, me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant, que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément, il ne réussît dans le projet de me perdre, s'il le formoit; & je connoissois si bien son caractère, que j'étois assurée qu'il le formeroit, s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge, & de la part que j'avois eu à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion, j'aurois peut-être eu peine à me déterminer, si je ne me fusse souvenue que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire; elle est à l'extrémité de la Province de Devonshire, qui est séparée de celle de Somerset par



des montagnes d'une extrême hauteur, dont la plupart consistent en un vaste rocher, qui paroît être tout d'une piece. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite vallée qui m'appartient, diverses ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu'au centre de quelques-unes de ces montagnes, de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité, parce qu'il est stérile, il seroit difficile de trouver un endroit plus propre à servir d'asile contre la violence & la persécution. Je résolus de choisir une de ces cavernes obscures pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pourrois appréhender de l'adresse de Cromwell à me faire observer, ou de la trahison de mes domestiques. Je ne me défiois ni de la servante de Mally, ni du valet qui m'avoit servi fidelement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvé disposés à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon valet) de porter secrètement dans la partie la plus retirée de cette solitude toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre où le nécessaire du moins

ne

ne manquoit pas. J'eus la curiosité de la voir, & j'en fus si satisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérois pour cet enfant & sa gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, & je laissai James dans ma maison pour les visiter de tems en tems, & leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvai l'esprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoissant, comme je faisois, l'esprit ardent & vindicatif de Cromwell, j'étois bien persuadée qu'il auroit les yeux sur mes démarches, du moins par ses Agens & ses Emissaires. J'aurois cessé de craindre après la mort de Mally Bridge, si j'eusse eu à faire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être ensevelie avec cette malheureuse fille, & son hypocrisie sembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je savois trop bien de quoi il étoit capable, pour m'endormir sur de

fausses apparences. J'avois pénétré dès ce temps-là son caractère. Incapable de retour & de réconciliation, il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opposé ou de lui déplaire, pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvemens sont des passions violentes, dont l'effet est d'autant plus dangereux, que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve. J'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir; & l'ayant eu plus d'une fois, je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance, mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence, il m'étoit permis d'employer la dissimulation, c'est-à-dire, les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passerent pendant lesquelles il me parut entièrement revenu de ses soupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre; je voyois croître avec plaisir le petit Bridge; quoique la Gouvernante ne fût pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune homme, elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre, en lui apprenant

de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux & recueilli, il fit, avec le seul secours de ses Livres & de ses réflexions, des progrès surprenant dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris, lorsque la raison eut commencé à se former, de se voir confiné dans une affreuse caverne, loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance, & connoissant d'ailleurs par ses lectures que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient, il demandoit souvent à sa Gouvernante & à moi, pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours; qu'il nous sauroit bon gré de l'y avoir retenu, lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons; & qu'elles étoient si fortes, qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque tems. Sa douceur naturelle, & l'habitude qu'il avoit formée de vivre solitairement, lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa



Gouvernante, & assez raisonnable pour cacher la maniere dont il avoit été élevé, je résolus de le mettre dans un Collège, & de lui faire prendre les instructions régulières. Je l'envoyai au célèbre Collège d'Eaton, après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables, & que s'il s'aimoit lui-même, il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne, parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwell devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclore. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais, & quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge, s'il venoit à le découvrir, c'étoit assez de connoître ce caractère inflexible, pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près, Cromwell se mit en peu de tems à la tête de la grandeur. Ce pouvoir absolu dont il se mit en possession, ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il

entreprit de se faire passer pour le Reformateur de la Religion, des Mœurs & de l'Etat. J'avois efpéré d'abord de voir arriver le contraire, c'est-à-dire, que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins, il leveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge, mais je compris qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme, pour m'acquitter en amie fidelle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa mere. Je le rappelai du Collége d'Eaton après qu'il y eut passé quelques années, & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystere de sa naissance & de l'état de sa fortune, je lui découvris tous les malheurs, qu'il avoit ignoré jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelque temps pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu, & m'étant revenu trouver après deux jours de réflexions, il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circon-

tances de la mort de sa mere. Dans le fond, me dit-il lorsque je l'eus satisfait, je ne vois rien dans votre récit qui puisse être une preuve que mon pere ait souhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma mere; il vouloit ménager sa réputation en me faisant élever à l'Hôpital. Peut-être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite, & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma mere, il n'est pas croyable qu'il ait eu part aux crimes des deux scélérats à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employé s'il les eût crû capables de cette infamie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t-il, que mon pere me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître, mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, & de quoi m'employer d'une maniere convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition; la qualité de fils d'un homme tel que Cromwell l'avoit aveuglé, & son peu d'expérience ne lui permettant point

d'appercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours, pour lui faire perdre cette pensée; son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plains son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec des larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis souvenir en le quittant que c'étoit contre mes desirs & mes sentimens qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque protecteur puissant qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwell auroit peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils, s'il eût eu quelque témoin de ses démarches: mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se présenter à son pere. Ma présence le touchera infailliblement, disoit-il, & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature, lorsque je l'assurerai de ma discrétion, & qu'il verra qu'il ne sauroit courir de risque à les suivre. Enfin, Bridge partit, & me laissa dans une



inquiétude, dont je ne sortis huit jours après, que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation, il m'en apprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa mere. A peine fût-il arrivé à Londres, que son impatience le fit aller chez son pere. Il demande d'être introduit sans ménagement; James l'avoit suivi jusqu'à la porte, il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la Ville. Personne n'a su de quelle maniere il a été traité, tant la crainte qu'on a de Cromwell inspire de fidélité & de discrétion à ses satellites. James se présenta quantité de fois à la porte de sa prison, mais il n'obtint ni la liberté de lui parler, ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle, & je volai à Londres; pour y être de quelque secours au malheureux fils de ma pauvre amie. Je me transportai aussi tôt à sa prison: je parlai aux Concierges, que je tâchai de fléchir par mes prieres, & par l'offre de mes présens, non pour obtenir sa liberté, ou

la satisfaction de le voir , mais pour être instruite au moins du lieu & de l'état où il étoit. Je perdis absolument mes peines ; je tirai pour unique réponse de ces barbares , qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur Maître , ni la sentence des Prisonniers. Je suis persuadée què celle de l'infortuné Bridge a été cruelle ; j'en ai des preuves trop certaines , dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son pere. Voilà les chemins par lesquels ce Tyran va à la gloire. Après avoir versé le sang de son Roi, pour satisfaire son ambition, il pouvoit bien répandre celui de son fils pour assurer l'opinion de sa continence & de la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices , reprit Madame Riding après avoir achevé son récit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire appercevoir dans le malheur d'autrui le péril où vous êtes. Je conçois , ajouta-t-elle , quel a été le dessein de Fairfax en vous parlant de Mally Bridge & de son fils comme de deux personnes vivantes , & en vous disant que Cromwell a reçu ce matin leur visite. C'étoit sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort , & qu'il en auroit par

conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwell, en refusant de reconnoître votre fils dans la première audience, s'est contenté de vous défendre sous des rigoureuses peines, de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son hôtel, s'il eût crû pouvoir vous faire arrêter sans éclat : mais craignant apparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtés de cette sorte, ne servît à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher, il a pris le parti de se défaire de vous par des voies plus propres à ses desseins. Croyez-vous que ce soit le hasard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu'il vous suivoit par l'ordre de Cromwell, après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite, & tâchez, s'il est possible, de ne point me compromettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remerciemens que ma mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre Génie tutelaire, lui répondit-elle. Je vois

toute la profondeur du précipice , nous étions sur le bord , & j'avoue que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber. Mais après nous avoir fait connoître le péril , il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter ; notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu ! ajouta-t-elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient , est-ce là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur , que vous a fait du moins mon malheureux fils ? Pour moi , qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens , je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me représentoit mon pere. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre , je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant , & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu , puisqu'il y a si peu à gagner avec elle , & que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime ? Enfin , ma mere ayant prié Madame Riding de nous ouvrir quelque voie de salut , cette amie zélée nous dit naturellement qu'elle ne voyoit nulle



sûreté pour nous à refuser la proposition de mon pere, & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter ; qu'il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât étoit de quitter le Royaume, ou de nous procurer une retraite si impénétrable, qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l'un & l'autre de ces deux voyages avoient encore leurs difficultés, parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fussions observés, mais qu'il falloit attendre quelque chose du secours du Ciel, qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je repris la parole : quelle retraite plus sûre pouvons-nous chercher, dis-je à Madame Riding, que cette grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon frere ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure ; j'y passerai toute ma vie, car si tous les hommes sont faits comme mon pere, il n'y a point de solitude si obscure, que je ne préfere au commerce de cette misérable race. Ma mere goûta tout d'un coup cette pensée ; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding : l'accord fut conclu en un instant, & de peur de nous exposer par le moindre délai, nous

prîmes la résolution de ne point différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à Hammerſmith. Elle nous promit de prendre ſoin de nos meubles, & de les faire mettre en ſûreté par des perſonnes fidelles. Elle nous donna James, qui nous fit trouver ſur le champ une voiture, & qui prit avec nous le chemin de Devonſhire. Nous y arrivâmes heureuſement; James nous conduiſit droit à la caverne ſans nous être laiſſés voir de perſonne. Nous y entrâmes avec une eſpece d'horreur, car la diſpoſition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inſpirer, mais je ſentois encore plus de joie de me voir à couvert non-ſeulement de tous les traits de la haine de mon pere, mais des regards même du reſte des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de perſécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre ſes ſervices, & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler aſſez proprement notre chambre, & à nous procurer toutes les commodités que la maiſon de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les transportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos proviſions fut

celle de bougies & de Livres. Le soleil ne pénétrait jamais dans notre demeure ; nous avions besoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Graces à un reste de bonne fortune , dis-je à ma mere , la terre nous ouvre son sein pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affliction étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : hélas ! quand me l'ouvrira-t-elle pour me recevoir dans mon dernier asile ? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait ; elle nous a ouvert son sein , que ne le fermoit-elle au même moment pour nous servir de tombeau ! J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie , lui dis-je , qu'il faut haïr , je l'ai appris de vous-même , ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre s'ils savoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles , leurs jalousies , leurs haines , & tous les autres mouvemens dérangés de leur ame. Supposez des hommes sans passions sur la terre , vous aurez une société de personnes heureuses. A quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici , nous qui n'y trouverons nul

obstacle, & qui pourrons employer sans cesse les moyens simples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La considération des principes éternels de la vérité & de la vertu, nos réflexions, le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer, n'est-ce pas là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes, & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés, ni de la fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices ? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'appercevrons rien dans nos épaisses ténèbres, & nous sçaurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles desirs. Ces seules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'espère. Je suis persuadé, ajoutai-je, que ma chere mere trouvera bien d'autres ressources dans sa sagesse & dans sa vertu, elle de qui je tiens cette légère portion de l'une & de l'autre, qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.



Ma mere parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentoit une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées, & répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que la situation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous, me dit-elle, j'ai les mêmes notions de bonheur & de sagesse ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes, & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas faits pour être malheureux, ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ! elle les mettroit dans une voie simple qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours, & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la nature, c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion, ajouta-t-elle, me regarde, & elle vous fera appercevoir la différence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune, vous avez été élevé

élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion , & votre cerveau n'a jamais reçu de traces qui aient pû faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité , tous vos desirs sont droits , & vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu , & de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre , ce seroit alors qu'il faudroit les regarder comme des êtres chimériques & des impossibilités.

Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions ; j'ai été pendant long tems la proie de mille passions animées , j'ai suivi le torrent du monde & de ses maximes les plus corrompues : ce fut un coup de désespoir plutôt qu'une résolution délibérée , qui me conduisit à Hamtmer Smith , & si j'y formai presque aussitôt le plan d'une vie plus réglée , ce fut moins par un penchant naturel que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion

que n'ayant plus rien à attendre du monde, il falloit me former de nouveaux goûts, & chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusoit. Le Ciel me fit luire un rayon de sa lumiere, je vis clair au fond de mon cœur; j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez, des restes de droiture & de goût pour la vertu & la vérité, mais des restes si foibles & si défigurés, qu'en comparant ce qu'ils étoient avec ce qu'ils avoient dû être, je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches présents de la nature. Je reconnus donc mes pertes, & je résolus de les réparer: mais quelle entreprise! & combien de peines ne sentis-je pas qu'elle m'alloit coûter! que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations qu'un long oubli de moi-même avoit laissé naître, & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuse semence! Que de lectures! Que de réflexions! Que d'assiduités! Et après tant d'efforts renouvelés sans cesse, & soutenus constamment, que de difficultés à obtenir une si imparfaite victoire! Cependant je me flatois de l'avoir obtenue; j'avois acquis assez de Philosophie, non-seulement pour y trouver le remède de mes misères

passées, mais assez, comme je m'imaginois, pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passoient à Hammer-smith, vous savez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuse si elle eût duré toujours ; mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois regner dans le vôtre ; le souvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire, & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison, non que je haïsse la vie, qui est un présent du Ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs qui vont y être attachées ne me la rendent insupportable.

Elles diminueront, repris-je, & vous les verrez s'évanouir peu à peu. Au contraire la sagesse & la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu'une ame sage & vertueuse ne sauroit être long-tems malheureuse. Elle a deux ressources infailibles, la nature des peines, qui est de s'affoiblir insensiblement d'elles-mêmes, & celle



des remèdes de la sagesse, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs si la tendresse & la compassion d'un fils ont quelque douceur pour le cœur d'une mère, je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J'ai un père, mais c'est un cruel : toute l'affection que je lui devois se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendresse de mon ame ?

Malgré la force de son esprit & mes consolations continuelles, ma chère mère ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste & languissante. Madame Riding vint exprès dans la Terre pour nous voir, & trouvant son amie extrêmement changée, elle la pria de sortir de notre caverne pour se remettre en prenant l'air au dehors : elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je courusse beaucoup de risque à paroître, j'en conviens ; car il n'est pas croyable que Cromwell pense encore à me faire chercher : mais quelle raison aurois-je de retourner au jour ? je n'y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connoissances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point

d'inclination , ou si j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réussirai jamais aussi facilement que dans cette grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j'aime , continua t-elle en s'adressant à Madame Riding, la présence de mon fils , des livres, mes réflexions , & le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chose de plus à désirer , je suis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie : je suis déjà à demi-ensevelie , j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau ; Madame Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi , qui connoissois ses principes , je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu'à la fin de sa vie tous les devoirs d'un fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvella ses instructions en mourant. C'est le seul bien, me dit-elle un moment avant que d'expirer , qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage , mais vous êtes assez riche si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu : ne regrettez point la fortune que votre naissance sembloit vous promettre, plaignez seulement la dureté de votre pere, qui

vous en prive injustement. Ce qui fait son crime a causé votre bonheur & le mien , car je vois à votre tranquillité que vous êtes heureux , & malgré l'abattement où vous m'avez vu depuis notre dernière infortune , je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette caverne. Adieu , ajouta-t-elle d'une voix mourante ; je veux être enterrée ici : n'en sortez qu'après la mort de votre pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi , il me prêta ses mains pour l'enlever : je lui fis ouvrir une fosse dans la chambre même où nous faisons notre demeure pour continuer à vivre auprès d'elle , & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding , qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable mere , la nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens qui se divisent dans une famille nombreuse parce qu'on en est redevable d'une

partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chere mere, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la maniere dont elle m'avoit accoutumé à considérer les choses, la vie que j'avois reçue d'elle n'étoit pas le plus precieux de ses bienfaits. Je trouvai donc dans ma Philosophie même des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premieres réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort, si je ne continuai point à verser des pleurs de compassion sur moi-même, je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'eusse goûté jusqu'alors dans ma retraite, une espece de tremblement que j'éprouvai en réfléchissant que j'y étois seule, me fit sentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma mere. J'étois obligé d'y demeurer, ne fût-ce que pour obéir à ses dernieres volontés. Où serois-je allé d'ailleurs, moi qui étois destitué de parens, d'amis & même de connoissances, car je n'en avois point d'autre au monde que Madame



Riding. Il ne m'étoit pas arrivé dans toute ma vie de parler à une autre personne que cette Dame , je dois ajouter néanmoins James , & une fille qui nous servoit à Hammersmith. Je ne me lassois point de la solitude ; je ne desirois pas non plus de la quitter ; mais il m'auroit fallu pour continuer à la trouver douce , une personne de mon humeur qui eût pris la place de mere , & qui fût entrée dans mes idées & mes inclinations comme j'avois fait dans les siennes. Je sentis qu'il me seroit impossible de vivre sans cette consolation. En sondant ainsi mon cœur j'eüs lieu d'observer que je haïssois moins les hommes que je ne l'avois cru jusqu'alors , ou du moins que ma haine ne tomboit que sur leurs défauts , puisque j'étois disposé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J'en eüs meilleure opinion de mon caractère , car je dois confesser qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois en réfléchissant sur mes sentimens , d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philosophie , & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé , par exemple , de me trouver une  
haine

haine si endurcie contre mon père que je n'eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois, c'étoit sa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fusse revenu sans peine à l'aimer, s'il eût pû revenir lui-même aux regles de la probité & de la vertu. Je ne saurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non, non, m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce; j'aime les hommes, je suis sensible comme eux aux douceurs de la société; j'y veux seulement de la droiture & de la vertu, & je promets toute mon estime, & ma tendresse même, à ceux dans lesquels j'appercevrai ces qualités. O Ciel! ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques amis vertueux & fidèles qui puissent être les dépositaires des sentimens de mon cœur? Je ne t'en demande qu'un; mais un, tel qu'il me semble que tu m'as fait, tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles connoissances; en quelque endroit du monde qu'il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours , & je ne tardai point à m'appercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentois pas de goût néanmoins pour la multitude ; l'idée au contraire m'en paroïssoit effrayante , & je suis persuadé que si dans ce temps où je n'avois encore vu qu'un si petit nombre d'hommes , il m'étoit arrivé de me trouver transporté tout d'un coup au milieu d'une foule nombreuse , je m'eusse évanoui de frayeur & de faiblesse. C'est ce qui avoit failli de m'arriver dans les rues de Londres l'unique fois que j'y étois allé avec ma mère. On verra pourtant dans la suite que la timidité n'a jamais été un de mes défauts ; c'en étoit bien une preuve que d'oser demeurer solitairement comme je faisois dans une des plus affreuses cavernes qu'on puisse s'imaginer. Ma mere étoit si peu curieuse , & son indifférence m'en inspiroit tant aussi , que nous n'avions jamais eu la pensée d'examiner les détours & les cavités immenses de notre demeure ; j'en formai le dessein lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est appelé *Rumney hole* par les habitans du pays ; les environs sont déserts : on en trouve l'ouverture dans le fond d'une vallée si étroite , qu'elle est

remplie presque entièrement par un ruisseau qui sort du pied de la montagne à côté de l'entrée de la caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc qui sert de voûte naturelle s'abaisse quelquefois si proche de la terre, & les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu'on ne sauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche, qu'on ne cesse point d'admirer la nature, qui a formé, l'on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu'on se lasse à parcourir. La caverne se retrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des especes de salons & de cabinets, les uns servent de communication à d'autres salles de la grandeur des premières, d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la dernière espece que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain, de sorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un printemps perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient



frappé plus que les autres , j'aperçus à la clarté d'une bougie que je tenois à la main , quelques caracteres gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire ; ils composoient ces mots.

*Si la fortune amene après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asile , qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauroient égaler ceux que j'y souffre , ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel qui regle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.*

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge , qui avoit passé tant d'années dans ce lieu obscur , & qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la fortune , pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant m'étant souvenu que suivant le récit de Madame Ridding , il n'avoit commencé à connoître ses malheurs qu'après son retour du Collège d'Eaton , je ne trouvai nulle apparence qu'il eût pû s'affliger à cet excès dans un temps où il ignoroit entierement son sort , & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de

contradiction à penser qu'elle étoit d'un autre que lui. La caverne de Rumneyhole n'est pas un lieu inconnu , quoiqu'elle soit dans un quartier désert ; il pouvoit être arrivé à quelqu'un de s'y retirer avant nous , car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté, c'est que les caracteres paroïssent tracés nouvellement, & supputant , comme je faisois , le temps qu'avoit duré la solitude de Bridge & la mienne , je ne pouvois accorder une empreinte si fraîche avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi , je continuai de marcher , & j'observois de tous côtés si je n'appercevrois point quelque autre inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportois me fit perdre celle que j'avois eu jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois , dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de sorte que , pensant reprendre le chemin de ma demeure , après une longue & inutile recherche , je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du Ciel , qui pouvoit seul m'en tirer de ce labyrinthe ; je pris successivement plusieurs routes ; les unes

n'aboutissoient à rien , & ne trouvant nul passage , j'étois obligé de retourner sur mes pas ; les autres ne faisoient qu'augmenter ma peine , parce que se partageant en diverses branches , j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il falloit suivre. Pour comble de malheur , la bougie que j'avois apportée approchoit de sa fin ; elle m'étoit néanmoins si nécessaire dans ces épaisses ténèbres , que j'étois perdu sans ressource si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentoís la grandeur du péril , & j'avoue que quelque peu d'attachement que j'eusse pour la vie , je ne pouvois me consoler d'être réduit à la finir d'une manière si triste. Enfin j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdís aussi-tôt l'espérance ; je m'arrêtai autant par la foiblesse qu'une excessive frayeur me causa tout d'un coup , que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre ; tous mes sentimens sans doute étoient tristes & douloureux , mais je n'en eus pas de violens , comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord , & rappelant tous les principes de constance que la Philosophie peut

fournir , je me disposai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai gueres moins de vingt-quatre heures dans cette situation , & ce qui est de plus surprenant , j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la fortune veilloit pendant ce temps-là à ma conservation ; ce fut lui sans doute qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil , pour prévenir les funestes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai ; j'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j'avois eu avant que de m'endormir , c'est-à-dire , d'abord une vive frayeur , & peu-à-peu un renouvellement de constance & de forces contre les approches de la mort. Je suis , disois-je , un véritable enfant de la Terre ; je suis sorti de son sein , j'y ai vécu ; & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc , & que je n'en sorte jamais ! Un bruit confus que j'entendis tout d'un coup , me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la caverne ; je ne savois à quoi l'attribuer ; mais le son étant devenu plus distinct , je crus entendre les pas d'une personne qui



marchoit : je me levai, & sans me donner le temps de faire plus d'attention, je courus avec une vitesse incroyable, & comme par le mouvement qui fait tendre la nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement le terrain étoit uni, & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant, pour éviter la rencontre du roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumière. La caverne alloit en tournant ; je suivis ce rayon d'espérance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint enfin assez grande pour me faire appercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher, mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelques pas, je ne découvrisse enfin la source de mon salut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature semblable à moi. Quelle joie pour un malheureux qui n'envisageoit plus que la mort, & une mort si terrible & si funeste !

Cependant je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines ; cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon approche, étoit tremblant de frayeur autant que je

l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé ; mais à peine m'eut-il découvert , qu'il l'éteignit, & me prenant apparemment pour un voleur , ou pour quelque habitant monstrueux du sein de la terre , il demeura en silence & sans mouvement dans l'obscurité , pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi même dans toutes mes craintes : un accident si cruel au moment que je me croyois assuré de mon salut , me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc périr , m'écriai-je ; ô Ciel ! vous m'abandonnez , car je vois bien qu'il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai que tout ce que je venois de voir n'étoit qu'une illusion , un songe , le jeu de quelque Génie malin qui avoit voulu insulter à ma perte en me donnant de fausses espérances de salut. J'avançai néanmoins encore quelques pas , & me croyant à-peu-près vers le lieu où j'avois apperçu le fantôme qui m'avoit trompé , j'élevai ma voix d'un ton pitoyable : Qui que vous soyez , homme charitable , ou Démon ennemi , si vous me refusez votre vue , accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! je ne vous demande qu'un mot de consolation. J'eus peine à prononcer ces paroles , tant la course &

ma crainte avoient altéré ma respiration. J'attendis pendant quelques momens une réponse, on ne m'en fit point. Je repris encore tristement : Si vous êtes un homme, pourquoi refusez-vous de me répondre : Auriez-vous la dureté de me laisser périr dans ce lieu d'horreur, si vous pouvez m'aider à en trouver la sortie ? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous, & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux que si je n'avois point de mauvais dessein, on me rendroit volontiers tous les services que je souhaiterois. Je distinguai aisément que je n'étois qu'à dix pas de la personne qui parloit. Je m'approchai davantage, & pour l'exciter encore à ne point m'abandonner, je lui racontai en peu de mots de quelle manière je m'étois égaré dans ce vaste souterrain. Donnez-moi la main, me répondit-on, nous ne sommes point éloignés de l'ouverture de la caverne; vous allez vous trouver au jour dans un instant. Je suivis ce charitable libérateur, qui me fit revoir en effet, plus promptement que je ne l'espérois, la lumière que je croyois avoir perdue pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de grace entre le Ciel, qui étoit sans doute

le premier auteur de ma délivrance , & l'instrument qu'il lui avoit plû d'employer pour ma conservation. Je le fis avec un air de naïveté dont mon inconnu parut être surpris ; il me regarda attentivement. Si vous n'avez point de raison , me dit-il , qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes , & ce qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible caverne , vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je savois en général que la plupart des hommes sont perfides ; mon secret étoit de la dernière importance ; je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul , & le flambeau à la main dans le lieu de ma demeure , ni quel dessein pouvoit l'y avoir amené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême en apercevant , tandis qu'il parloit , que les dehors de la caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la première fois. Au lieu d'une vallée étroite & profonde , c'étoit le côté d'une montagne couverte de bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu avec une personne que je ne connoissois pas mieux , le peu d'usage que j'avois du monde m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement que j'étois un



malheureux jeune homme dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du service que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne fais si ces paroles, ou la simplicité de ma physionomie & de mes manières, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner; mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obstination m'embarrassa. Je le regardai fixement à mon tour: il étoit grossièrement vêtu, & son visage me parut pâle & abattu, mais la douceur de ses yeux me rassura: je sentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, & vous desirez de connoître ma demeure & ma condition: dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez; est-ce haine ou affection? Etes-vous de ces hommes droits & sincères dont on dit que le nombre est si petit sur la terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont

je tâche d'éviter ici la malignité : Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le souhaite , je regarderai notre connoissance comme une faveur du Ciel , & je vous ouvrirai mon cœur sans réserve. Je vous apprends déjà que cette caverne est mon unique séjour. Il demeura dans le silence pendant quelques momens , comme s'il eût réfléchi sur ma réponse : mes termes & le ton dont je les avois prononcés , ne lui paroissent point conformes à l'usage ordinaire ; il continuoit de me regarder & ne sachant quel jugement il devoit porter de moi , il étoit embarrassé à s'expliquer. J'appris de lui , dans la suite , que son irrésolution avoit été si grande , qu'il avoit été sur le point de me quitter sans ajouter une seule parole. Cependant le même sentiment qui m'avoit prévenu en sa faveur agissoit aussi sur son cœur. Il m'embrassa. Vous n'êtes point capable de tromper , me dit-il , puisque vous avez tant d'aversion pour l'artifice & la perfidie. Venez , vous allez connoître aussi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la caverne ; je le suivis par des détours obscurs , qui aboutirent enfin à une espece de chambre à-peu près pareille à la mienne. Voilà ma maison , me dit-il , ou mon tombeau , si vous aimez mieux lui donner

ce nom. Voyez si vous lui trouvez quelque ressemblance avec la vôtre. Je lui répondis qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de différence. Il faut donc, reprit-il, qu'il n'y en ait pas beaucoup non plus dans la disposition de nos ames, car il n'y a qu'une grande conformité de fortune qui ait pû inspirer en même temps à deux personnes le dessein d'un genre de vie si extraordinaire. J'en suis d'autant plus surpris, ajouta-t-il, que vous me paroissiez d'un âge moins avancé que le mien, & qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez assez vécu pour essuyer beaucoup de traverses & d'agitations. Ma vie, repartis-je, auroit été jusqu'à présent simple & tranquille, si je n'eusse eu à supporter que mes propres peines; du caractère dont je suis, je les aurois pardonnées à la fortune; mais les douleurs d'une mère que j'aimois tendrement, & les crimes d'un père qui s'est rendu l'horreur de la nature, m'ont causé la seule tristesse que j'aie été capable de sentir. C'est par un effet de ces deux causes que j'ai demeuré enseveli depuis quelques années dans cette caverne. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre ensuite qui j'étois, & de quelle manière j'avois vécu jusqu'alors.

J'ajoutai à mon récit le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma mere ; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon père ; la peine que j'avois à y demeurer seul, & la joie au contraire que j'allois ressentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui, si je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déjà conçue de sa droiture & de sa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur, & que j'avois l'esprit entièrement occupé de mes idées, je ne m'appercus point qu'il répandoit un ruisseau de larmes pendant mon discours. Cette vue m'ayant frappé vivement, je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh ! me répondit il en soupirant, que vous êtes le fils d'un abominable père ! Venez, venez, continua-t-il en prenant le flambeau qui éclairoit sa demeure, je vais vous donner de nouveaux exemples de ses vertus ; vous êtes son fils, mais puisqu'il ne vous a pas épargné plus que nous, & que l'ouverture que vous venez de me faire m'assure de votre sincérité, je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'est le Ciel qui vous envoie pour me consoler peut-être trouverez-vous quelque consolation vous-même à



connoître qu'il y a des hommes infiniment plus malheureux que vous. Il marcha devant moi le flambeau à la main. Je le suivis quinze ou vingt pas dans l'intérieur de la caverne ; il s'arrêta dans un enfoncement étroit , où j'aperçus une petite porte de bois , qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée comme la mienne dans le roc , mais beaucoup plus régulière ; de sorte qu'étant tendue d'une tapisserie , & ornée de meubles très-propres , elle auroit pû passer dans toute sorte de maisons pour un magnifique appartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa fut augmentée par la vue d'une jeune fille de neuf ou dix ans qui vint embrasser mon conducteur , & d'une espece de femme de chambre ou de gouvernante qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin , & me prenant par la main , il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chere , dit-il en ouvrant le rideau , je vous amene un jeune homme qui partagera vos peines lorsqu'il les connoitra , & qui aidera à vous consoler par le récit des siennes. C'est un fils de Cromwell. Il ne faut pas que ce nom vous effraye , ajouta-t-il , il a reçu de son père les mêmes faveurs que nous , & il est  
réduit

réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette caverne , où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son épouse , elle ne répondit que par un profond soupir. Nous nous assîmes ; il me fit servir par la femme de chambre quelques rafraîchissemens , dont il jugeoit avec raison que j'avois besoin après un jeûne de plus de vingt-quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma mère & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement , mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs , qu'il regnoit une étrange agitation dans son ame.

L'époux me fit signe de le suivre ; nous sortîmes de la chambre , & ensuite de la caverne. Nous nous promenâmes quelque temps en silence dans un endroit découvert de cette montagne déserte. Il est juste , me dit-il enfin , que je vous apprenne avec qui vous êtes , & que je reconnoisse par une égale confiance l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune , & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance , vous empêche de la sentir. Vous prononcez le

nom de *malheur* presque sans connoître ce qu'il signifie, & je vois à l'égalité de vos sentimens, que cette caverne même & l'affreuse vie que vous y menez, altèrent moins votre repos qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes; c'est par une aventure sans exemple que je suis réduit à vivre dans ces ténèbres, & chaque moment que j'y passe me semble un martyre cruel, parce qu'elles redoublent l'horreur qui regne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compassion que méritent mes peines; mon histoire est courte, mais il n'y en eut jamais de si funeste. Ces paroles prononcées du ton le plus triste, & l'estime que je sentoais déjà pour cet inconnu, me mirent dans la situation qu'il desiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son récit.

Mon nom est le Vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre : mais mon père ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la nouvelle Angleterre par la Reine *Elisabeth*, je passai la mer dès mon enfance, & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique : j'y ai été élevé comme j'aurois pû l'être en Europe. La douceur du gouvernement de mon père le fit

aimer universellement de la Colonie, & des Sauvages mêmes, sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit, par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je regnois en quelque sorte dans cette Contree, tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans tous les Peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon père. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions, mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Isle de Cube, pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Espagnols. J'y avois vû la fille du Gouverneur, qui se nommoit *Theresa d'Arpez*; & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente, mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour, & dans la résolution de solliciter mon père à consentir que je retournasse promptement à Cube pour demander cette charmante personne au Gouverneur, & pour en faire mon épouse. Je l'eusse sans doute obtenue; mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Espagnols, cet accident fit avorter malheureusement mes espérances. Cependant rien n'étant capable de diminuer ma passion, je résolus en jeune



homme ardent, de faire servir la guerre même au succès de mes desirs. Je faisois beaucoup de fonds sur la tendresse de Dona Theresa. Je ne doutois point que je pusse l'engager à quitter son père, pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle, & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie; ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture; je ne savois d'où pouvoit venir le refroidissement de leur zèle, & j'en fus même affligé jusqu'à leur en faire de vifs reproches: ils les essuyèrent sans répondre. Quelques jours après on s'aperçut dans nos principales habitations, que la plus grande partie de la jeunesse, & toutes les personnes qu'on estimoit capables d'une entreprise hardie, avoient disparu comme de concert, sans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient prise. Ils n'étoient guère moins de deux cens. L'on apprit ensuite que s'étant associé un pareil nombre de Sauvages résolus, ils avoient gagné le Port voisin, qu'ils s'étoient emparés de deux vaisseaux Anglois qui y étoient arrivés depuis quelques jours, & qu'ils s'étoient éloignés de la côté. Mon

père fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Espaguols avoient déjà commencé les hostilités. Nous demeurions presque sans défense, après le départ de tant de fugitifs, & nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi; heureusement nous fûmes tranquilles de la part des Espagnols. Mon père s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fût possible pour notre sûreté; il fit élever un petit fort à l'entrée de la rivière. J'étois avec lui à presser l'ouvrage, lorsque nous apperçûmes deux vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles, avec le vent le plus favorable: leur éloignement ne nous permettant point d'apercevoir la couleur du pavillon, notre crainte fut extrême, c'est-à-dire, égale au péril. Nous prîmes les armes, avec tous ceux qui étoient en état de défense, résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux Capitaines des vaisseaux que notre jeunesse avoit enlevés étoient avec nous; ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres vaisseaux qui s'avançoient. La joie que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur, car nous

ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin lorsqu'ils furent assez proches pour être apperçus distinctement, nous découvrîmes sur les ponts nos amis & nos concitoyens qui tendoient les mains vers nous en signe de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage; mon père les reçut d'un air sévère & mécontent. Les principaux s'approchèrent avec soumission; ils lui demandèrent pardon, en reconnoissant la témérité de leur conduite, qui ne pouvoit être justifiée que par le succès & par le dessein qu'ils avoient eu de rendre service au fils de leur Gouverneur. En un mot, ils avoient entrepris d'enlever Donna Theresa sur l'ouverture que je leur avois faite de ma passion, & ma bonne fortune les avoit fait réussir: ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proies. Je fus si transporté de joie en les entendant, que je me jettai aux pieds de mon père pour le conjurer d'oublier leur faute, & de me laisser courir à ma félicité. Où est-elle? m'écriai-je. Ah! fidèles amis, comment pourrai-je reconnoître un tel service! Ils me dirent qu'elle étoit seule dans les cabanes du vaisseau, & qu'elle y étoit assez triste, parce qu'ils lui avoient caché jusqu'alors

dans quel lieu ils la conduisoient , pour la surprendre agréablement lorsqu'elle se verroit entre mes bras. Quelque sujet que j'eusse de compter sur son affection , je craignois quelle ne fût offensée d'un enlèvement si brusque , qui pouvoit lui faire craindre un défaut de respect dans mon amour. J'appréhendois de paroître à ses yeux , & je me fis expliquer auparavant de qu'elle maniere ils s'étoient saisis d'elle , pour m'assurer qu'il ne leur étoit rien échappé dont elle eût lieu de se plaindre. Ils l'avoient enlevée sans violence , dans une promenade qu'elle faisoit avec son père & quelques-unes de ses amies. Je la surpris infiniment en me présentant à elle ; sa crainte se dissipa sans doute , en voyant à ses pieds un Amant dont elle connoissoit la tendresse & la fidélité. Mais trouvant quelque chose de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginait que je m'étois servi pour me procurer sa possession , elle reçut mes premières caresses avec quelque froideur. Il lui sembloit du moins que je n'aurois pas dû me remettre du soin de son enlèvement sur des étrangers. Je me justifiai facilement en lui expliquant le nœud de cette aventure , & nous nous accordâmes bientôt à remercier le Ciel , qui avoit



amené notre bonheur par une voie si étrange & inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon père, qui étoit peut-être incertain pendant ce temps-là de la manière dont il devoit se conduire avec elle & avec moi, se détermina tout d'un coup en la voyant à me la donner pour épouse. Il pardonna en ma faveur aux jeunes gens qui m'avoient rendu service avec tant de zèle, & tout le monde prenant part à ma joie, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter ; j'adorois mon aimable épouse. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la caverne. Nous passâmes quelques années tranquilles à la Floride, jusqu'à la mort de mon père, & peut-être aurois-je pû lui succéder dans son emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique. Mais j'étois résolu depuis longtemps de repasser en Europe aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon épouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un vaisseau de mes richesses, & je pris avec ma famille la route de ma chère Patrie. Les hommes savent-ils ce qu'ils desirerent lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix ? Ce qui leur paroît le plus propre

propre à faire leur bonheur , se change pour eux en une source d'infortune & de miseres. Ils abandonnent un repos assuré dont ils se lassent par inconstance , & l'ombre après laquelle ils courent les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruine , en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. Je vivois paisiblement à la Floride ; j'y étois estimé de mes amis , chéri de mon épouse , & favorisé de la fortune ; quel besoin avois-je de retourner en Angleterre pour y tomber dans un abîme de misere & de honte , dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer !

J'arrivai à Londres il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée , & l'autorité de Cromwell bien établie. Quelque compassion que m'inspirât le sort de notre malheureux Roi , & le récit de toutes les violences de son bourreau , je crus devoir suivre le torrent , & me soumettre comme les autres à la tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs Terres considérables dans ce Comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres , où , sans prendre part aux affaires publiques , je me bornai à la connoissance

de quelques anciens amis de mon père , & à la compagnie de ma chere épouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois. Le crime & la fureur préparoient pendant ce temps-là tous leurs traits contre moi. *Aberdeen* , le Favori & le digne Confident de Cromwell , vit mon épouse aux Spectacles ; il conçut une furieuse passion pour elle ; il chercha les moyens de l'entretenir , & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit ; je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite que son amour pour moi & sa sagesse. Cependant les emportemens d'*Aberdeen* ayant passé toutes mesures , je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwell , & de le prier d'arrêter l'insolence de son Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant *Aberdeen* pour un homme fort retenu , il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois ; que la délicatesse conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer ; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences , ni se livrer trop légèrement à des soupçons ; qu'il m'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports , ou que je m'en laissois imposer par ma

propre jalousie. Je ne vous répète point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu, je vous apprens ce que j'ai vu de mes propres yeux; Aberdeen a eu l'audace de venir chez moi; il y est venu même la nuit, j'y étois, quoiqu'il me crût absent, & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveler jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoutai-je, de les réprimer s'il les réitère une autre fois, ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir du même jour Aberdeen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je sais que vous vous plaignez de moi, peut-être vous en ai-je donné sujet; mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage, & je prie le Ciel de me punir si j'ai eu la pensée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre épouse, je vous l'avoue; c'est fureur ou maladie: mais je consens à être puni de votre main, si vous vous appercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir: ne me le refusez pas, & accordez-moi votre amitié. Un



compliment si extraordinaire m'obligea de méditer quelque temps ma réponse. Je concevois bien qu'un homme peut être atteint d'une passion violente, & conserver assez de vertu pour y résister ; mais pouvois-je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdeen , c'est-à-dire, de l'esclave & du satellite d'un tyran ? La vertu n'est pas l'effort d'un moment , il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdeen eût-il été si attaché à Cromwell, si ce n'eût été par la ressemblance de leurs inclinations ? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant ne voulant point passer pour un mari bizarre & jaloux , je lui répondis honnêtement que je ne pouvois pas m'offenser qu'on aimât mon épouse, mais que je le croyois assez raisonnable pour voir à quelles bornes cette sorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut satisfait ; je fus étonné le lendemain de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement ; il me demanda après quelques momens de conversation , s'il n'auroit pas l'honneur de saluer mon épouse. Je ne m'y opposai point ; mais comme je l'avois avertie

la veille de ce qui m'étoit arrivé avec lui, elle refusa de paroître sur quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après , & de continuer plusieurs fois la même chose , quoiqu'il essuyât toujours les mêmes refus. Enfin ce scélérat n'ayant plus la force de se contrefaire , prit une horrible résolution qui a causé justement sa mort , & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon épouse aimoit les Spectacles , & y assistoit souvent ; elle y étoit allée un jour avec quelques amies , & j'attendois son retour à l'heure ordinaire , lorsqu'un de mes domestiques , hors d'haleine , vin m'avertir que mon carrosse avoit été arrêté dans les rues , les traits des chevaux coupés , & sa Maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées , qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carrosse , & qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jeta , m'alloit faire sortir comme un furieux sans délibérer ; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans toutes les rues de Londres , je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuse épouse à la Comédie. Elles étoient dans un carrosse de louage , n'ayant

pû revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'abordèrent , me confirma le triste rapport de mon valet : cruelles amies ! leur dis-je d'un air éperdu , oh ! rendez-moi mon épouse ! c'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêtèrent pour me dire que j'aurois bientôt de ses nouvelles , & qu'en quelque endroit que ses ravisseurs la pussent conduire , ils seroient infalliblement découverts. En effet , elles avoient eu assez de présence d'esprit pour ordonner à mon Cocher de suivre le carrosse qui enlevoit sa Maîtresse , ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux mêmes , dont j'ai déjà dit que les traits avoient été coupés ; de sorte que cette précaution , que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sûreté , servit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible consolation , puisqu'ils eurent tout le temps de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maison pour attendre le retour de mon Cocher. J'étois déchiré de mille passions cruelles , & je n'avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après : il n'avoit pû savoir le nom des ravisseurs ; mais les ayant suivis à un mille de Lon-

dres jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus , il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque espérance ; il m'étoit aisé de juger que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies , & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwell même. J'assemblai aussitôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze , sans compter nos valers , tous gens de la plus haute naissance , & ennemis secrets de Cromwell & de ses partisans. Il étoit environ dix heures lorsque nous arrivâmes à la maison où mon Cocher nous conduisit. Je priai huit de mes amis de l'environner , de sorte que rien ne pût nous échapper. Nous enfonçâmes la porte avec violence , & j'entrai moi quatrième l'épée au poing , résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se présenta fut un domestique , qui voulut fuir aussitôt qu'il nous apperçut. Je l'arrêtai. Parle , lui dis-je d'un ton furieux , où est Aberdeen , avec Mylady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l'étonné , comme si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon Cocher qui me suivait , m'ayant assuré qu'il le reconnoissoit , & qu'il étoit du nombre des ravisseurs ; je



lui appuyai la pointe de l'épée sur l'estomac : parle , repris-je , ou tu es mort. Il me dit en tremblant que son Maître étoit dans une chambre haute avec mon épouse. Je lui demandai s'ils étoient seuls. Il me dit qu'ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écriai-je , ah ! chers amis , vengez-moi. Je tombai sans connoissance en prononçant ces paroles. Mes amis jugeant que ce n'étoit qu'un évanouissement , ordonnerent à mon Cocher de prendre soin de moi , & ils monterent dans la chambre où étoit le criminel Aberdeen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas , & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit , il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant malgré ses efforts. Mes amis ne le tuerent point , voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux , car la connoissance ne tarda point à me revenir , & la fureur ne pouvoit manquer de renouveler tout d'un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen nud à genoux qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes amis me retint le bras , en me disant que puisque nous étions les maîtres , il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit

l'interroger avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse ; elle étoit encore au lit. Ma fureur qui ne s'étoit pas assouvie sur Aberdeen , se tourna tout d'un coup sur elle : je trompai mes amis qui ne s'en défioit point , & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur , malgré ses blessures , pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit tomber sur le bord du lit , & d'une voix tremblante elle m'appella son cher & cruel époux. Mes amis s'approchèrent , & m'ôtèrent mes armes. Elle continuoit à retenir ma main , & à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étois m'empêcha d'abord de l'entendre , mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle qu'elle souffroit , disoit-elle , volontiers , quoiqu'injustement , ses soupirs languissans , le tendre nom d'époux qu'elle répétoit mille fois , frapèrent enfin mes oreilles , & de là ils trouverent bien-tôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux , comme il arrive en sortant d'un songe , je vis la malheureuse moitié de moi-même baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes

parts ; je la vis pâle & mourante , les yeux déjà presque éteints , & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échappa ni parole ni soupir ; il étoit impossible que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois , il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis : venez à elle , leur dis-je avec une apparence de froideur qui les surprit , voyez si l'on peut lui donner quelque secours , & hâtez-vous , s'il se peut avant que je meure , de faire voir clair dans ce cahos des choses horribles qui m'épouvantent. Dites-moi , mes chers amis , ajourai-je d'une voix basse , & les regardant d'un œil égaré , ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat ? Ah ! s'écria ma triste épouse , il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen : ouvre la bouche , perfide , fais-nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux , que la vue de tant d'armes & sa mort prochaine épouvantoient , répondit en tremblant qu'il demandoit pardon de son crime au Ciel , à moi , & à mon épouse , qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire consentir à ses criminels desirs , mais qu'il méritoit peut-être ma compassion , si je voulois considérer qu'il

étoit jeune, qu'il avoit été entraîné par une passion sans bornes, & qu'il avoit suivi le dessein de Cromwell. Toute l'assemblée frémit à ce nom. Les amis que j'avois prié de demeurer dehors étoient entrés lorsqu'ils avoient vu que nous ne trouvions point de résistance, & s'étant contentés d'arrêter quelques domestiques d'Aberdeen, qu'ils firent garder par les nôtres, ils étoient montés avec nous; de sorte qu'étant tous présens lorsqu'il prononça le nom de Cromwell, il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices, des violences, des iniquités sans nombre: j'en laisse le récit qui n'a point de rapport à mon histoire. Pour ce qui regarde mon épouse, il nous répéta qu'il n'eût jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence, s'il n'y eût été sollicité par Cromwell, que ce tyran en lui donnant ce conseil, l'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même, mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur; qu'il avoit été choqué à mon retour de la Floride de me voir fuir sa présence, & refuser de grossir



le nombre de ses flatteurs ; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis de la fermeté avec laquelle je lui avois apporté mes plaintes au sujet de mon épouse ; que me soupçonant de le mépriser , il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes amis eurent tiré d'Aberdeen une ample confession des crimes de son Maître & des siens , ils me demandèrent de quelle maniere je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas ! leur dis-je , je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir ? Suis-je moins coupable que lui ? il a déshonoré mon épouse , & moi je l'ai massacrée cruellement : nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler , en me représentant qu'après le funeste accident que mon épouse avoit essuyé , je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui pût m'arriver ; que je devois remercier le Ciel de m'avoir fait connoître son innocence , & trouver moins dure une séparation à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer , mais qui me seroit infiniment plus difficile à supporter , si ce

cher objet de ma douleur & de mon amour ne m'étoit point enlevé par la mort. Oui, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle maniere je dois considérer mon malheur, mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister. Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes, j'aurai bientôt trouvé le seul remede qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir, & s'appercevant que la vue d'Aberdeen ne faisoit que l'entretenir, ils conférèrent ensemble de quelle maniere ils se déferoient de lui. Nul d'entre eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang froid. Ils agiterent s'il n'étoit pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main du Bourreau, mais craignant que la faveur de Cromwell ne le dérobat au châtiment, ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la cour, nud comme il étoit, & de le faire égorger en leur présence par nos domestiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les plaies de mon épouse, mais la connoissance qu'elle avoit perdue avec la meilleure partie de son sang, ne lui étoit pas encore revenue. Je la croyois morte.

J'étois résolu de mourir aussi, & je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis, qui étoient demeurés à m'observer pendant que les autres punissoient Aberdeen. Cependant en rappelant toutes les circonstances de mon malheur, il me vint à l'esprit que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdeen, puisque Cromwell n'avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m'attachai avidement à cette pensée, & je formai aussitôt le dessein d'employer ma vie, que je ne voulois plus conserver, à la punition de ce tyran. Je rendrai service à ma Patrie, disois-je, en la délivrant d'un monstre qui l'opprime; je vengerai mon honneur, la mort de mon Roi, & celle de mon épouse. Ma querelle va devenir celle de toute l'Angleterre. Je suis sûr de l'applaudissement de tous les gens de bien, & si je péris dans mon entreprise, j'y trouverai la fin de mes maux, que je ne me propose aujourd'hui de prolonger que dans cette espérance. Cette résolution que je m'engageai à exécuter par mille sermens, produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes amis. Ils me demandèrent envain la cause de ce changement. Je ne voulois point leur confier mon dessein, non-

seulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combattissent , mais par une espece de jalousie qui me faisoit souhaiter de ne partager avec personne la gloire & le péril d'une si grande entreprise.

L'exécution d'Aberdeen étant finie , nous pensâmes à quitter le lieu impur où nous étions , & à faire transporter le corps de mon épouse. Tous mes amis étoient persuadés , comme moi , qu'elle étoit sans vie. Cependant en continuant à lui donner quelques soins sur un reste de chaleur qu'elle conservoit encore , on s'aperçut qu'elle respiroit foiblement. On redoubla les secours , & peu à peu elle reprit assez de force pour ouvrir les yeux , & pour jeter les regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de son lit , on m'en empêcha ; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence ; la fureur ne m'avoit pas plus ému que ne faisoient alors l'amour , la douleur & la pitié. Chere & malheureuse épouse , m'écriai-je , tu respirez donc encore ! tu retournes à la vie pour sentir toute l'horreur de ton misérable sort ! O Ciel , qui me la rends , quel nom dois-je donner au présent que tu me fais ? Mes amis tinrent conseil sur ce nouvel événement , qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état



d'être transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carrosse. Heureusement nous n'étions qu'à deux pas de la rivière. Il vint en pensée à Mylord *Terwill*, qui étoit un de nos associés, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya sur le champ deux de nos domestiques en préparer un, & ne voulant point s'exposer à l'indiscrétion d'un Batelier, il entreprit de servir lui-même de rameur avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux amis transportèrent mon épouse dans leurs bras jusqu'à la rivière. Trois d'entre eux se joignirent à Mylord *Terwill*, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres pour en faire sortir ma fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdeen avec le reste de mes amis, & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste aventure. Il est certain que sous un Gouvernement juste nous n'aurions rien eu à appréhender ; l'action d'Aberdeen étoit un de ces crimes dont la punition appartient de droit naturel à la personne offensée. Mais ce n'étoit point sur les principes

pes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite de Cromwell. Il aimoit passionnément Aberdeen; il avoit eu part au dessein de son entreprise; c'en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu'il ne cherchât à venger sa mort, & que son hypocrisie n'eût encore l'adresse de donner une couleur de justice à son ressentiment. J'aurois été au désespoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leur secours, eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Serroit-il impossible, leur dis-je, de tenir l'aventure cachée? Cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu'Aberdeen l'avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n'avons été apperçus de personne. On apprendra sa mort à la vérité, mais qui saura de quelle maniere & par les mains de qui elle est arrivée? Je ferai le seul du moins que Cromwell aura lieu de soupçonner, & ce n'est pas pour moi que j'apprehende sa haine & sa vengeance; ma seule inquiétude est pour vous, mes chers amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes intérêts. Ils me remercieraient de cette attention, & quoiqu'ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zèle, ils approuverent les mesures que je voulois

prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n'étoit pas insurmontable. Ils étoient assez assurés de leurs valets ; le seul embarras venoit de ceux d'Aberdeen, que rien ne feroit sans doute capable d'engager au silence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient servi à l'enlèvement de mon épouse , & au crime de leur Maître. Ils sont coupables , dit un de mes amis , il n'y a pas de pays au monde où leur crime ne mérite la mort ; quelle injustice commettrions-nous en les punissant nous-mêmes ? C'est rendre service au genre humain que de purger la terre de quatre scélérats. Quelque cruelle que cette résolution me parût d'abord , je l'approuvai , parce qu'elle me sembla nécessaire à la sûreté de mes amis. Ces quatre malheureux eurent le même sort que leur Maître. Nous fîmes ouvrir par nos valets une large fosse , où les cinq corps furent renfermés , & ayant fait laver jusqu'aux moindres traces de leur sang , nous fermâmes soigneusement toutes les portes de la maison , & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir aussi-tôt ma fille pour se rendre à Kingston , sous la conduite d'un domestique fidele. J'y envoyai avec elle

mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des desseins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maison, pour être à couvert de toutes les poursuites auxquelles je m'attendois. Je passai les premiers jours à m'informer de l'effet que la disparition d'Aberdeen avoit produit. Cromwell fut peut-être le seul qui soupçonna la vérité de son aventure, mais par une politique que je n'avois pas prévue, il déguisa ses soupçons & ses sentimens. Il feignit d'être persuadé avec le Public que son Favori étoit sorti secrètement du Royaume, ou qu'il avoit été assassiné par quelque ennemi caché. Je sus néanmoins qu'il avoit fait interroger sous mains mes domestiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon épouse étoit devenue. Huit jours s'écoulerent, pendant lesquels je ne vis personne de connoissance. La mort du tyran étoit résolue dans mon cœur; je ne m'occupois que des moyens d'assurer mes coups. L'accès de sa maison n'étoit pas facile. Il avoit changé entièrement de conduite depuis quelque temps. Au lieu de cet air populaire qu'il avoit affecté pendant les



premières années de sa domination, étoit devenu sombre, farouche, & presque inaccessible. Il se défoit de ses propres Gardes. Sa lâche timidité alloit si loin, qu'il se faisoit raser le visage par ses enfans, n'osant confier sa tête entre les mains d'un Barbier. Je me souvenois de la peine que j'avois eue à obtenir de lui une audience secrète, lorsque je lui avois porté mes plaintes contre Aberdeen, & j'étois persuadé que me soupçonnant d'être l'auteur de sa mort, il ne me permettroit jamais de l'approcher. Ce n'étoit donc point par les moyens ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voie jusqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor, je m'y rendis aussitôt, dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de temps après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un valet fidèle & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit disposé pour me servir, à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce tyran soupçonneux étoit l'incons-

rance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projeté le matin, dans la vue apparemment de rompre les mesures qu'il s'imaginoit avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'appris un jour qu'il étoit à la chasse dans le parc du Château. Je montai à cheval aussitôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des Chasseurs, & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres pour couper un Cerf que les Piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant la route; il montoit un excellent coureur, sur une selle nue & sans arçons, telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes, de sorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment que j'avois tant souhaité, je n'avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de sang-froid un ennemi qui étoit hors d'état de se défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant le pistolet à la main. Il comprit que j'en voulois à sa vie, & sa lâcheté le rendit tout d'un coup pâle & tremblant.

Tyran , lui dis-je d'un ton furieux, où sont tes armes ? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme sans défense. Tiens donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets, défens toi maintenant, & ôte-moi la vie, si tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas ; mais ayant piqué le sien au même instant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laissa tomber en courant le pistolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur, je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il dut son salut à mon transport, qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques uns de ses Chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus assez de bonheur pour m'éloigner considérablement avant que ses Gardes eussent reçu ordre de me poursuivre.

Le désespoir que me causa ce malheureux succès, m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon épouse & de ma fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quittées ; j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles par le

soin de Mylord Terwill. Il m'avoit marqué que les blessures de mon épouse n'avoient point été jugées mortelles, mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu faisoit désespérer au Chirurgien qu'elle pût jamais se remettre; que l'excès de tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remèdes, & qu'elle me prioit de venir recevoir du moins ses derniers soupirs, puisque mon absence longue & affectée lui faisoit trop croire que je la chargeois du crime de la mauvaise fortune, & que je n'avois plus pour elle que les sentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement, car le Ciel m'est témoin que loin que ma tendresse pour elle eût souffert quelque diminution, jamais cette vertueuse épouse ne m'avoit été plus chère que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un mystère d'horreur, sur lequel je n'osois arrêter ma vue, mais je l'avois incessamment sur l'innocence de cette chère moitié de moi-même. Je me représentois ses cris, ses pleurs, toutes les résistances contre un ravisseur infâme, qui ne lui laissoit que la mort à choisir. Et moi, dans un transport barbare, j'avois puni sur elle le crime d'un autre. Quelle récompense



pour ses combats & pour sa vertu ! Non , disois-je , je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide adultere , mais il n'a pu ni les diminuer , ni les corrompre. Quel seroit le malheur d'une femme vertueuse , si l'opinion de son honneur dépendoit de la violence d'un brutal , qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infâmie ? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs & les crimes. Un mari raisonnable ne punira jamais dans une femme que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon épouse , qu'il falloit que ma haine pour Cromwell fut au dernier excès, pour avoir pu balancer si longtems l'impatience que j'avois de la revoir , ou plutôt la haine même que je portois à ce tyran, n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle , puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston en quittant le parc de Windsor, & fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwill qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwell ne manquant plus de prétexte , je ne doutois point qu'il ne me fit chercher avec la  
dernière

derniere rigueur , & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie , si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Mylord Terwill apprit effectivement dès le lendemain par des Lettres de Londres , que le tyran y étoit retourné un moment après son aventure ; que son effroi étoit si visible , que ses amis mêmes rioient de sa lâcheté , qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter , & qu'il s'étoit déjà expliqué sur le genre de mon supplice.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai à Kingston , de sorte qu'il ne me fut point difficile de traverser la Ville & le Pont sans courir risque d'être reconnu. J'entrai sans bruit chez Terwill , & l'ayant rencontré heureusement lui-même , je lui appris en deux mots de quelle nécessité il étoit que je demeurasse caché , même à ses domestiques. Il me conduisit à l'appartement de mon épouse. L'effet que ma présence produisit sur elle fut si touchant , que ce souvenir me cause encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois , s'écria-t-elle en mouillant son visage de larmes ! Non , il ne me hait pas , puisqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez-vous , reprit-

elle en s'adressant à moi ? J'avois sans doute offensé le Ciel , qui m'a traitée si cruellement ; mais vous que j'ai toujours aimé plus que moi-même, vous le maître de mon cœur & mon cher époux , par où ai-je mérité votre haine ? Je sens la mort qui s'approche , ajouta-t-elle , & je ne demande point au Ciel qu'il la diffère ; mais s'il faut mourir sans être aimée de vous , il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie , car ce n'est point par un horrible désespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré , que Mylord Terwill , qui étoit à côté de moi auprès de son lit , & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens , ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoit-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur ! Oh ! qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jetai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux , & penchant la tête sur ce lit de douleur , je m'enfonçai pendant quelque temps dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai , mais ce fut pour gémir à haute voix , avec aussi peu de ménagement que j'aurois fait en secret.

Dieu terrible ! m'écriai-je, comment conserver du respect pour tes volontés, lorsqu'on n'en apperçoit pas la justice, & qu'on en éprouve des effets si sanglants & si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence, mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu à peu ce transport, mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon épouse, tantôt gémissant de son sort & du mien, tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel, mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit pas de demeurer long-temps à Kingston, où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut en vain que Mylord Terwill m'en pressa, par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette Province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette caverne, je savois que la situation de mes propres Terres, qui renferment quantité de montagnes désertes, pourroit m'offrir plus d'un asile. Je m'y rendis pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la



nuir, & j'évitai ici la vue de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroisse qui m'appartient, homme d'honneur & de bon sens, dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaste & obscure solitude, & qui m'inspira l'envie d'en faire mon séjour. Il la connoissoit, moins pour y avoir pénétré lui-même, que par tradition. Nous vinmes ensemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes & faits comme il semble exprès par la nature pour servir de dernière ressource à un misérable, que je me déterminai tout d'un coup à en prendre un pour demeure. Le Curé se chargea du soin de le faire préparer secrètement, tandis que je retournerois à Kingston pour aller prendre mon épouse & ma fille, que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces grottes l'une où je vous ai conduit d'abord, & l'autre plus enfoncée où vous avez vu mon épouse & ma fille. C'est une double sûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la première comme une espèce d'avant garde, d'où je veille à la conservation de ce que j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en

peu de jours ; de sorte qu'étant arrivé avec ma petite famille , que je fis transporter dans une litiere , en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit , je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vu jusqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fideles amis , qui sont venus exprès de Londres avec Mylord Terwill pour m'apporter quelques rafraîchissemens , & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux domestiques affectionnés , une femme qui est sans cesse auprès de mon épouse & de ma fille , & un valet qui habite la même grotte que moi , & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer , tristes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vu mon épouse ; elle ne sauroit retrouver ses forces. Les principes de sa vie ont été altérés par ses blessures , & par l'épuisement de son sang. Elle est sans cesse pâle & languissante , sa tristesse acheve de la consumer. Je n'espere plus de la conserver longtemps. Ma fille croît parmi les larmes & les soupirs continuels de sa mere. Cette

pauvre enfant , à qui sa naissance , & s'il est permis à un pere de le dire, mille qualités aimables promettoient une condition si heureuse , se trouve réduite presqu'en commençant de vivre à souffrir toutes les rigueurs d'une infortune consommée. Pour moi , qui réunis sans cesse à mes propres douleurs celles de deux personnes si cheres , je n'entreprends point de vous expliquer la nature de mes sentimens , ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoît, il sait quelle en sera la dureté, & il a pris soin sans doute d'y proportionner son secours & mes forces , puisque j'ai été capable de les supporter si longtemps. Je vous avouerai néanmoins que je ne suis pas toujours aussi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai senti mille fois des mouvemens qui approchoient du dernier désespoir , & auxquels il n'y a qu'un pouvoir supérieur qui m'ait fait résister. Je lis beaucoup ; la lecture adoucit ce qu'il y a souvent de trop furieux dans mes agitations , elle les change en une mélancolie douce qui me fait aimer ma solitude. Dans ces momens si je mets le pied hors de la caverne , tous les objets que je découvre me paroissent sombres & obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature entière, & que tout ce qui m'en-

virionne s'afflige & s'attendrifle en ma faveur. Cette vue me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau, j'en parcoure toutes les vâstes retraites, je trace mes malheurs sur les plus durs rochers, & j'arrose les caracteres de mes larmes. Il est surprenant qu'ayant demeuré si longtemps dans le même lieu, vous n'avez point encore apperçu quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi, ma douleur semble se décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon épouse, je la console; j'instruis ma fille, je lui souhaite toutes les vertus de sa mère avec un meilleur fort. Tel a été l'emploi d'une demie année que j'ai passé dans ce désert. Si votre rencontre, ajouta Mylord Axminster, m'a causé d'abord de la surprise, & même quelque frayeur, je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du Ciel, qui ne veut point que je périsse ici de douleur, puisqu'il m'accorde la consolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avantageuse qu'il s'étoit formée de moi, & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité, lui dis-je, vous en trouverez une source



inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde, ne se contente point de mes manières simples, & peut-être un peu grossières. Voyez-vous, lui dis-je avec ma naïveté ordinaire, j'ai entendu dire mille fois à ma mère, & j'ai lû dans les meilleurs Auteurs, que rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme, parce qu'il fait prendre toutes les apparences de la bonté, & qu'il n'en a jamais les sentimens. Je suis bien éloigné, ajoutai-je, d'avoir cette idée de vous. Mais, si vous souhaitez que nous devenions amis, il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il me le promettoit, & que je devois juger aisément par le retour de franchise avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi, que non-seulement il avoit reconnu la mienne, mais que c'étoit la seule raison qui lui fit désirer mon amitié. Vous êtes donc tel, repris-je, que j'ai prié le Ciel de m'accorder un ami; qu'il en soit loué. Mon cœur me l'a bien fait sentir au premier moment que je vous ai vu. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours sincère & fidele à vous aimer, & que j'em-

ployerai volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ces paroles, & m'ayant embrassé tendrement, il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit, pour me regarder & me chérir comme un frere; que notre captivité devant finir apparemment dans le même temps, puisqu'elle avoit la même cause, il vouloit que j'attachasse ma fortune à la sienne, & qu'il s'engageoit à m'aimer & à me rendre ses services avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'Empire du Monde m'auroit moins flatté que le bien que je crus avoir acquis par cette assurance. Ma joie fut visible & si naturelle, qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les ameres douleurs du Vicomte d'Axminster. Il me témoigna lui-même qu'il sentoit du changement dans son cœur, & qu'il le devoit à cette cause. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette première ardeur d'estime & d'amitié mutuelle, par la satisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les Sciences, & par celle qu'il sentit de son côté, en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoissances dans lesquelles je ne fusse plus versé qu'on ne peut être communément.

dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne heure les traits de mon visage. Il fut surpris d'apprendre que je n'avois pas plus de seize ans, & il eut la complaisance de me dire que j'étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse & de maturité d'esprit à cet âge.

La nuit approchant, je lui parlai de l'embarras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la caverne qui repondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu'au lendemain, mais la crainte de causer trop d'inquiétude à James qui devoit être surpris d'une absence de deux jours, me fit insister à retourner le soir même. Le Vicomte ne savoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite vallée de Madame Riding; cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la caverne, il lui vint à l'esprit de me demander si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable jusqu'où il lui seroit peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la rivière: il n'avoit jamais pénétré jusques là. Je me rappelai l'inscription que j'avois vue sur le roc, & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler lorsqu'il m'en avoit touché quel-

que chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu, & l'ayant assuré que de-là je me rendrois facilement à ma chambre, il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il appella son valet, que je n'avois pas encore vu, & lui ayant donné ordre d'allumer un grand flambeau & de marcher devant nous, nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure le lieu de l'inscription. Le Vicomte m'en fit appercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes; je le pressai de retourner aussi-tôt que je commençai à me reconnoître, il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priai, lorsque nous en approchâmes, de permettre que je marchasse quelque pas devant lui, pour m'assurer qu'il n'y étoit point arrivé de changement pendant mon absence. La porte étoit fermée quoique je l'eusse laissée ouverte. Je jugeai que c'étoit James qui avoit eu ce soin. Mais je fus surpris étant prêt à l'ouvrir, d'entendre la voix de deux personnes qui s'entrenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille, & je reconnus que



c'étoit Madame Riding qui querelloit James de sa négligence, à laquelle elle attribuoit ma perte, qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faisoit que d'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître que j'étois si proche d'elle sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui; il marqua de l'inquiétude en apprenant qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque je lui eus expliqué le caractère de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sûreté, il consentit à la voir. Nous frappâmes à la porte. Elle fut au comble de la joie en m'appervant. Je lui racontai mon aventure, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminster, qui m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher, mais elle étoit persuadée avec Cromwell & le reste du Royaume, qu'il étoit passé dans les Pays voisins. Cette généreuse Dame lui donna des marques si naturelles de respect & de

compassion pour sa mauvaise fortune , qu'elle s'attira tout d'un coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil , en me disant qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie , puisqu'avec mon amitié il acquéroit celle d'une Dame si aimable & d'un si excellent naturel. Il ne fit pas difficulté de lui apprendre qu'il avoit comme moi son asile dans la caverne ; il lui parla même de son épouse & de sa fille , & il la pria , si elle croyoit le pouvoir secrètement , d'aller quelquefois consoler par sa présence & son entretien deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement , en apprenant que Mylord Axminster , son épouse & sa fille demuroient depuis six mois dans cette horrible séjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres considérables à une distance médiocre de la sienne , elle ne l'avoit jamais vu , parce qu'il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité , qui la rendoit l'amie de tous les malheureux , lui fit bientôt prendre un sensible intérêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir son épouse & sa fille , & elle lui demanda cette satisfaction dès

le même soir. Il la pria de remettre sa visite à la nuit suivante, ayant dessein de les prévenir sur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre désormais familièrement avec lui, je l'aurois prié de consentir que j'accompagnasse son retour, si Madame Riding n'eût souhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminster nous quitta.

Lorsque je fus seul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'esprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vue depuis la mort de ma mere. Des affaires pressantes l'avoient retenue à Londres. C'étoit la première fois qu'elle venoit au tombeau de sa chere amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'estime & de l'amitié. Il étoit, comme j'ai dit, au milieu de ma chambre; James le lui avoit déjà montré. Elle m'en fit approcher en me prenant par la main: c'est donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse mere: c'est ici que la constance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame sont ensevelies avec cette chere personne. La terre n'y devoit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs

agréables. Ciel! continua-t-elle en y levant les yeux, tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la vertu, puisque tu prends si peu de soin d'elle ici bas ! Comment pourrions-nous expliquer autrement ta justice ? Son partage sans doute est dans une vie plus heureuse ; c'est dans ton sein que tu la couronnes ; c'est dans cette source de gloire & de félicité que ma chère amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été si long-temps l'objet de la malignité des hommes, & le jouet de tes ennemis & des siens. Que son bonheur soit donc à présent le soin de ton amour, & l'ouvrage de ta puissance ! Et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d'infortune encore plus longue, quels vœux mon amitié doit-elle faire pour vous ? Vous souhaiterai-je des prospérités, que l'exemple & les instructions de votre mère vous ont appris à mépriser ? J'entrerois mal dans ses vues & dans vos sentimens. Quelque sort que le Ciel vous destine, puissiez-vous être aussi vertueux qu'elle ; voilà le souhait de mon affection.

Après cette effusion de tendresse & de zèle, Madame Riding s'assit pour m'en-



tretenir d'une maniere plus paisible. Elle me dit que , quoique le principal de ses souhaits fût de me voir suivre fidelement les leçons de ma mere , elle n'étoit pas d'avis que je dusse absolument négliger le soin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite , il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir , que la prudence à la vérité ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon pere , quoique le danger , ajouta-t-elle , fut moins grand depuis que j'étois seul , qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma mère , mais qu'il y avoit d'autres voies que celle de la solitude pour me mettre en sûreté , & qu'elle en connoissoit une à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter ; que c'étoit de sortir du Royaume pour aller joindre le Roi Charles Second , notre légitime Maître , & pour m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite , & en employant mon bras pour sa querelle , j'aurois un moyen autorisé par le Ciel de me venger des cruautés de mon père ; que les Anglois quvriroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'usurpation finiroit tôt ou tard par le renversement , ou du moins par la mort de Cromwell ; que ce seroit alors pour moi

moi un avantage infini de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon Roi, & le mérite d'avoir embrassé sa cause; qu'elle se chargeoit de la dépense de mon équipage, & qu'elle me mettroit en état de paroître à la suite avec honneur; qu'il étoit nécessaire de me déterminer promptement, parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les Puissances de l'Europe, & qu'il lui sembloit à propos que je pusse faire l'offre de mes services avant la conclusion de la guerre; que si j'entrois dans ses vues, elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ, qu'il dépendroit de moi de quitter le Royaume avant la fin de la semaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette proposition. Je la trouvai même effrayante. Ce passage si prompt de la solitude où j'étois accoutumé de vivre, à la vie d'un homme de guerre & d'un Courtisan, me fit naître des idées si nouvelles, qu'elles me causerent une espece de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis, lui dis-je, vous avouer la vérité sans honte, puisqu'il vous savez de quelle manière j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une armée ou à la Cour, dont

j'ignore les manieres & les usages? Ce n'est pas que je croye manquer de courage & de resolution, mais je sens que la façon dont j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation, ajoutai-je, que j'ai eue aujourd'hui avec Mylord Axminster, m'a fait appercevoir bien du ridicule dans mes manieres, par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit qu'il me manquoit à la vérité quelque chose du côté de la politesse, mais qu'un peu d'usage serviroit à me former plus promptement que je n'esperois. Je ne pus néanmoins lui promettre de suivre son projet, sans avoir pris quelque temps pour y réfléchir. Je m'occupai de cette pensée pendant toute la nuit. Mylord Axminster revint à ma grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de résolution. Sa présence me fit plaisir; je lui découvris mon embarras, & je le priai naturellement de me dire ce qu'il pensoit de mes qualités personnelles, & de mes dispositions pour le monde. Il trouva cette question plaisante. Cependant après avoir souri modestement de ma simplicité: je vous tromperois, me dit-il, si je vous assurois, qu'il ne vous

manque rien pour paroître avec distinction dans un certain monde ; les vertus dont vous faites votre étude sont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas. Ceux mêmes qui les estiment , ne les aiment point trop farouches & trop austères ; il faut qu'elles sachent se prêter un peu à la foiblesse & à la corruption des hommes. Dans le fond vous êtes d'un caractère doux & humain , ajouta-t-il , je vous ai déjà assez vu pour le reconnoître , mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes , en les regardant pour la plupart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur , pour y servir seulement de règle & de motifs à la prudence des actions. Il me donna pour exemple la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord , continua-t-il , une défiance & une crainte qui avoient quelque chose d'offensant , & passant tout d'un coup à l'extrémité opposée , vous vous êtes livré sans réserve sur la simple assurance que je vous ai donnée de ma franchise. Voilà tout à la fois deux excès : le premier auroit pu déplaire à tout autre qu'à



moi, & vous attirer une réponse fâcheuse; le second vous faisoit exposer votre propre vie, en découvrant trop facilement votre secret; un perfide auroit pu se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joints quelque expérience à ma sincérité, j'ai reconnu tout d'un coup le fond de vos principes, & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance, sur-tout après avoir entendu le récit de vos malheurs & de ceux de votre mere. Mais ce que j'ai fait avec discernement, vous l'aviez fait avec un peu d'imprudence & de témérité. J'embrassai ce cher ami avec ardeur, & je le remerciai d'un conseil dont je sentoís l'importance. De combien d'autres avis, lui dis-je, n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes? Cependant Madame Ridding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roi Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours & la proposition de cette Dame: il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop légèrement son zele. Elle en convint elle-même le soir, lorsque le Vicomte s'en expliqua avec elle à ma priere. En effet, je me suis étonné mille fois depuis, en rappelant quelle étoit alors ma naïveté, & je puis

dire la grossiereté de mes manieres , que cette Dame , qui avoit d'ailleurs autant de politesse & d'esprit que de bonté , eût pû former sur moi des desseins que j'étois si peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma mère qui avoit été élevée à la Cour , & à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puisqu'elle avoit mérité la tendresse d'un grand Roi, eût pû négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude lui faisoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport avec indifférence. Elles'étoit promis apparemment que l'âge & les occasions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas nécessaire à mon enfance. Toute son attention étoit à m'inspirer de solides principes de vertu, & des regles constantes de raison & de sagesse. On verra dans le cours de mon histoire qu'elle ne perdit point absolument ses peines , du moins si l'on s'en rapporte au témoignage d'un puissant Roi , qui m'a honoré dans la suite du glorieux nom de Philosophe.

Mylord Axminster m'ayant ainsi confirmé en véritable ami dans la défiance

que j'avois de moi-même , je le conjurai de me continuer ses bontés, & de prendre occasion de toutes mes fautes pour m'instruire par ses conseils. Je suis trompé , lui dis-je , si je n'ai le fond des sentimens tel qu'il convient à un honnête homme , j'avois besoin seulement d'un ami qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manieres extérieures , j'aurai une méthode sûre pour les former , c'est de les regler sur les vôtres. Il me promit tous ses soins. Je lui proposai , pour me faciliter le plaisir de le voir continuellement , de souffrir que j'abandonnasse ma grotte , & que je fisse transporter mon lit dans la sienne. Il parut y consentir avec joie. Le changement s'exécuta l'après-midi du même jour aussitôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal , que je le priai de partager avec moi , & nous attendîmes ensuite Madame Riding qui nous avoit promis de revenir à la caverne.

Elle vint au milieu de la nuit ; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours pour éviter les soupçons de ses domestiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Mylady Axminster. En allant je renouvelai la conversation que j'avois eue la veille avec elle , & je priai

le Vicomte de lui expliquer ce qu'il pensoit de sa proposition : il le fit librement. Elle confessa qu'elle n'avoit point assez considéré les raisons qui devoient m'arrêter, & elle admira la bonté de Mylord Axminster, qui se rabaissoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet ami généreux voulant m'être utile de toutes manieres, lui demanda si elle pouvoit nous procurer un cheval, des fleurets & divers autres instrumens d'éducation dont il vouloit m'apprendre l'usage. Elle lui promit ce qu'il desiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après, de sorte que dans la plus déserte & la plus horrible de toutes les solitudes, je trouvai par la générosité de ce Seigneur, des exemples & des leçons qui égaloient ce que j'aurois pû espérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Mylady. Elle étoit prévenue sur notre arrivée, & sur le caractère de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes; la confiance & l'amitié naissent tout d'un coup entre les cœurs qui se ressemblent par la bonté. Mylady étoit dans sa langue ordinaire. Si la conversation fut tendre & affectueuse, elle fut triste. Mylord n'étoit point capable de conserver la fermeté auprès de sa chere épouse, &



nous ne l'érions pas non plus de le voir si affligé , sans prendre une vive part à sa douleur. Il tira Madame Riding à l'écart , & comme il lui avoit été facile de remarquer que c'étoit une femme d'esprit & d'expérience , il lui demanda ce qu'elle pensoit de la santé de son épouse. Elle lui répondit avec ingénuité , qu'elle auguroit mal de son extrême affoiblissement , & que sans connoître la cause de sa maladie , elle la jugeoit mortelle. Elle ajouta qu'une demeure plus commode , ou du moins un air plus sain , pourroit contribuer à la rétablir , & elle lui offrit sa maison pour elle, en la pressant avec beaucoup d'instance de l'accepter. Il ne paroïssoit point éloigné de cette offre. Ce n'eût point été une chose difficile d'y faire transporter Mylady dans un carrosse , & de feindre que c'étoit une amie de Madame Riding qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que d'y faire consentir cette Dame affligée , qui étoit trop idolâtre de son époux pour l'abandonner un moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas ; il appréhendoit même de lui causer quelque chagrin par une telle proposition. Cependant il la lui fit. Mais qu'il avoit eu raison de craindre de l'affliger trop en lui faisant ! Elle ne lui répondit d'abord que par une  
abondance

abondance de pleurs, dont elle arrosa sa main, qu'elle prit entre les siennes. Il sembloit que sa douleur ne pût s'exprimer autrement. Mais sa bouche s'ouvrit enfin aux plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit-elle, vous en voulez à ma vie, je le vois bien, elle vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous laissez-vous ? encore un moment, & vous serez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tomberent des yeux à nous mêmes en voyant les siennes qui ne cessent point de couler, & Mylord Axminster aussi touché qu'elle & que nous tous ensemble, demeuroid comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding, qui étoit la cause innocente de ce trouble, prit la parole pour en faire des excuses à Mylady, & la prier de pardonner son imprudence à son zele.

Cette visite néanmoins produisit plus d'une utilité ; elle procura au Vicomte un nouveau remede contre l'excès de sa tristesse, dans l'agréable conversation de Madame Riding, & à Mylady des secours qu'elle n'avoit pû recevoir si facilement jusqu'alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même maniere, ou sans leur envoyer à l'un & à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de

plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi, dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminster, je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devînmes inséparables. Son zèle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'appercevois moi même sensiblement le changement de mes manières. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant, je quittois volontiers mes Livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'apprenois à monter à cheval & à me servir de diverses armes; je me formois à la bonne grace du corps; je devenois civil, prévenant, attentif à obliger, & je reconnoissois de plus en plus qu'il manque quelque chose aux Sciences les plus solides & même à la vertu, lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque savoir vivre, & de cet air de politesse qui les rend douces & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens, servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre Maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin, parce

que quelque légère qu'elle ait été dans son origine, elle a donné depuis naissance à des événemens si considérables, qu'ils composent la partie la plus intéressante de mon Histoire.

Je vivois si familièrement avec Mylord Axminster & son épouse, que je me regardois moins comme un étranger, que comme leur propre fils. Mon tems se passoit à recevoir les instructions de Mylord, ou à désennuyer Mylady par la lecture d'un bon Livre, ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des Sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s'appelloit *Fanny*. Cette jeune personne avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans, mais rien n'ouvre tant l'esprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration qui la faisoit entrer tout d'un coup dans le sens de mes discours & de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires & bien liées, elle tiroit de cette méthode une grande justesse d'esprit, & une facilité surprenante à s'exprimer. J'admirois ses talens naturels,



& je n'épargnois rien pour les cultiver, Elle étoit avec cela d'une douceur admirable, & d'une sensibilité pour les moindres bienfaits, qui lui faisoit attacher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnoissance se déclaroit à tous momens par ses caresses innocentes, & par ses remerciemens tendres & flatteurs. Je lui renouvelois mes leçons plusieurs fois le jour, & quoiqu'à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant, je la caressois moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux, je l'embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'alarmer. Je tins assez long-tems la même conduite sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant il s'allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines, que je sentis avant que d'en connoître la nature. Les premières lumieres que j'en eus me vinrent d'une espece de frémissement que j'éprouvois à son approche, & qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quitter lorsque je la tenois dans cette tendre posture. Je l'approchois de mon cœur comme naturellement & sans réflexion. Il sembloit qu'ils s'ouvrirent pour la recevoir; il se refermoit ensuite

tristement lorsqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque chose auprès de moi, je perdois insensiblement l'attention que je devois à sa lecture. Je tombois dans une distraction profonde, dont je revenois sans pouvoir me rappeler de quoi j'avois eu l'esprit occupé. Je me surprenois les yeux attachés languissamment sur elle, & les baïssois tout d'un coup avec une espèce de honte. Je me demandois ensuite avec étonnement ce qui pouvoit la causer. Bientôt je ne fis plus un pas ni au dehors, ni au dedans de la chambre, sans avoir son image incessamment présente. Je la voyois en songe, je me trouvois plein de son idée en m'éveillant, & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle; là j'écoutois attentivement tout ce qu'elle disoit. J'étois ému du son même de sa voix. Tout ce qu'elle avoit touché me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin l'amour n'a point de symptôme que je n'eusse éprouvé avant que de m'appercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'est pas que je n'eusse appris par mes lectures, & par le récit de diverses histoires qu'il y avoit une passion de ce nom, qu'elle étoit dangereuse, & que souvent l'on s'en trouvoit atteint sans

l'avoir prévu , & sans pouvoir s'en garantir ; mais comme les sentimens ne se représentent point par des idées , il me falloit de l'expérience pour les savoir connoître. Je l'acquis ainsi dans un temps où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avoue naturellement que si l'amour est une tache pour la sagesse, c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage, & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espece de surprise, mais je ne m'effrayai point de l'y appercevoir. J'étois persuadé, suivant les principes de la Philosophie de ma mère, que les mouvemens simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse, ou de sentir quelque honte de ma défaite, je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle maniere j'avois été élevé : toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois - je

apperçu que j'eusse un cœur , tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir ému. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques, & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature , car ma mère étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais souri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers sentimens de l'amour. O Dieu ! m'écriai-je après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame , je ne sais à quoi vous me destinez, mais ce que j'éprouve ne sauroit être un effet de votre haine , ni un présage de mauvaise fortune ; c'est la félicité même qui semble se répandre tout d'un coup dans mon cœur. Comment ai-je pu ignorer jusqu'à présent que j'étois capable d'un tel bonheur , & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature ? Cependant , ajoutai-je en moi-même , allons bride en main : l'amour est une charmante passion , je le sens bien : c'est une passion innocente , du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître , & qui ai vécu jusqu'à présent avec assez de vertu pour n'avoir rien



dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse, qui a besoin d'un frein continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, & qu'elle la trahit & la ruine à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La première sera de conserver toujours ce soin exact de la régler, puisqu'il est si nécessaire. J'y trouverai peu de difficulté, continuai-je, car quel seroit le fruit de mes études & des instructions de ma mère, si je n'en tirois assez de force pour obtenir quelque empire sur moi-même? Je trouverai sans cesse dans mes livres, dans mes réflexions, & dans la droiture de mon cœur, le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude servira, s'il se peut, à me rendre sage, & l'amour à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre, & qui peut me rassurer seule contre toute sorte de défiances, c'est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu'il soit mon juge. Il aime sa fille, il m'aime, il a l'expérience du monde & de l'amour, ses conseils serviront de règle à ma conduite & à mes sentimens.

Telles furent mes premières résolutions. Je les considérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent sages & vertueuses. J'étois assuré qu'elles étoient sincères. Je n'eus pas le moindre scrupule après cela sur ma passion, & je retournai avec empressement à la chambre de Mylady, pour y goûter la satisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me sembloit qu'après cet examen de mes sentimens, j'allois me trouver moins embarrassé avec elle, & la carasser avec plus de liberté que jamais. J'entrai : mais si je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un sentiment d'amour, j'ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L'air ouvert & familier avec lequel je me disposois à aborder l'aimable Fanny, m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle, & qu'elle eut jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet & tremblant, sans pouvoir faire un effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l'embrasser selon ma coutume, je sentis que je manquois de hardiesse, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'aperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux, & l'attribuant peut-être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir

par ses caresses. Ses mains n'eurent pas plutôt touché les miennes, que mon visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire, comme si c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de respect & de réserve qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manières. Elle me demanda la cause de cette apparente froideur, qu'elle prenoit pour tristesse, & elle fut étonnée de me voir aussi embarrassé dans ma réponse que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de sortir presque aussitôt, & d'aller me promener seul à l'entrée de la caverne, pour m'éclaircir sur mes propres dispositions, & chercher la raison d'un si étrange changement. Suis-je déjà guéri de l'amour, disois-je en moi-même ? est-ce là cette passion que je croyois si tendre & si ardente, & dont je me promettois tant de douceurs ? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais assurément, car il n'y a que la haine qui puisse inspirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en sa présence. Je suis tout différent des autres hommes, je suis un monstre, comme je l'ai pensé autrefois ; car il n'est pas naturel qu'on puisse passer ainsi tout d'un

coup de l'amour à la haine. Je retombai là-dessus dans toutes les idées que j'avois eu autrefois de mon caractère, & je me plaignis long-tems de la nature beaucoup plus que de la fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fut diminué; au contraire mon cœur voloît vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quittée si brusquement, & de ce que j'avois si mal répondu à l'inquiétude obligante qu'elle m'avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, & de me jeter à ses pieds pour les baiser mille fois. J'y allois sans me donner le tems d'examiner ces nouveaux sentimens, & sans me demander pourquoi je pensois à me jeter à ses pieds plutôt qu'à l'embrasser comme j'étois accoutumé; mais ayant apperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'appercevant de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé. J'allai vers lui, & le priai de faire encore un tour



de promenade avec moi ; il y consentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance , ma voix s'éteignit tout d'un coup , & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer , me regarda fixement , comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir , & ne me trouvant point assez de hardiessé pour parler , je laissai échapper malgré moi quelques soupirs qui trahissoient l'inquiète disposition de mon ame. Il demanda avec empressement à quoi il devoit les attribuer. A rien , lui dis-je tristement. Ce fut en vain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage ; je recueillis mon esprit & mes forces , mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu dessein de l'entretenir d'autre chose que de matieres indifférentes. Il rentra dans la caverne. Je demurai seul dehors pendant quelques momens , pour m'interroger encore sur cette aventure , à laquelle je ne pouvois trouver ni de cause , ni de nom. Y eût-il jamais rien de si étrange , disois-je ? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la Nature , si ce n'est pour

m'exprimer : Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche ? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord que je l'avois prié de s'arrêter ? Enfin , à force d'examiner tous les replis de mon ame , je crus avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu , & cet éclaircissement jeta aussi quelque lumiere sur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons , dis-je aussitôt , ayons recours à ma regle. S'il est vrai que tous mes sentimens naturels sont encore droits & bien ordonnés , celui-ci doit avoir une cause juste qu'il faut tâcher d'approfondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions ; & comme la simplicité de mon esprit n'empêchoit pas que je ne l'eusse , s'il m'est permis de le dire , assez juste & assez pénétrant , je découvris à la fin que la honte que j'avois eu de m'expliquer avec Mylord Axminster avoit été non-seulement juste , mais l'effet , quoique d'une maniere enveloppée & confuse , d'un principe de raison & d'équité que j'eusse dû suivre de même , si j'y eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot , je fus frappé en y réfléchissant , de la disproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa naissance & son rang l'élevoit infiniment au-dessus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand

j'aurois été le fruit du mariage de Cromwell, combien moins n'étant que le fils de sa Maitresse. Il est vrai que nous étions compagnons d'infortune, mais le point qui faisoit notre différence étoit attaché à nos personnes. C'étoit ma crédule grossièreté qui m'avoit fait illusion en ne me faisant envisager que sa bonté & son amitié, tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cause la timidité que j'avois eu auprès de sa fille, c'est-à-dire, à un respect secret & naturel qu'une haute naissance s'attire, & dont je n'avois pû me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant grossièrement ma passion. Je me trompois peut-être par rapport à elle, ou du moins je n'attribuois mon silence qu'à la moitié de sa cause, lorsque je l'attribuois au seul respect que m'avoit inspiré la grandeur de sa naissance; ma tendresse sans doute y avoit la meilleure part. Mais si j'étois capable alors de raisonner juste sur les idées de l'ordre, j'étois trop novice encore en fait de sentimens pour savoir qu'un véritable amour inspire plus de respect pour une Bergere aimée, que la noblesse du sang pour la première Princesse du monde.

Cette découverte mit beaucoup de

changement dans mes premières idées. Elle me fit balancer d'abord si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'ordre, & par conséquent au devoir & à la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes, j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur, si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut, après un sincère examen, que les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits, rien n'étoit assez fort pour prescrire contre eux; que l'amour en étoit un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste, & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui, étoit d'en interdire certains effets, sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus sur ces fondemens à ne point combattre mon inclination pour Fanny, & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel de ne laisser jamais rien échapper qui pût blesser l'ordre, & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur pour prévoir ce que me coûteroit



un jour ma constance à les observer, mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre.

Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de réserve & de circonspection dans mes manieres, soit à l'égard de Mylord, soit avec son aimable fille. Selon mon projet il ne devoit jamais s'appercevoir des sentimens que j'avois pour elle, & je ne devois les laisser connoître à elle-même que par des soins & des services plus ardens peut-être & plus assidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent, mais moins déclarés que ceux d'un amant à qui l'espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j'avois éprouvé me faisoit croire qu'elle n'auroit pas de peine à le garder. Je retournai dans la caverne après m'être affermi dans ces spéculations, & j'en commençai aussi-tôt la rigoureuse pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant, mais d'un air plus composé & plus sérieux. Je retranchai l'excessive familiarité avec laquelle j'en avois usé jusqu'alors; il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens, & que je ne pouvois plus les  
regarder

regarder comme innocentes. Mon zèle pour son instruction ne fit qu'augmenter, mais les soins que j'y apportois ne pouvoient trahir leur cause, parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant, & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas longtemps un personnage contrefait, il découvrit par ma contrainte que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon cœur. Ses instances furent si tendres, qu'elles pensèrent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus la force néanmoins d'y résister. Il se passa presque un an entier, pendant lequel j'observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement, j'admirois ses charmes, je me livrois en secret au plaisir de l'aimer, & la seule marque que je lui donnai de mon amour, fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Mylady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le Vicomte, car les continuelles souffrances

d'une épouse si chère, rendoient sa vie si triste & si malheureuse, qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquille. Cependant il sentit aussi vivement la perte que s'il eût perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding, & les soins de sa fille & les miens, adoucirent peu à peu les amers sentimens de son ame. Nous le fîmes consentir à souffrir la vie, & pour achever de le guérir, Madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure, où depuis si long-tems il n'avoit cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres, ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwell n'étoit pas éteinte; le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume, après l'affaire de Windsor, que pour ne pas abandonner son épouse qui n'étoit point en état de le suivre, Madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu désormais à la situation de son esprit qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher, lui dit cette bonne amie, en vous voyant partir avec votre fille & Cleveland, mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le

parti que je propoſois à Cleveland il y a un an, c'eſt-à dire, de paſſer en France, où l'on aſſure que le Roi Charles eſt à préſent. Il reverra volontiers de ſi illuſtres ſerviteurs, & vous aurez du moins auprès de lui un aſile agréable. Mylord Axminſter ne goûtoit point d'abord cette propoſition. La haine qu'il conſervoit encore pour la vie, lui faiſoit ſouhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre ſolitude, & auprès du tombeau de ſon épouſe. Pour moi qui trouvois dans la préſence & dans celle de ſa fille de quoi borner tous mes deſirs, il m'étoit indifférent de changer de demeure, dès qu'il m'étoit accordé de ſuivre ces deux chères perſonnes. Je le laiſſai raifonner ſur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit entrer à la fin dans ſes ſentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la preſſa de quitter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui repréſenta que dans les diſpoſitions où elle étoit à l'égard de Cromwell & de la tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuſe patrie. Venez, lui dit il, attendre en France que le Ciel nous accorde un gouvernement plus juſte & des jours plus heureux. Quelle qu'y puiſſe être notre fortune, nous la partagerons avec



vous : vous servirez de mere à ma fille ; J'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignis mes prieres à ses sollicitations. Elle se rendit après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voisins pour y chercher la commodité du premier vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'est qu'à deux milles d'Excester. Nous louâmes sa sagesse d'être allé directement dans ce petit Port, parce que nous avions moins à craindre d'y être exposés aux recherches des émissaires de Cromwell. Mylord Axminster & Madame Riding y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposerent si heureusement que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner sans obstacle Topsham & le vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi-tôt exécutée que conçue.



s  
a  
é  
z  
s  
-  
s  
e  
-  
-  
u  
a  
ui  
us  
nt  
us  
e-  
ll.  
g  
ls  
-  
ue  
e-  
ns  
nfi  
ôt





Livre II.



LE  
PHILOSOPHE  
ANGLAIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



LIVRE SECOND.

Nous n'abandonnâmes point sans regret notre chere caverne ; le séjour , à vérité , de notre tristesse , mais en même tems l'asile de nos malheurs , & la source



de notre salut. Nous y laissâmes le Vicomte & moi deux monumens précieux, dont nous devions conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enseveli le corps de son épouse, comme j'avois fait celui de ma mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes que nous quittâmes ce lieu désert, ni sans recommander aux Génies tutélaires qui nous y avoient protégé si long-tems, de veiller à leur défense, & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répète, malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte, & malgré la passion même que j'avois pour sa fille, & qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pû l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impres- sion que faisoit déjà sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer, mais en examinant de plus près la disposition de mon ame, je crus y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une tristesse superficielle que le même moment peut voir naître & se dissiper. J'étois pénétré de douleur. Je regar-

dois en soupirant le lieu tranquille d'où j'étois prêt de m'éloigner, semblable à un Matelor qui est obligé de quitter le Port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de se tourner vers l'espace immense des mers, où il est peut-être attendu par un triste naufrage. Ma vie avoit commencé trop malheureusement pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma mere, & celui du Vicomte qui subsistoient devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m'annonçoient ma destinée. Je voyois en général, & confusément mille raisons de craindre pour une seule d'espérer. Où vais-je ? dans quelles vues ? avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même le jour de notre départ, sans qu'il s'offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l'assistance certaines de Mylord Axminster, mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pû voir, qui me suggeroit ces difficultés, elles venoient de quelque solidité d'esprit que j'avois reçu de la nature, & qui me faisoit raisonner du moins sur les possibilités dans les choses que je ne connoissois point par

elles-mêmes, faute d'usage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous, dis-je au Ciel après ces réflexions, qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé, joignez du moins le secours à vos avertissemens, & ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je fais que j'ai reçu de vous de la droiture & de la raison, j'espère de vous en rendre un compte fidele. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà, c'est de vous encore qu'il faut que je le tiëne, & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham, uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest, où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout d'un coup vers le soir, & le tems devint si gros, que nos Matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la premiere faveur qui m'étoit préparée par la fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli, nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom, & le rang de Mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connois-

sance

sance pour faire mille civilités à ce Seigneur; de sorte que commençant à appercevoir quelque danger, il vint le prier, lui & nous qui avions l'honneur de l'accompagner, de descendre dans l'endroit le plus sûr du vaisseau, où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible mugissement des vagues, & l'ébranlement du vaisseau, nous faisoit juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur étoit la passion qui regnoit dans mon ame, car je n'avois point d'autre inquiétude que celle que je sentoís pour Fanny. Elle étoit à demie morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par les discours, & moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considérant toutes les parties du cabinet où nous étions, j'apperçus une longue corde, qui me fit souvenir aussi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lu dans mes Livres, & de l'adresse avec laquelle un heureux époux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie & celle de son épouse. Je m'en saisis sans affectation, & je la mis dans ma poche. Le



Capitaine entra presque au même moment. Il dit au Vicomte d'un air alarmé, que c'étoit fait de son vaisseau, qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête ; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tomberent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine ; de deux chaloupes que j'ai sur le vaisseau, je vous en offre une pour vous & votre famille : mon Lieutenant y entrera avec vous ; elle est déjà en mer : hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à son valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme pesante, & de la porter à la chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa fille ; je m'en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit envain de l'ôter de mes bras ; je volai sur le pont : jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du vaisseau ne m'empêcha point de descendre heureusement dans la chaloupe. Mylord y fut un moment après moi. Nous y étions onze en comptant le Lieutenant, deux rameurs, nos valets, & deux femmes qui servoient Fanny & Madame Riding. La violence de la mer nous

emporta en un moment loin du vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à chaque moment par les flots, qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, & qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienfiance, l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un si horrible danger la lui faisoit perdre aussi-tôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apportée à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le Ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle c'étoit fait absolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde, je me liai de même, & j'attachai l'autre bout à la chaloupe; de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la

longueur de cinq ou six pieds , & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit quelle étoit en cela mon espérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je ferrés avec beaucoup de soin , qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne , en donnant la plus violente secousse à la chaloupe. La femme de chambre de Madame Ridings s'élança vers moi dans un transport de frayeur. Le mouvement de la chaloupe redoublant sa précipitation , elle tomba dans la mer , & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chute fut si prompte , & les ténèbres d'ailleurs étoient si épaisses , qu'on ne s'aperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l'onde amère. La femme de chambre périt. Pour moi, je fus quelque tems sans connoissance, malgré l'agitation continuelle que je recevois de la chaloupe à laquelle je tenois par ma corde , & les sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de l'eau lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vitesse , servirent enfin à rappeler mes esprits. J'ouvris les yeux sans rien appercevoir , & ce qu'on aura peine à croire , je sentis que malgré la secousse de ma chute, malgré le choc des vagues & la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras

ma chere Fanny. Je dis que je le sentis , parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même , & que je ne m'en convainquis qu'après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon esprit , pour résister aux vagues , dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt je me trouvois à fleur d'eau , & comme suspendu par la corde entre la chaloupe & la mer ; j'avois alors quelque liberté de respirer , & je levois Fanny autant qu'il m'étoit possible pour lui donner la même facilité. Un moment après j'étois comme enseveli sous une montagne d'eau qui rouloit sur moi , & j'avalais malgré mes efforts une abondance d'eau salée. J'essayai de jeter quelques cris pour m'attirer l'attention de la chaloupe , mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin , ou que la corde fût assez forte pour nous soutenir , si la tempête eût duré quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaisa vers la pointe du jour , & la tranquillité revint peu à peu sur les flots.

On nous croyoit perdu sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa fille en pere inconsolable , & loin de se réjouir de la



fin du danger , il prioit le Ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit , il jettoit les yeux de côté & d'autre ; avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement , tandis qu'il se tenoit debout dans la chaloupe , & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier ; ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable , que quand il eût pû s'imaginer que nous étions proche de lui & à portée de recevoir un prompt secours , il ne lui auroit pas été facile de nous appercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le Lieutenant fut le premier qui me découvrit , & se baissant promptement dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne , il fut surpris de voir une corde tendue , qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussitôt ; m'ayant amené sans peine jusqu'à lui , il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre moi & mon cher fardeau dans la chaloupe. Cette action se fit si promptement , que Mylord Axminster , qui avoit

le dos tourné , & qui considéroit la mer d'un autre côté , n'eut point le tems de s'en appercevoir. Le Lieutenant s'écria : Mylord ! le Ciel vous rend votre fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux , ni de quelle maniere il falloit expliquer ce miracle. Cependant comme il étoit incertain qu'elle fut en vie , il n'osa se livrer tout d'un coup à la joie. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la chaloupe , je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer , parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employé à la retenir , les nerfs s'étoient tellement roidis qu'ils furent pendant quelque tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi , j'en conservois encore un peu à mon entrée dans la chaloupe , mais je ne tardai point à la perdre. On nous la rappella néanmoins à l'un & à l'autre en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux , & ma premiere curiosité fut de savoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi lorsque je fis cette question , car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa fille

& moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie, & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet elle revint peu à peu après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible, qu'il ne nous restoit à craindre nul danger, & le jour étant arrivé tout à fait, nous découvrîmes les côtes de France, dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer lui fit appercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit Port de Normandie qu'on appelle Fecamp. Il fit prendre cette route à ses Matelots.

Nous fûmes en un moment à la vue des clochers de la Ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La riviere étant étroite, & le reflux par conséquent fort rapide, nous courions risque d'être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer, ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte, moins par la crainte d'un nouveau péril, que par la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvu de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur du Ciel, & qu'il excitoit nos deux

Rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau, nous découvrimés un petit vaisseau qui sortoit de la riviere, & qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vîte que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fut sur un vaisseau différent. Il avoit vu périr le sien par la tempête; & s'étant sauvé dans la Chaloupe avec huit Matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fecamp par le même vent que nous. Sa générosité & son attention pour Mylord Axminster l'avoient engagé aussi-tôt à monter sur le premier vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joie en touchant la terre, que nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenues qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied, mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y de-



meurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux Dames n'y demeurèrent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces, nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires, & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au Capitaine, qui y avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pû sauver que leur argent & quelques bijoux, dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête, & de donner l'autre à leurs valets. Nous étions sans meubles, sans habits & sans linge. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouen pour s'y mettre en équipage, & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville; nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur pays avec le Roi, & qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnèrent tous les éclaircissmens que nous demandions sur l'état de sa fortune, & par conséquent sur celle que nous avions à

espérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit que sa suite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun ; qu'il l'augmentoît lorsqu'il étoit à Paris , ou dans les Cours voisines , mais que dans les voyages qu'il faisoit d'un lieu à l'autre , pour demander du secours à divers Princes , & les intéresser dans sa cause , il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois serviteurs ; qu'il étoit réduit à cette simplicité d'équipage par un besoin presque continuel d'argent ; que si nous en avions à lui offrir , ou du moins si nous pouvions le suivre à nos frais , il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joie , mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralités , on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque tems pour se rendre sur les frontieres de France & d'Espagne , où se devoient tenir des Conférences pour la paix entre le Cardinal Mazarin & Dom Louis de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieues , & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long , avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis, que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage : mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein, il jugea au contraire que s'il y eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître, il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui représentoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage, il lui restoit de grosses sommes en argent comptant, & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ, pour le prier de se charger du soin de ses affaires, comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement qu'au secours de son Roi ? Je m'appercus même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vu. Il pressa les ordres qu'il avoit déjà donnés pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de traverser toute la France, plutôt que de reprendre la route de la mer, elle eût été plus courte, mais

Fanny & Madame Riding avoient de la répugnance à s'exposer si tôt à des périls dont elles ne faisoient que de sortir.

Je ne fus pas oisif à Rouen pendant que le Vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi de marcher dans une grande Ville & de me mêler parmi les hommes , que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la Langue Françoisé ; je l'avois apprise dès mon enfance. Le premier usage que j'en fis hors de la présence du Vicomte , fut chez quelques Marchands , où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je savois en général qu'il y avoit dans les Villes un grand nombre de ces personnes officieuses qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes , & qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent , dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandises. J'admirai en entrant dans une boutique de Bijoutier , l'ordre & la variété des bijoux de toute espece qui y étoient étalés. Comme je rappellois



tout à mes principes de générosité & de justice, je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le Maître de la maison, en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la société humaine, lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance, disois-je, peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration augmenta encore lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans sa boutique, & la civilité obligeante avec laquelle il me présentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu'il devinât mes besoins & mes inclinations. Des étuits, des couteaux, des boîtes de toutes les sortes, mille jolis colifichets, dont la vue seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains à mesure qu'il me les offroit. Je lui en demandois l'usage, qu'il m'expliquoit aussitôt avec une grande facilité d'expression, & je les mettois auprès de moi pour en recevoir d'autres qu'il me présentoit de la même manière. Enfin comme je ne me laissois point de voir & d'entendre, il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les marchandises que j'avois auprès de

moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j'accepterois tant de choses, dont la plupart étoient plus jolies qu'utiles. Cependant je fis réflexion qu'il y auroit de la grossiereté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lèvres, que je craignois même qu'il n'en vînt jusqu'à me faire prendre ses bijoux gratis, & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire que j'acceptois tout, mais qu'il étoit juste aussi qu'il reçût de moi quelque retour d'estime & de reconnoissance. En conscience, me répondit-il, & au dernier mot, c'est dix pistoles. Je craindrois la punition du Ciel si je trompois un jeune Gentilhomme, & sur-tout un Etranger. J'admirai de nouveau sa droiture, & lui ayant compté les dix pistoles, je le quittai avec mille témoignages d'une sincere estime. James qui m'accompagnoit, se chargea des bijoux. Je ne sais si ce fut par respect ou par un autre motif, qu'il me dissimula ses sentimens, mais lui ayant dit en retournant au logis qu'il y avoit plus de probité qu'on ne pensoit parmi les hommes, & je venois d'en avoir un exemple, il se contenta de me répondre qu'il s'en trouvoit quelquefois, même parmi les Marchands.

Mylord Axminster & Madame Riding étoient au logis lorsque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James apportoit, & de leur apprendre ce que je pensois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adressé. Je leur fis si naturellement l'éloge de sa bonté, qu'ils ne pûrent s'empêcher de se regarder en riant, aussi surpris de mon discours qu'ils l'étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté? Dix pistoles, répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'affurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage, mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins, puisque le Marchand avoit attesté sa foi & sa conscience. Cependant il étoit si manifeste qu'elles ne valoient pas le tiers de cette somme, que Mylord qui devoit connoître le fond de ma bourse, puisque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie, me pria de lui laisser compter ce qui me restoit d'argent. Peut-être avez vous oublié, me dit-il, la valeur des monnoies, quoique je vous l'aie apprise avant votre départ; vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me restoit, & il ne trouva mon rapport infidèle qu'en un point; c'est qu'au lieu

lieu de dix pistoles que je croyois avoir données , le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occasion , non de me reprocher cet achat de bagatelles, qu'il étoit bien persuadé que je n'estimois pas plus que lui , mais de m'instruire de mille choses qui ne s'apprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'eusse été trompé si grossièrement. N'en rougissez pas, me dit-il : votre ignorance à cet égard est moins honteuse pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper , parce que vous ne vous défiez pas d'eux , & que vous n'avez pas encore eu l'occasion de les connoître. C'est le malheur & la honte des hommes , ajouta-t-il avec beaucoup de sagesse , qu'on ait besoin d'une autre étude que celle de la vertu , & d'autres principes que ceux de l'innocence , pour savoir vivre & se conduire avec eux. Ce n'est pas assez pour un honnête-homme, de plaindre ou de mépriser ceux qui ne lui ressemblent pas , il faut qu'il sache se défendre de leurs artifices. Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres , il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque , mais un peu d'usage vous en aura bientôt instruit. Je lui



répondis que mon regret n'étoit pas précisément d'avoir été trompé , mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le ferez plus d'une fois , reprit-il , si vous en jugez toujours à la première vue ; cette science dont je vous parle , & qui vous est nécessaire , consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs, où à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adresse & quelque soin que le vice se déguise , il ne soutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de marques qui lui soient communes avec la vertu , la différence ne coûte guères à appercevoir. Le Vicomte ajouta que les règles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes , mais qu'à l'égard des marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à suivre ; que la fraude & la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession , ce qui les rendoit moins dangereuses ; que trompeur & marchand étant deux mots synonymes ; dont le sens étoit entendu de tout le monde , on n'entroit point dans une boutique sans être armé de précaution ; qu'il n'arrivoit

d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être , parce qu'il n'y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aisé de l'appliquer à mille occasions qui renaissent tous les jours. Si j'étois assez simple pour être facile à tromper , j'avois reçu du Ciel assez de bon sens pour ne l'être qu'une fois , c'est-à-dire , que réfléchissant sur tout ce qui m'arrivoit , j'en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances.

Pour ce qui regardoit les cinq pistoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu , comme ce n'étoit qu'une erreur de compte , Mylord Axminster s'imagina que le marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J'y allai , mais la seule satisfaction que je pus tirer , fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'assura qu'il n'avoit rien reçu de trop , & que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs pour avoir commis une erreur si considérable.

Quoique je reconnusse tous les jours qu'il m'étoit utile de fréquenter le monde , & même d'être quelquefois trompé , je sentoient néanmoins une espèce de honte lorsqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau

dans quelque occasion que je n'avois pas prévue. Le Vicomte qui me regardoit comme son fils, & qui auroit été bien aise de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manieres, me pressoit de sortir souvent, & de visiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'insinuer dans les compagnies, & il se faisoit un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas de faire sur tout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Rouen, dans cette vue, plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la langue du pays, il ne pouvoit le connoître, me disoit-il, que sur mes relations; & me priant de lui rapporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées, il feignoit de recevoir de moi comme une faveur ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son aimable fille, il s'étoit apperçu que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontés; il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il desiroit dans ma personne. Il lui ordonna de me railler agréablement lorsqu'il m'é-

chaperoit quelque simplicité en sa présence , & elle s'en acquitta d'une maniere qui réussit au-delà de ses espérances. Je ne conçus pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny, & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée, je cherchai pendant quelques iours la cause de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flattai même qu'à l'envie de suivre les ordres de son pere, que je regardois comme sa premiere vue, elle joignoit une secrette reconnoissance pour mes soins, qui lui faisoit souhaiter de me voir bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un éguillon qui me donna plus de zele que jamais à chercher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire dans les meilleures maisons de la Ville par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non-seulement des modeles qui pouvoient servir à me perfectionner dans les choses dont j'avois déjà quelque connoissance, mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux, & qui servirent autant du moins à mon divertissement qu'à mon instruction.

Les François sont polis, il faut leur accorder cette gloire. Ils le sont sur-tout à l'égard des étrangers : mais je ne fais de



quelle maniere on pourroit définir proprement leur politesse. Elle ne consiste pas seulement dans leurs manieres extérieures, qui sont gracieuses & prévenantes, ils affectent de la répandre jusques dans leurs sentimens, ou du moins dans une certaine façon de les exprimer qui n'est propre qu'à eux. Si toutes les protestations d'amitié, & les assurances d'estime, de zele & d'attachement qu'on reçoit en France, étoient sinceres, il faudroit regarder cette nation comme une société d'hommes choisis, qui possèdent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame, & qui n'ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales maisons où mon Compatriote m'introduisit, que sur cette recommandation d'être Anglois & fils naturel de Cromwell, on s'empresla de me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Rouen, & l'on n'eut pas plutôt appris que j'y étois depuis quinze jours, qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les maisons de la Ville en arrivant, on auroit prévenu ma visite en me la rendant chez moi. Quelle perte d'avoir connu si tard une personne

de mon mérite ! On me fit des offres de services qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins , si l'on eût été fidele à les exécuter. On admira ma bonne mine , & comme je ne répondois rien dans la premiere surprise que me cau-  
soit ce déluge de complimens , trois ou quatre Dames , qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie , formerent une longue conversation sur mes belles qualités , qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de connoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter , j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit , quoique j'eusse dit les choses les plus communes , & les quatre Dames recommencerent mon éloge avec un redoublement d'expressions flatteuses.

J'avoue que les entendant continuer d'un air sérieux , & faisant reflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper , je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même que j'avois reçu de la nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors , & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon

amour-propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre Dame de la Ville, qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse du logis, fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit, j'entendis distinctement une des quatre Dames qui disoit secrètement à sa voisine : convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point, & ce qu'il y a de plus étrange ; c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit, elle se remit sur mes louanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvais quelque chose de si offensant dans ce double personnage, que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure, mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité, & je reconnus mieux que jamais qu'il y a peu d'occasions où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes, puisqu'ils sont si naturellement perfides qu'ils trompent sans intérêt même & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi longtemps que la conversation avoit roulé sur mon mérite, & ensuite sur les Modes ou les

les Histoires du tems. Une réflexion sérieuse qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein, donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu à peu violence à ma timidité, & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler, que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaisir, & jettant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avoit moins loué que raillé, j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une apparence de surprise & d'admiration. Je reçus en quittant la compagnie des marques d'estime qui avoient plus de sincérité que les premières, mais j'y fus peu sensible. Ma droiture ne me permettoit pas de goûter des louanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordé avec aussi peu de réserve lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouissante à Mylord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi; l'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une



hardiesse que je n'avois jamais sentie jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France , c'est-à-dire , depuis que je commençois à converser avec les hommes , de me trouver en leur présence un certain embarras dont je ne pouvois me remettre , même après une longue conversation. Ma timidité paroissoit sur mon visage & dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas que j'eusse dans le cœur un sentiment de crainte , au contraire j'étois ferme & résolu , je conservois toute la liberté de mon esprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là précisément ce qui causoit ma peine , de penser juste & solidement dans toutes les occasions , & de ne pouvoir accompagner l'expression de mes pensées de cet air libre & assuré qui donne du poids à la sagesse & à la raison. S'il m'arrivoit d'entretenir un sot ou un ignorant , je découvrois tout d'un coup son foible , & la supériorité que j'avois sur lui ; cependant j'étois contraint & presque muet en sa présence. A peine pouvois-je soutenir ses regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient , & je paroissais comme tremblant devant lui , pendant que je lui faisois justice intérieurement , & que je le rangeois dans la classe méprisa-

ble où il méritoit d'être. Graces aux raileries que j'essuyai à Rouen , je me défis presque tout d'un coup de cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que je fais ici cette remarque , & que j'ai rapporté quelques légères circonstances de mon Histoire qui y ont donné occasion. Un Lecteur éclairé demanderoit sans doute où j'ai pû prendre toute la fermeté qu'on verra dans la suite de ma vie , si je n'avertissois par quels degrés je perdis les foibleses & les timidités de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puériles ; c'eût été assez qu'elle m'eût parû les appercevoir & les condamner , pour m'exciter à les combattre , & pour me faire réussir à les vaincre. Elle y employa tant d'adresse , & son inclination s'accorda si bien là-dessus avec les ordres de son pere , que c'est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance , à quoi dirai-je ? disons à la félicité de ma vie , car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même tems l'origine , ne sauroient entrer en comparaison avec les torrens de joie & de bonheur dont elle m'ouvrit la source.

Mon amour pour Fanny s'étoit conservé jusqu'alors dans les bornes que je m'étois prescrites à Rumney-hole. Je ne passois pas un moment sans sentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes soins avec toute l'ardeur d'une parfaite passion. Mais rien n'avoit encore trahi le secret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit pensé du changement de mes manieres dans la caverne de Rumney-hole. Elle s'étoit contentée de mettre aussi plus de réserve dans les siennes, sans qu'il m'eût paru d'ailleurs que sa bonté pour moi fût diminuée. Elle savoit l'obligation qu'elle m'avoit eue sur la mer, & elle reconnoissoit avec joie qu'elle étoit redevable de la vie à mes soins. Son pere lui rappelloit souvent ce souvenir; il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un second pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah! disois je intérieurement lorsqu'il lui tenoit ce discours en ma présence, puisse-t-elle me regarder plutôt comme son tendre amant! Je ne veux point d'une qualité qui me laisseroit son cœur à partager avec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'espérance, & j'étois encore plus éloigné de

lui faire connoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni les rigueurs de l'absence à souffrir, j'étois sans cesse avec elle, ni à craindre ses froideurs & ses dédains, car j'étois assuré du moins de son amitié, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi j'étois aussi tranquille qu'on peut l'être avec un cœur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n'a point ce qu'il désire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françoises. Quelque mécontentement que j'en eusse ressenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même assemblée. La compagnie étoit composée des mêmes personnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la première fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m'en inspira ce jour-là une nouvelle : j'eus assez de part à tout ce qui se dit d'agréable dans la conversation, pour m'assurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon esprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuses. Le caractère des Dames françoises, autant que j'ai pu le remarquer dans le peu de séjour que j'ai fait en France, est un composé de tous les extrêmes.



Elles ne sont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles méprisent ou qu'elles raillent ou qu'elles approuvent ; qu'elles aiment ou qu'elles haïssent. Elles sont impitoyables pour le ridicule , & les plus clair-voyantes du monde à le découvrir dans les personnes pour lesquelles leur cœur n'est pas prévenu. Elles ont besoin de toute la politesse qui est comme naturelle à leur nation , pour vaincre la dé-mangeaison qu'elles ont de rire, de railler, & de se répandre en bons mots , qui n'en sont que plus piquans lorsqu'ils sortent ainsi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire , leur cœur se déclare-t-il pour quelqu'un , elles portent l'indulgence & la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfection & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres & passionnées , elles louent , elles approuvent , elles admirent ; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur , & leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens. Une des quatre Dames qui m'avoient raillé la veille , celle même qui m'avoit traité de sot , entra pour moi tout d'un coup dans cette disposition. J'aurois pû m'en appercevoir avant que de quitter l'assemblée , si j'eusse été capable alors de faire ces sortes d'observations , mais pre-

nant ses regards continuels , & les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret , pour des civilités ordinaires , je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manieres. Il se passa quelque tems , pendant lequel je ne manquai point de me trouver assidûment à l'assemblée. Les honnêtetés de cette Dame , ses regards & ses éloges , ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils produisirent sur moi , fut de me faire oublier entièrement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin étant un jour à m'entretenir avec Mylord , on vint m'avertir qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'apportoît une Lettre Je la reçus , & comme il se retira aussitôt sans marquer qu'il attendît une réponse , je retournai auprès de Mylord , & j'ouvris la Lettre en sa présence. Il avoit autant d'empressement que moi de connoître le mystere de ce message. C'étoit un Billet de cinq ou six lignes seulement , par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit , pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de

la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à Mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune, & ravi de cette aventure qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus, il me conseilla de me rendre fidèlement à l'assignation. Je lui répondis que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit présente à notre entretien ; elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après, & me trouvant seul avec elle, je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre pour lui parler, en riant, du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoisse. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc résolu d'aimer cette Dame, & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai ; nos yeux se rencontrèrent, & par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime, nous demeurâmes ainsi quelque tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vue en rougissant, comme si elle eût eu quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur, je me levai sans parler, & prenant la Lettre qui étoit ouverte sur la table, je la

déchirai en mille piéces. Notre silence continua jusqu'au retour de Mylord qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la Lettre en piéces sur le plancher. Est-ce là , me dit-il , le cas que vous faites des faveurs de l'amour ? Je lui répondis que j'avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous, ou plutôt que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse , je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette Dame inconnue. Il insista sur son premier conseil , & il m'apporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles , & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny , pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite , & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi , ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi que j'eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d'espérance , & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'apperçoit de mes soins , disois-je en moi-même , lorsque je lui en rendois de



passionnés ; elle les explique ; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui fait à quoi l'amour me destine ? Ces tendres regards qu'elle laissa échapper l'autre jour , n'étoient-ils pas bien au-dessus de mes prétentions ! Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander , mon devoir m'ordonne un éternel silence ; mais si le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi , pourquoy ne tâcherois-je pas de m'en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui-même des sentimens aussi purs & aussi réglés que les miens ? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craindrait point l'examen d'un pere , & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide , qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui l'a fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fusse éclairci sur le billet que j'avois reçu , & sur le caractère de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'assemblée à l'heure ordinaire , je m'apperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vues. On vint m'avertir un moment après mon arrivée , qu'une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je

descendis aussi-tôt, & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l'écart, où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je suis chargé, me dit-il, d'une étrange commission. Vous souvenez-vous d'une Dame que vous avez vue quelquefois à l'assemblée, une grande femme, brune & bien faite, qui vous regarde avec tant d'attention que vous avez pû vous appercevoir qu'elle vous veut du bien ? Elle est de mes amies. C'est de sa part que je suis ici, pour me plaindre en son nom d'une injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. En un mot, ajouta-t-il en s'interrompant, je suis persuadé qu'elle vous aime passionnément, & qu'elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous, car sous prétexte de cette injure prétendue qu'elle ne m'a point expliquée, elle exige de moi que je vous conduise chez elle, & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant je cachai à mon ami, par discrétion, que j'eusse reçu une Lettre qui m'étoit sans doute venue d'elle ; & n'ayant point dessein de lier avec elle le moindre com-

merce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener; il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les Anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'apprit en allant que cette Dame étoit veuve d'un Conseiller au Parlement, & qu'elle jouissoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit point ma naissance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord Axxminster, il crut me donner un conseil d'ami, en m'exhortant à profiter de la tendresse qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison propre & bien meublée. Mon ami qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m'introduire sans s'être fait annoncer. Un bruit confus que nous entendîmes de l'anti-chambre, nous fit arrêter un moment pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, & qui répétoient plusieurs fois le nom de mon ami. La curiosité le porta à s'avancer davantage pour recueillir quel-

que chose d'une conversation qui sembloit l'intéresser. Après avoir écouté un demi-quart d'heure à la porte, il revint à moi en bénissant le Ciel qui l'avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus le pied dans cette maison, & je suis fâché de vous avoir proposé d'y venir.

Il m'apprit en sortant son véritable nom que je ne connoissois point, il s'appelloit Mylord *Omerfon*. Il étoit à Rouen depuis trois mois, après avoir été obligé de quitter l'Angleterre, pour éviter le ressentiment de mon pere qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y connoissoit son nom ni sa qualité, excepté cette Dame dont il avoit vu le frere à Londres. Ce frere se nommoit Monsieur *Lallin*. Mylord *Omerfon* avoit pris de lui des Lettres de récommandation auprès de sa sœur, & s'étant sauvé à Rouen, il avoit lié une connoissance si intime avec elle, qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle en effet, qu'il auroit eu raison de se défier; elle étoit généreuse & de bonne foi, mais son frere étoit un perfide, qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruine de My-



lord Omerfon. Lorsqu'il fut assuré par les Lettres de sa sœur que ce Seigneur étoit arrivé à Rouen , il s'insinua tellement à la Cour de Londres, qu'il trouva le moyen de pénétrer jusqu'à mon pere. Il lui fit connoître qu'il savoit le lieu où s'étoit retiré son ennemi , & s'engagea à le livrer à sa vengeance pour la somme de quatre mille livres sterling. On n'ignore pas que mon pere étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre ; Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord , & des moyens que Lallin se proposoit d'employer , il forma sur le projet de celui ci un dessein d'une plus grande étendue. Lallin méditoit simplement de retourner en France , & d'arrêter secretement Mylord Omerfon , après s'être accordé avec le Capitaine de quelque vaisseau Anglois , tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Rouen. Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au vaisseau , & de l'y tenir renfermé sans que personne en eût eu connoissance. Mon pere approuva ce plan , & se rapportant de la facilité de l'exécution aux assurances de Lallin , il s'imagina qu'il lui seroit aussi aisé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ses mor-

rels ennemis qui avoient choisi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-dessus au perfide Lallin, qui applaudit tout d'un coup à cet horrible projet, dans l'espérance sans doute d'une plus grosse récompense. Ainsi ce qui n'avoit été d'abord que le dessein particulier d'un scélérat, devint une entreprise considérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puissans Etats de l'Europe. Lallin pour s'assurer du succès, fit entendre à mon pere qu'il auroit quelque risque à courir en employant un Capitaine de Vaisseau ordinaire, sans compter la difficulté de renfermer & de garder tant de personnes sur un petit Vaisseau Marchand, qui n'est conduit communément que par cinq ou six Matelots. Il lui proposa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaisseaux qui pussent remonter la Seine jusqu'à Rouen, & d'y mettre avec les marchandises qui serviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de soldats braves & déterminés sous l'habit de Matelots, pour servir non-seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre & les conduire aux vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon pere, il fit préparer en secret ce

qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux Vaisseaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe, pour se trouver à Rouen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez la sœur.

Ce Seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit appris assez pour s'alarmer justement, & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la sœur de Lallin qu'elle n'approuvoit point le projet de son frère, il n'en parla plus de l'un & de l'autre qu'avec détestation. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir, nous étions prêts de nous quitter, lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster, lorsqu'un Valet de la sœur de Lallin vint le prier de la part de sa Maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette prière, & dans le premier mouvement, il se persuada que c'étoit une leurre dont Lallin se servoit pour l'arrêter. Cependant ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé  
que

que du même jour , & que les Vaisseaux n'étoient point encore à Rouen , il ne crut point qu'il y eût de risque à courir , & il espara qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur, ne fut-ce que pour le secourir s'il le trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la sœur de Lallin qui l'attendoit avec impatience. Son frere étant sorti un moment auparavant , elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerfon, pour l'informer en bonne amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui , mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir , elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit que n'ayant point de secret qu'il ne fut disposé à me communiquer , elle pouvoit s'expliquer librement en ma présence. Ce fut un embarras pour elle qui savoit que j'étois fils de Cromwell; mais Mylord Omerfon l'ayant assuré en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon pere , elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son frere , & toutes les particularités



que Mylord n'avoit entendues qu'imparfaitement. Je me suis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein, & je lui ai fait des reproches dont il s'est irrité jusqu'à me menacer de m'ôter la vie de ses propres mains, s'il m'arrivoit de trahir son secret. Mais dut-il exécuter mille fois les menaces, elles ne sauroient m'empêcher de m'opposer de toute ma force à une si horrible entreprise, & de faire pour vous dans cette occasion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite si noble & si généreuse fit perdre à Mylord Omerson le ressentiment qu'il avoit conçu d'abord légèrement contre cette Dame. Il la remercia vivement; & faisant semblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclaircissemens qui pouvoient servir à sa sûreté. Comme il n'étoit pas le seul dont on méditoit la ruine, il lui demanda si elle avoit appris de son frere le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwell. Elle en nomma quelques-uns dont elle se souvenoit, parmi lesquels étoit Mylord Axminster. Je frémis en l'entendant; je ne pouvois comprendre comment mon pere pouvoit être informé que ce Seigneur

étoit à Rouen , sur-tout après le soin qu'il avoit eu de déguiser son nom & de s'y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n'eût été prononcée avec la sienne , & j'ai toujours cru que c'étoit par la crainte de m'allarmer que la sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au péril. Je lui demandai si l'on savoit que Mylord Axminster fût à Rouen. Personne ne l'ignore , me dit-elle. Mylord Omerson m'assura la même chose ; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné , il me dit qu'il l'avoit fait par civilité & pour ne pas le détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit point dans la Ville. Nous raisonnâmes long-tems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sûreté commune. La voie la plus courte étoit de dénoncer Lallin , dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison , mais la considération que nous devions à sa sœur , nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient enveloppés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame , j'eus un éclaircissement avec elle sur le

Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerson eut la discrétion de nous laisser seuls un moment. Elle se plaignit du peu de cas que je paroissais faire de son estime. Je l'assurai que personne n'en avoit pour elle une plus sincère que moi; mais sans m'expliquer sur la nature de mes engagemens, je lui déclarai avec ma franchise ordinaire, que j'en avois de si forts, qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & respectueux dont je m'exprimai fit impression sur son esprit. Je me rends justice, me dit-elle, je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes, mais ce que vous me dites aujourd'hui, vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque chose à une personne de mon sexe lorsqu'elle fait certaines avances, & n'est-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon sens dans ce reproche, que je lui passai condamnation sur la manière incivile dont j'avois répondu à sa bonté, & je la priai de me continuer son estime, que je serois toujours très-satisfait de mériter. Mylord Omerson étant arrivé assez promptement, nous

la quittâmes , & le malheur qui lui arriva deux jours après ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort , me dit-il en sortant , d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle Dame : l'inquiétude que me cause le dessein de son frere , ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse , ajouta t-il , c'est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Mylord Axminster , pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son Valet , & il m'accompagna ensuite à notre logement.

Mylord Axminster apprit avec une extrême surprise , non-seulement que son nom étoit divulgué dans toute la Ville , mais qu'en Angleterre même on étoit déjà instruit de son arrivée en France , & du séjour qu'il faisoit à Rouen depuis quelques mois. Il en eut bien davantage , lorsque Mylord Omerson , qu'il n'avoit point connu à Londres , & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoissoit à Rouen , lui eut découvert son nom & le motif de sa visite. Il laissa échapper dans la premiere chaleur



quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwell, & cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rappeler les peines cruelles qu'il avoit essuyées il retomba dans une tristesse si profonde, que je ne me souviens point de lui avoir vu depuis ce moment la moindre apparence de joie pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit des Anglois que Mylord Omerson avoit fait avertir étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions, on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime, que Mylord Omerson eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voie. Il fit valoir la générosité de sa sœur, à qui nous étions tous redevables de notre salut, & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois, il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnoissance. La honte de son frere eût réjailli sur elle & sur toute sa famille, qui tenoit un rang distingué dans la Ville. Mylord Axminster ouvrit un moyen court & simple, c'étoit de quitter Rouen, mais la plupart y auroient consenti difficilement, parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir William Cromby*, qui étoit de l'Assemblée, proposa la seule voie qui fut approuvée

de tout le monde ; ce fut de publier par toute la Ville le dessein de Cromwell , comme si quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ses amis de Londres , & de faire semblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échoueroit nécessairement lorsqu'elle seroit découverte , & que chacun de nous seroit alors autorisé à prendre publiquement les moyens d'assurer son salut. Nous nous arrêtâmes à ce parti qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sûreté , mais qui produisit un effet funeste , dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Rouen ayant appris par le bruit public , & par la confirmation de nos Anglois , le dessein hardi qui se méditoit contre nous , donna des ordres à l'entrée de la rivière & sur le Port , pour faire examiner tous les Vaisseaux étrangers avec la dernière exactitude. Il fit renouveler en même-tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre nation qui se trouvoient alors dans la Ville. Les Citoyens mêmes n'apprirent qu'avec indignation que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles , & cette considération redoublant le zele que

les François ont naturellement pour les Etrangers, il n'y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lallin qui vît d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom, il ne put se persuader qu'on eût pû découvrir son projet sans être instruit en même tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa sœur, il l'accusa de l'avoir trahi, & dans un transport de rage, causé apparamment par la crainte du châtiment, ou par le chagrin de voir manquer ses espérances, il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action, & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un Vaisseau tout prêt à faire voile, sur lequel il se déroba au supplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame ayant été connu presque aussi tôt du Public, la cause ne tarda gueres à se découvrir. Elle l'apprit elle-même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Rouen se crurent obligés de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance par leurs civilités & leurs présens. Je ne la revis plus, parce

que

que nous partîmes peu de jours après la blessure. Nous reçûmes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerson, qui nous apprit son rétablissement & la conclusion d'une si fâcheuse aventure. Les deux Vaisseaux arriverent au Port de Rouen : on étoit trop bien instruit pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines, mais comme ils s'obstinèrent à nier leur commission, que les preuves qu'on avoit à fournir contre eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Ministre de France qui fut informé de cette Histoire, en fit des plaintes au Protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il désavoua la part que Lallin lui avoit attribué dans son entreprise.

Cet événement porta Mylord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Rouen après un séjour de quelques mois. Toutes les nouvelles nous ayant assurés que le Roi Charles s'étoit rendu sur la frontière d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux & nos voitures si ailées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les Villes qu'autant



que la nécessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Rouen , soit pour la grandeur , soit pour le nombre des habitants. Je n'y vis rien non plus qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Rouen avoit tellement formé mes manieres & ouvert mes idées , que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frappé de quelque chose , ce n'étoit plus d'appercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes ; j'en connoissois la source dans la corruption qui est commune à tous les hommes , & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions , les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer que dans l'espace de deux cens lieues il y eût tant de diversité dans les manieres extérieures , dans l'habillement & dans le langage d'un Peuple qui est soumis au même Monarque , qui professe la même Religion , & qui suit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les campagnes de Normandie , du Maine , du Poitou , & des autres Provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque Village si j'étois encore

en France , moi qui parlois exactement la langue , & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manieres n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les Villes mêmes. Si l'on excepte les personnes d'un certain rang dans toutes les Villes de ce grand Royaume que j'ai parcourues , tout le reste n'est qu'un composé de personnes grossieres , qui ne parlent point un langage fixe , & qui n'ont pas plus de goût que de ressemblance dans leur façon de se mettre & dans tout leur dehors , de sorte qu'il n'y a proprement de François en France que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres , & qui sont distingués de ce qu'on appelle Peuple.

Etant arrivés à Bayonne , nous nous fîmes conduire , selon notre coutume , dans la meilleure Hôtellerie de la Ville , & la premiere chose que nous y apprîmes en descendant , fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince ! s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle , à quel abaissement te vois-tu réduit , tandis que tes Palais & ton Trône sont occupés par des rebelles & des scélérats ! Il y étoit incognito.

Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouen quatre Laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vu, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après la mort du Roi son pere. Il fit demander sur le champ la liberté de paroître en sa présence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquise à Rouen & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en approchant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoit le respect, la tendresse & la compassion. Je me représentois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fond de mon cœur un reste de l'impres- sion que la mort sanglante de son Pere y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma mere. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre comme on entre dans un

Temple. Il étoit debout à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d'un coup par sa physionomie, qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre, qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes, & du sentiment continuel qu'il avoit des malheurs de son pere & des siens.

Mylord Axminster se jeta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Mylord, lui dit-il avec beaucoup de douceur & de grace, nous ne nous connoissons que de nom, mais si vous avez autant d'attachement pour ma personne que j'ai d'estime pour vous, sur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite, nous ne tarderons guères à être amis. Je fais une partie de vos malheurs, ajouta-t-il, & je me suis étonné plusieurs fois qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an, vous n'eussiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce dessein, vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminster fit une réponse respectueuse à ce discours obligeant. Il rejeta sa lenteur à se rendre à son devoir sur les justes causes qui l'avoient arrêté en Angleterre, & lui exprimant d'un ton passionné le zele & l'impas-



tience avec laquelle il étoit venu, il lui offrit la disposition absolue de sa fortune & de sa vie, comme à son Roi légitime & son souverain Maître. Ah ! Mylord, reprit ce Prince en soupirant, que j'emploierois volontiers la mienne aussi pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tyrans qui la désolent ! Quand ouvrira-t-elle les yeux pour reconnoître un Roi qui donneroit tout son sang pour la rendre heureuse ! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous comme un heureux présage. Son infortune & la nôtre ne sont point encore sans remède. Il s'informa là-dessus de mille particularités, dont Mylord Axminster pouvoit l'instruire. Il apprit avec étonnement le péril où nous avions été exposés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques uns de la même nature, & il nous assura que sans le secours visible du Ciel, il eût succombé plus d'une fois à diverses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue, il dit obligeamment à Mylord, que ne faisant que d'arriver, il avoit besoin de repos, qu'il lui conseilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre sans avoir embrassé

ses genoux. C'est un jeune homme , lui dit Mylord Axminster , à qui il ne manque rien , si on lui ôte son pere , pour mériter la qualité d'un de vos plus zélés serviteurs. C'est un fils de Cromwell. Un fils de Cromwell ! s'écria le Roi , fait d'une espece d'horreur. Oui , Sire , continua le Vicomte avec la même bonté , mais un fils digne d'un meilleur pere , & tel que je souhaiterois d'en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l'Histoire de ma mere & de la mienne. Ce récit parut intéressant , & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini , que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma mere. Le Vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer , parce qu'ayant été pendant quelque tems la Maîtresse du feu Roi , il ne crut point que le respect lui permît de rappeler ce souvenir à son fils. Mais étant pressé de parler , il répondit qu'elle se nommoit Madame Cleveland. Bon Dieu ! que me dites-vous ? s'écria le Roi. Je m'en suis douté. Vîte , qu'on appelle le bon-homme Cleveland , que cette nouvelle va faire mourir de joie. Il ordonna à l'un des deux Gentishommes qui étoient auprès de lui , d'appeller un de ses Officiers qui étoit ce M. Cleve-

land même, c'est-à-dire, le pere de ma chere mere. Pendant qu'on étoit allé l'avertir, il nous apprit que ce bon-homme (c'est ainsi qu'il l'appelloit) s'étoit attaché si inféparablement à lui depuis la mort du Roi son pere, qu'il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué & plus fidele; qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Histoires du vieux tems, mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent, que les amours de sa fille avec le feu Roi; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwell; les efforts inutiles qu'elle avoit faits pour rentrer dans la maison paternelle, & la douleur qu'il avoit ensuite ressentie lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu'après avoir perdu tous ses autres enfans, il étoit venu à songer qu'il ne lui restoit plus qu'elle; qu'il avoit depuis employé tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite; que n'ayant pu réussir à trouver cette chere fille, il n'avoit jamais cessé de se reprocher sa perte, & qu'il s'en accusoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faisoit ce récit, M. Cleveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit

trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vue de ce bon Veillard. Je le regardois avec avidité, & le seul respect que je devois au Roi m'empêchoit de courir à lui pour l'embrasser. Cleveland, lui dit le Roi, que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre fille ? Ah ! Sire, répondit-il presque la larme à l'œil, le Ciel n'a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non reprit le Roi, mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près. Tournez-vous, ajouta-t-il, & embrassez ce jeune homme, qui est un fils d'elle & de Cromwell. Si le nom de sa fille avoit fait d'abord une tendre impression sur M. Cleveland, il sembla que celui de Cromwell la détruisoit tout d'un coup. Au lieu de s'approcher de moi, il recula brusquement de quelques pas ; il se mit attentivement à me considérer. Le Roi parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée, & tout son corps portoit sur l'autre qui étoit en arrière. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur, & fixement attachés sur moi ; il ne paroïssoit pas même ému, comme si son cœur se fût endurci en me regardant. Cependant la nature travailloit peu à peu à



l'amollir. Ses larmes commencerent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur semblerent achever de le vaincre. Ah ! Sire , s'écria-t-il en tournant un regard vers le Roi , & se jettant ensuite à mon cou , souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le fils du bourreau de mon bon Maître , mais c'est l'enfant de ma chere fille. S'il a reçu du mauvais sang de son pere , il le répandra pour la cause de son Roi. N'est-il pas vrai , continua-t-il en me serrant de toute sa force , parle , mon cher fils , n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisses pour ton Maître , & ne verseras-tu pas jusqu'à la derniere goutte de ton sang pour sa querelle ?

Un spectateur indifférent ( s'il est possible qu'il y en ait dans une scène où c'est la nature qui agit ) auroit eu peine à juger par les expressions & les regards de M. Cleveland , lequel de son Roi ou de son petit-fils étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi quart d'heure dans cet état violent , tantôt jettant les yeux sur le Roi , & le conjurant de prendre quelque sentimens d'affection & de bonté pour moi , tantôt les tournant de mon côté pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zele & de la fidélité pour mon Maître.

Ce Prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter, qu'il ne l'obligea de finir que par bonté, dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi, & de me tenir lieu de pere à la place de Cromwell.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en pays de connoissance. M. Cleveland étoit charmé de se voir revivre dans un petit-fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la présence & de l'entretien continuel de son Roi. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'Isle de la Conférence, ou rendre quelque visite particuliere au Cardinal Mazarin, qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public du fond de leurs délibérations, mais comme il échappe toujours au plus habile Politique quelques légères indiscretions qui font naître les conjectures des curieux intéressés ; je me souviens d'avoir entendu dire au Roi, qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne, que quoique la conduite de ces deux Couronnes fut entièrement différente à son égard, elle s'accordoît en un point, qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La

France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités. Chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous-main des présens considérables , & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même-tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwell. C'étoit pour lui que l'armée Françoisse avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambassadeurs auprès de lui , & l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contre-pié de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre, & pour la personne du Roi, elle lui faisoit offrir sous-main d'armer pour son rétablissement; mais c'étoit à des conditions si dures & si défavantageuses pour lui, qu'il paroissoit visiblement qu'elle étoit peu touchée de son infortune, & qu'elle n'avoit en vue que ses propres intérêts. Dom Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur jusqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui

étoit dû à la dignité Royale, ne laissoit pas d'entretenir avec lui un commerce secret, dans lequel il lui faisoit tous les jours de nouvelles propositions ; mais elles étoient si peu raisonnables, que le Roi s'en plaignoit souvent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agissoit de rien moins que de céder à l'Espagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amérique, & non seulement de rendre Dunkérque après le rétablissement de ce Prince, mais d'aider les Espagnols à reprendre tout ce que l'armée Françoisé leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules sollicitations de Dom Louis cessèrent enfin par la conclusion du Traité de Paix avec la France, & du mariage de l'Infante avec le Roi Louis XIV. On s'occupa ensuite beaucoup moins d'affaires que de plaisirs.

Cependant les entretiens que Mylord Axminster avoit sans cesse avec le Roi, firent naître à ce Prince une pensée dont il se flatta de tirer de grands avantages. Il savoit la considération où ce Seigneur & son pere avoient été en Amérique. Les grands établissemens que les Anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie considérable des forces de leur Royaume. C'est la source de leur Com-



France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilités. Chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous-main des présens considérables, & lorsqu'il étoit à Paris, on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même-tems dans la meilleure intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwell. C'étoit pour lui que l'armée Françoisse avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambassadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contrepié de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre, & pour la personne du Roi, elle lui faisoit offrir sous-main d'armer pour son rétablissement; mais c'étoit à des conditions si dures & si désavantageuses pour lui, qu'il paroissoit visiblement qu'elle étoit peu touchée de son infortune, & qu'elle n'avoit en vue que ses propres intérêts. Dom Louis de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur jusqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui

étoit dû à la dignité Royale, ne laissoit pas d'entretenir avec lui un commerce secret, dans lequel il lui faisoit tous les jours de nouvelles propositions ; mais elles étoient si peu raisonnables, que le Roi s'en plaignoit souvent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agissoit de rien moins que de céder à l'Espagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amérique, & non seulement de rendre Dunkerque après le rétablissement de ce Prince, mais d'aider les Espagnols à reprendre tout ce que l'armée Françoisé leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules sollicitations de Dom Louis cessèrent enfin par la conclusion du Traité de Paix avec la France, & du mariage de l'Infante avec le Roi Louis XIV. On s'occupa ensuite beaucoup moins d'affaires que de plaisirs.

Cependant les entretiens que Mylord Axminster avoit sans cesse avec le Roi, firent naître à ce Prince une pensée dont il se flatta de tirer de grands avantages. Il savoit la considération où ce Seigneur & son pere avoient été en Amérique. Les grands établissemens que les Anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie considérable des forces de leur Royaume. C'est la source de leur Com-

merce , & par conséquent celle de leurs richesses. Le Roi forma là-dessus le dessein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à son obéissance tous ceux qui conservoient encore un reste de respect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point sans vraisemblance au Vicomte d'Axminster. Loin de se sentir de la répugnance à l'exécution , il s'y porta autant par inclination que par la soumission qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit essuyés en Europe , rien ne l'y attachoit que son zele pour le service de son Maître. Il avoit une ample matiere pour l'exercer en Amérique , & il espéroit que la vue d'un lieu où il se souvenoit d'avoir vécu heureux , serviroit à remettre son cœur dans une situation tranquille , & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendrait toujours. Je fus informé aussi-tôt de cette résolution. Elle me jeta dans un extrême embarras. Je pressentis toutes les difficultés que j'aurois à essuyer, ou de la part de M. Cleveland , à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir partir avec Mylord Axminster, ou de la part de mon propre cœur , qui me permettoit encore moins d'abandonner Fanny ma

souveraine Maitresse, & de me détacher un seul moment de son pere, mon tendre & bien aimé Protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tarderent pas plus long-tems à commencer, que M. Cleveland à être instruit du voyage du Vicomte. Il n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il accourut à moi d'un air allarmé. Je suppose, me dit-il, que vous ne pensez pas à quitter l'Europe. Mylord vous a servi de pere jusqu'aujourd'hui, c'est moi qui vais prendre à présent sa place, & vous vous souvenez d'ailleurs de ce que le Roi vous a promis. Il prononça ces paroles d'une maniere si vive & si affectueuse, que la crainte de le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit mon silence pour un acquiescement, & la joie qu'il en eut le porta à publier que j'allois quitter Mylord Axminster pour suivre le Roi qui se dispo- soit à retourner en Flandres. Je passai quelques heures à rêver à la conduite que je devois tenir, & cette méditation m'ayant causé quelque tristesse, je descendis à la chambre de Fanny pour me consoler auprès d'elle. La froideur avec laquelle elle écouta quelques discours généraux que je lui tins sur le voyage de son pere, me fit appercevoir qu'il se passoit



quelque chose d'extraordinaire dans son esprit. Je lui demandai s'il ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin. Elle me fit une réponse équivoque qui ne pouvoit m'éclaircir. Madame Riding, qui étoit présente, ne me parut point dans une meilleure disposition. Comme nous étions toujours dans l'Hôtellerie de Bayonne, & que la multitude d'Etrangers dont elle étoit sans cesse remplie nous y tenoit fort à l'étroit, nous passions ordinairement la journée dans la chambre de nos deux Dames. Mylord y entra au moment que l'inquiétude que me causoit leur humeur sombre m'en alloit faire sortir. Il parla du départ du Roi, qui étoit remis au commencement de la semaine suivante, & tournant les yeux vers moi d'une manière différente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m'étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d'un air qui supposoit notre séparation assurée, & d'un ton qui sembloit la souhaiter, me jeta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j'avois d'avoir formé divers desseins sans sa participation, faisant tourner pendant quelque tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqués davantage.

vantage. Il s'éleva à son départ un si amer sentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus résister, je laissai échaper quelques larmes. Mylord se lasse donc de moi, dis-je à Fanny ? Il feroit mieux, ajoutai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Mme. Riding étoit présente, il feroit mieux de me donner la mort que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours quoique vague étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine : je vous ai toujours cru de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquait qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continuait-elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premièrement vous manquez de reconnoissance & de droiture en formant le dessein de quitter Mylord sans l'en

avoir averti. En second lieu, y a-t-il rien de si horrible & de si contraire aux principes dont vous avez fait si long-tems profession, que de nous avoir non-seulement caché votre intrigue de Rouen, mais protesté en présence de Mylord & de Fanny que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivit, tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l'épouser. Quel nom donnerez-vous à une conduite si double & si artificieuse ? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajouta-t-elle, mais leurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une mere, je vous avoue que je ne me trouve plus cette même tendresse que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagance. Je n'y trouvais pas un seul mot que je pusse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir mon Lecteur sur cette aventure, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre ; mais j'en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon récit obscur.

La sœur de Lallin que j'avois entièrement oubliée en quittant la Normandie , & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché , n'avois pas perdu en cessant de me voir , les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai désormais du nom de son frere , pour cacher , comme j'ai fait jusqu'à présent , celui de son époux , dont la famille est une des plus distinguées de Rouen. Cette Dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois rendue avec Mylord Omerfon , ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Rouen , jusqu'à ce que se trouvant mieux de sa blessure , elle eût reçu la visite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée sans avoir pris congé d'elle , elle l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre le Vicomte d'Axminster , & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerfon , elle lui fit connoître qu'elle m'estimoit assez pour consentir à m'épouser. Mylord Omerfon qui me portoit



quelqu'affection, & qui n'ignorant pas le misérable état de ma fortune, trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage, avoit contribué par tous les soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flattoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du Roi Charles, & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet il regardoit mon consentement comme une chose si infailible, qu'ayant écrit à Mylord Axminster, il lui parla de Madame Lallin & de moi, comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre, qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage, comme nous l'étions déjà par ceux de l'estime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que M. Cleveland s'étoit cru assuré par mon silence que je ne pensois point au voyage d'Amérique. Il trouva en sortant de ma chambre Mylord Axminster qui étoit à lire, & se faisant une espece de gloire de m'enlever, pour parler ainsi, de ses mains, il lui avoit annoncé brusquement que j'étois résolu de suivre le Roi en Flandre. Indépendamment des nouvelles vues de bonté & d'amitié que My-

lord avoit sur moi , il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui bleffoit toutes les regles de la reconnoissance & de l'honnêteré , car il n'y avoit personne au monde à qui j'eusse tant d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ses faveurs. Il l'avoit communiqué aussi-tôt à Madame Riding & à sa fille , qui m'avoient condamné avec justice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur , il étoit sorti pour me chercher , & pour me donner lieu d'en venir à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de sa fille sans qu'il m'aperçût ; mais y étant revenu un moment après moi , & voyant que non-seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen , mais mon départ même avec le Roi , dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystere ; il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à présent quel dut être mon embarras après avoir entendu les reproches obscurs & piquans de Madame Riding. J'étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen , que du bruit que M. Cleveland avoit répandu de mon départ ; aussi demeurai-je quelque tems à

regarder Madame Riding , sans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant rassuré , je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes , aussi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de reparties , plus obscures l'une que l'autre , que je parvins à obtenir une explication nette & suivie. Elle me rapporta tous mes crimes , & sur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver tout d'un coup innocent , je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette seule pensée que Mylord eût pû me croire capable d'ingratitude , & l'aimable Fanny d'aimer quelque chose plus qu'elle. O Ciel ! m'écriai-je , quel est le malheur d'un cœur droit & généreux de n'avoir que des paroles pour s'exprimer , c'est-à-dire , un moyen dont l'ingratitude abuse , & que la perfidie même peut tourner à ses usages ! Pour l'affaire de Rouen , dis-je à Madame Riding , en la regardant tristement , dans l'éloignement où nous sommes de cette Ville , je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse , il me le

croira encore sans doute d'employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi, c'est une fausse opinion qu'il m'est aisé de détruire, & que je traiterois d'imposture dans tout autre que M. Cleveland qui l'a répandue. Ciel! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit Madame Riding, je t'atteste encore une fois : pourquoi ne prends-tu pas soin de faire connoître mon innocence, puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis, sincère & incapable d'artifice :

Cette bonne Dame, qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout d'un coup à mes assurances, reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eu. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable, repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion, je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart d'heure auparavant. Ces dernières paroles achevant de lui ouvrir les yeux, elle me demanda assez malicieusement pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je



reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré , mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de mere que je devois me repentir de mon indiscretion. Au contraire je fus ravi qu'il se présentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion , sans lui rien déguiser de la maniere dont je l'avois menagée jusqu'alors. Elle sourit après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philosophe , me dit-elle ! Gare le naufrage de la sagesse parmi les écueils de l'amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu , me répondit-elle , & ne vous défiez jamais ni de l'amour , ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vue de cette chere personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment , & peut-être encore plus par une espece de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à Mme. Riding , je me jetai à ses pieds , & j'y demurai en silence, pendant que Madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement

mement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser quelques larmes, & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions, je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant ses belles mains de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces paroles, que faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échapper, je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarrassée. J'en ai trop dit, repris-je en baissant les yeux, mais c'est à vous qui êtes à présent maitresse de mon secret, à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems sans parler, & se tournant vers Madame Riding, elle lui demanda d'un air languissant ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien, lui dit cette Dame qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour, que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez lui ce que votre cœur vous dicte, c'est-à-dire, que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puissiez-vous, mes chers enfans, ajoura-t-elle, vous aimer aussi long-tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre.

tre ! Aimez-vous , vous êtes dans l'âge d'aimer : le Ciel l'approuve , & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois si surpris , & si charmé en même tems de ce que j'entendois , que jamais une vérité ne me parut approcher si fort d'un songe. Les mouvemens même que mon cœur ressentoit , me paroissoient d'une autre espece que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque chose de supérieur à la nature , c'étoit ..... il est impossible que je l'exprime , & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny , & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes , je les baisai mille fois sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser Madame Riding , & je la priai de me confirmer l'heureuse approbation qu'elle m'accordoit , & de m'expliquer davantage ce que j'avois à espérer de la bonté de Mylord. Elle me répondit qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité , mais qu'elle ne pouvoit s'en repenir ; qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec Mylord une conversa-

tion qu'elle avoit eue la veille avec lui sur mon sujet ; que ce Seigneur en lui parlant pour la première fois de son voyage d'Amérique, lui avoit demandé d'abord si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais , il lui avoit fait ensuite la même question par rapport à moi ; que ne pouvant répondre absolument de ma disposition , elle lui avoit offert de me sonder , mais qu'il avoit souhaité seulement qu'elle s'attachât à observer de quelle manière je recevrais la nouvelle de son départ ; qu'il croyoit s'être apperçu que j'avois quelque tendresse pour sa fille , & qu'en ayant lui-même infiniment pour moi , il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son gendre , & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses voyages , mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination ; qu'il avoit exigé d'elle que sans me faire connoître les tendres desseins qu'il avoit en ma faveur , elle tâchât de démêler le fond de mon cœur & mes véritables sentimens pour lui & pour sa fille. Ainsi , continuait-elle , je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons , en vous promettant



que Mylord ne condamnera point votre amour : je ne lui ai pas manqué non plus de parole en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous , puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assurée que vous aimez Fanny. Cependant je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoir sans doute de vous apprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous fassiez semblant de l'ignorer , & d'en recevoir les premières assurances de sa bouche. Je vais le chercher , ajouta-t-elle , pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre grand - pere & la Lettre de Mylord Omerfon lui ont données de vous , & pour lui apprendre ensuite que vous êtes par rapport à lui & à sa fille tel qu'il le desire , & qu'il l'a toujours crû. Allez , lui dis-je interdit de joie & d'admiration , & faites bien entendre à Mylord qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny , que le Ciel & la Terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demeurai seul avec la maitresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes pendant le premier moment , mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens , il fit bientôt place à l'entretien le plus tendre & le plus

animé. Ces trésors d'amour que le silence & la contrainte tenoient ensevelis & comme accumulés dans nos cœurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un Amant, & dont il auroit pû sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses assurances; le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardiesse de désirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire pour me rendre heureux, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur : à quel excès de bonheur me voyois-je élevé tout d'un coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bientôt au comble de ses vœux ! Tant de joie surpassoit non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'a-

lors me regarder qu'avec rigueur , l'amour , l'amitié , tout se réunissoit en ma faveur pour me tirer à jamais du rang des misérables , & me composer un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai-je vingt fois avec transport , je ne vous demandois pas tant , vous m'accordez trop tout d'un coup ; modérez vos bienfaits , je suis trop heureux pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de desir , je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité , s'il étoit possible , & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu , mais c'étoit me dire beaucoup à moi qui la connoissois , que de recevoir mes tendres caresses & de les approuver. Tous retenus qu'étoient ses regards , ils n'en étoient pas moins pénétrants ni moins passionnés. Elle n'attachoit point une seule fois ses yeux sur les miens sans faire passer dans mon cœur mille traits de flamme , & sans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel de m'avoir rendu pour elle aussi tendre qu'elle l'avoit souhaité. Elle m'assura modestement que si j'étois tel que je m'efforçois de le lui persuader , nous allions être deux

exemples d'une passion parfaite , & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fussions deux aussi d'une fidélité & d'une constance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmerent notre joie. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait sur la terre , nous dit-elle en entrant , ce ne sera ni la faute de Mylord , ni la mienne. Vous le- rez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne , & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de satisfaction que vous. Elle ajouta qu'il étoit allé trouver le Roi pour le prier d'honorer notre mariage de son consentement , & de faire en ma faveur quelque chose qui put suppléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart d'heure après avec un visage si joyeux & si riant , que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ses espérances & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'em- brassant , & en m'accordant le nom de son cher fils. Il nous prit ensuite par la main sa fille & moi , & nous ayant conduit à la chambre du Roi : les voilà , Sire , lui dit-il , ce sont mes deux enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est plus cher de l'un ou de l'autre ; c'est pour n'avoir plus cette



distinction à faire que j'ai résolu de les  
lier si étroitement qu'ils ne fassent plus  
qu'un. Le Roi lui répondit qu'il prenoit  
part à sa joie & à la nôtre, & qu'il vou-  
loit commencer à me le marquer en me  
créant Chevalier. Il m'honora sur le  
champ de cette dignité avec la cérémo-  
nie ordinaire. C'est le premier degré, me  
dit ce Prince après m'avoir donné l'acco-  
lade : vous êtes jeune, je veux que l'es-  
pérance d'obtenir de moi beaucoup da-  
vantage vous serve d'éguillon pendant  
quelques années, & je vous engage ma  
parole Royale, que je récompenserai vos  
services au-delà de vos desirs. J'ai appris  
de Mylord ajouta-t-il, que vous êtes dis-  
posé à l'accompagner en Amérique. Allez,  
& comptez tous deux sur la reconnoissan-  
ce de votre Roi. Ce Prince avoit dans les  
manieres & dans les expressions un air de  
bonté qui est rare dans un Souverain.  
Mylord étoit pénétré des témoignages  
qu'il recevoit tous les jours de son estime  
& de sa confiance. Dans l'extrême impa-  
tience où il étoit de partir pour se rendre  
utile à son service en Amérique, il le pria  
de trouver bon que nos nôces s'accom-  
plissent en sa présence, afin que nous  
pussions nous embarquer ensuite à ses  
yeux, avant qu'il se mît en chemin pour

retourner en Flandres. On régla que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court, les ordres qui furent donnés par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante, si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent de mon Histoire, qu'il n'y avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premières aventures. J'avois éprouvé dès ma naissance les traits de la mauvaise fortune, mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espece d'habitude, jusqu'au tems où je commençai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa fille avoit fait beaucoup plus ; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé, & je ne trouvois dans ma situation présente que des justes sujets de joie. Quelque obscur que fût l'avenir, j'aurois eu tort de m'en défier, puisque mon bonheur

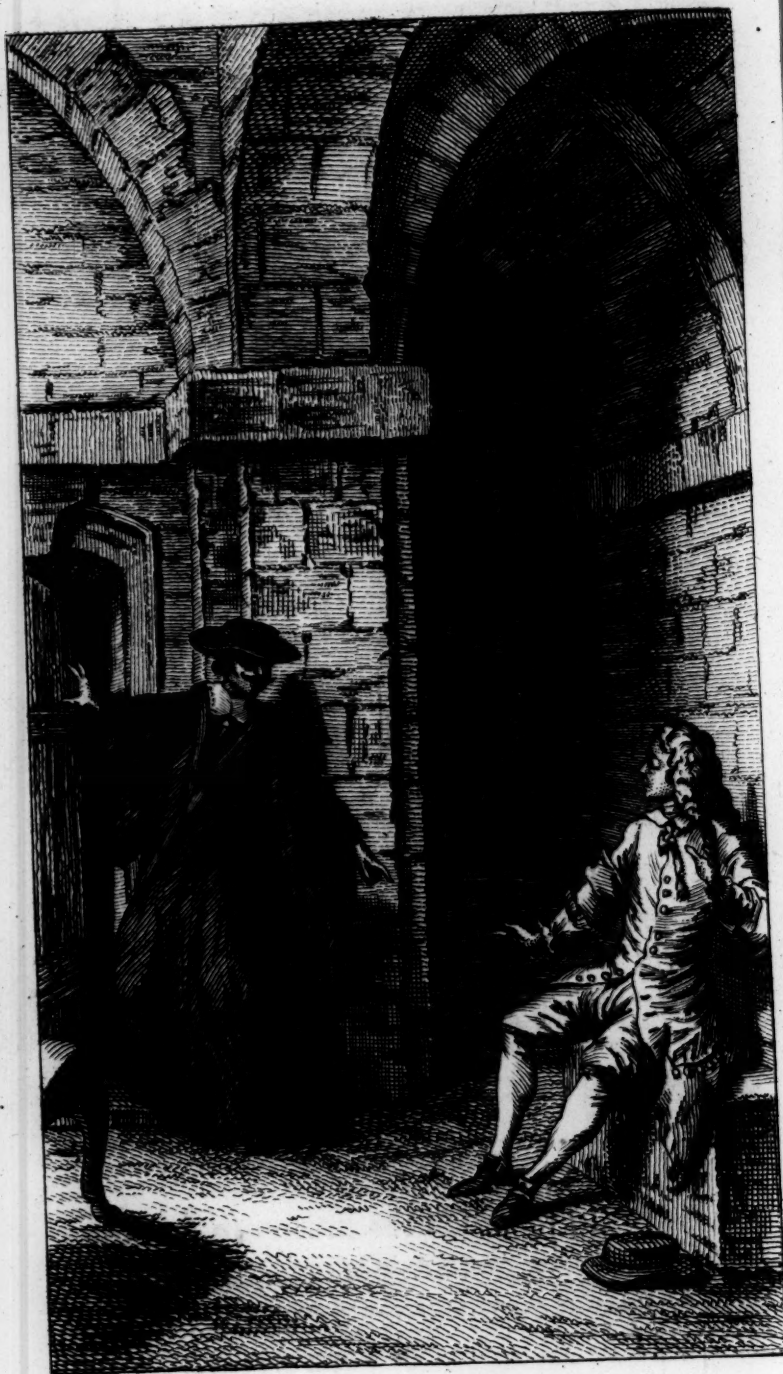
étoit prêt à s'établir sur les fondemens les plus solides. Enfin , j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquille, ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuses émotions du plaisir.

Cependant, tout cet édifice de tranquillité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par degrés, pour s'évanouir en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeste du Livre des Destinées ; il y étoit accompagné d'une multitude d'arrêts terribles , que j'étois condamné à subir successivement. Mon bon Génie avoit lutté inutilement pour m'en garantir ; il n'avoit pû réussir pendant près de dix-huit ans qu'à les suspendre. O Dieu, qui m'as donné la force de les supporter , donne-m'en assez maintenant pour les rappeler à ma mémoire ! Je me suis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette première Partie de mon Histoire ; c'est une trêve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les sens qui renaissent , & qui viennent en foule se présenter à ma plume.









Livre III.



LE  
PHILOSOPHE  
ANGLOIS;  
HISTOIRE  
DE MR.  
CLEVELAND.



LIVRE TROISIEME.

**J'**ENTRE dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration que je vais accompagner de mes larmes, & qui en fera couler des yeux de mes Lec-

teurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant ; j'obtiendrai la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines ; c'est à leur tribunal que je les présente. Mais je les prie de juger moins de ma douleur par les apparences que par leur propre sentiment ; c'est-à-dire, que s'ils me trouvent dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne se sentent capables d'en avoir , je ne demande point qu'ils se forment sur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité le courage & la constance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes disgraces , m'a mérité le nom de Philosophe ; on n'a pas cru que ma patience toujours égale , & la sérénité apparente de mon humeur sous les plus rigoureux coups de la fortune , pussent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honorés du nom de Philosophie. Superbe nom ! Hélas ! qu'il m'a coûté cher ! Ceux qui me l'ont donné n'ont jamais connu le secret de mon ame. J'ai tiré en effet de la Philosophie tout le secours qu'elle peut donner ; elle a éclairé mes entreprises , elle a réglé mes dehors , elle a soutenu ma prudence ; elle m'a fourni des consolations contre le désespoir. Mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de

mes peines, & elle ne m'a point empêché de reconnoître qu'un Philosophe est toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuse suite d'aventures, ou tendres ou tragiques, mais toutes si tristes & si intéressantes, qu'elles me répondent de la compassion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant consenti à mon mariage; & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli, il sembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'espace de vingt-quatre heures qui fût capable de troubler une si douce attente. Je passai une partie de l'après midi à m'entretenir avec Fanny, & l'autre à réfléchir sur cette fortune inespérée qui m'élevoit tout d'un coup au sommet du bonheur. En me livrant seul à la joie, je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même, pour y mêler quelques considérations sérieuses, qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà, disois-je, mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'amour, je touche au moment de l'être, & mon cœur est si agréablement rempli, qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bon-



heur que je m'étois proposé. J'avois deux buts, ajoutois-je ; quel étoit l'autre ? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui , & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change , j'ai d'autres regles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même , elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déjà eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons , & faisons aller de pair , autant qu'il est possible , la sagesse & l'amour. Là-dessus je me fis réellement , je ne dis point un ordre d'occupations , je ne pouvois prévoir les événemens assez juste pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre , mais un fond de nouveaux principes qui me parurent convenir en général à l'état où j'entrois , & dont il ne me restoit que l'application à faire aux diverses conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie sérieuse jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James qui me venoit appeller.

Je lui vis un air triste qui me fit mal augurer de sa commission. Il n'attendit point que je l'interrogeasse pour me dire que mon mariage étoit, sinon tout à fait rompu, du moins différé jusqu'à Rouen, à la priere de M. Cleveland, qui s'étoit jetté aux pieds du Roi pour lui demander ce délai comme la plus grande de toutes les faveurs. C'est tout ce que j'ai appris, me dit James, Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui. Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre grand-pere est un brutal, me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que la vieillesse, & la considération du Roi, qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'apprit en même tems que M. Cleveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur le dessein qu'il avoit de m'accorder sa fille sans sa participation, & de se faire accompagner de moi en Amérique; qu'il lui avoit dit grossièrement que c'étoit envain qu'il s'en flattoit, puisqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tous opposés; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince, & lui défendre de penser aux noces de sa fille avant que d'être arrivé à Rouen, où le Roi se proposoit de passer en allant en Flandres, où il vouloit que nous le

fuivissions. Choqué, continua Mylord, de l'air brusque dont il m'a parlé, je n'ai pû m'empêcher de lui en témoigner quelque ressentiment, & de lui faire entendre que ce n'étoit rien moins qu'un déshonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher là-dessus la malheureuse aventure de mon épouse, que j'ai confiée trop légèrement au Roi, & dont il y a apparence que ce Prince ne lui a pas fait un secret. Je vous avoue, continua le Vicomte, que s'il n'étoit sorti promptement après m'avoir fait cet outrage, il n'y auroit point eu de raison assez forte pour arrêter le premier feu de ma colere. Je me suis contenté après son départ d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait appeller pour me faire des excuses, mais il m'a renouvelé l'ordre de différer votre mariage, sous prétexte que la cérémonie se fera plus commodément à Rouen, & que je trouverai ensuite au Havre-de Grace un vaisseau pour l'Amérique, qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui est prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminster eut l'honnêteté de convenir après ce discours, qu'il avoit eu tort de proposer mon mariage au Roi sans avoir prévenu M. Cleveland; & comme il n'attribuoit

n'attribuoit son opposition qu'au dépit qu'il lui supposoit de se voir négligé, il me dit avec sa tendresse ordinaire qu'il vouloit bien oublier son ressentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'esprit de mon grand-pere par quelques civilités, dont il reconnoissoit dans le fond que je ne pouvois me dispenser.

J'allai le trouver sur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui; & m'ayant représenté tout ce que je lui devois de tendresse & d'attachement en qualité de petit-fils, il m'expliqua ensuite d'un ton sévere l'autorité que le titre de grand-pere lui donnoit sur ma personne & sur ma conduite. Je ne lui contestai rien, je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminster. Je continuai de vivre honnêtement avec lui jusqu'au départ, sans qu'il me fit la moindre ouverture des cruelles vûes qu'il avoit sur moi.

Comme je n'avois nulle raison de m'en défier, je me consolai aux pieds de Fanny du retardement qu'on apportoit à mes desirs. Mylord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de M. Cleveland,



qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Rouen presque aussi tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs & un logement convenable dans la Ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'Hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. Cleveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Mylord Omerfon, & de nos autres amis. Ils crurent me faire plaisir en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerfon me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris en lui déclarant mes engagements avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'apparence que Madame Lallin, qui apprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à des conseils

pernicieux qui causerent sa ruine , & qui ne me furent gueres moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de M. Cleveland ; en obtenant du Roi le délai de mon mariage , avoit été de chercher les moyens de le rompre entièrement , non qu'il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti infiniment au-dessus de moi , & flatteur par conséquent pour son ambition , mais l'extrême affection qu'il me portoit ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé , que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût espérer. Il vouloit à quelque prix que ce fût m'attacher à la suite du Roi , pour m'avoir continuellement auprès de lui même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Rouen qu'il me communiqua ce desir pour la première fois. J'y fus aussi sensible que je le devois , mais après lui en avoir marqué de la reconnoissance , je m'expliquai d'une manière si forte sur les engagemens que j'avois pris avec Mylord & Fanny , qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il apprit presque aussi-tôt les ren-

dres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fût assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice , dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il le fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon grand-pere, il la remercia des sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne le déguisa point ; elle lui marqua même quelque chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre que pour peu qu'elle voulût se prêter au dessein qu'il avoit, il m'enleveroit infailliblement à sa rivale, car elle étoit déjà informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir sçu persuader que sa réputation ne seroit nullement commise, & que ce qu'il projettoit ne seroit connu que du Roi d'Angleterre, il l'engagea à feindre que je lui eusse fait une promesse de mariage, & à supplier le Roi d'entremettre son autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerfon & à quelques Anglois qui y entrèrent volontiers, autant par le

souvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame, que parce qu'ils étoient charmés de lui voir des inclinations si favorables pour la Nation. M. Cleveland eut encore assez d'adresse le même jour pour tirer de moi mon nom par écrit ; je le donnai sans défiance sur un prétexte fort léger qu'il m'apporta. Il s'en servit pour dresser une promesse dans les formes légales, & il remit cette piece authentique à Madame Lallin.

Je pressai pendant ce tems-là Mylord Axminster de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raison que ayant les mains liées par l'ordre du Roi, il n'osoit passer outre sans avoir connu ses volontés. C'étoit moi naturellement que cette commission regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit, & sans me faire la moindre objection, il me dit qu'il consentoit à mes desirs, si Mylord Axminster & M. Cleveland s'accordoient à les approuver. Je craignois quelque opposition de la part de M. Cleveland. Le Roi qui s'en apperçut, me dit qu'il l'alloit faire appeller, pour apprendre de lui-même ses sentimens. Il parut, & loin de me refuser son aveu ; il me félicita sur les charmes de Fanny, qu'il traita par



avance de mon épouse. Je sortis le plus content des hommes , & j'allai répandre ma joie dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après un ordre de retourner chez le Roi. Je le trouvai avec un papier à la main , & le visage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'approcher , & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit , il me demanda d'un ton sévère si l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caractères. Je lui répondis qu'elle en étoit , mais que j'avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m'imagine , reprit-il , que vous en devez être surpris , c'est quelque chose du moins que vous l'avez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin , sur les raisons que j'avois eues de l'abandonner après m'être engagé si saintement à l'épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi : ma surprise ressembloit sans doute à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offensa vivement d'un silence qu'il regarda comme un effet d'obstination. Il me traita de la manière la plus dure , & il m'ordonna les arrêts dans son propre lo-

gis. M. Cleveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé, & il me demanda d'un air de compassion affectée ce qui m'avoit attiré la colere du Roi. Je lui rapportai ce que j'avois pu recueillir d'une conversation dont j'ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé vieillard employa tous les ressorts de ses artifices pour m'amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réfléchir sur mon récit, il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit question; qu'il avoit entendu parler depuis son arrivée à Rouen d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouser Madame Lallin; qu'il falloit que quelque personne mal intentionnée en eût informé le Roi; que je devois connoître mieux que personne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire; que pour lui il n'avoit pas jugé à propos de m'apprendre jusqu'alors ce que le public en pensoit, parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny, il avoit semblé que j'avois peu de sujet de craindre le ressentiment de Madame Lallin; mais que les choses changeoient tout à fait de face, puisque c'étoit cette Dame sans doute qui avoit pris le parti de porter elle-même ses plaintes au Roi; que

ce Prince équitable, comme il étoit, & jaloux d'ailleurs de sa reputation dans un Royaume étranger, ne souffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & insultée impunément par un Anglois; que quand il n'y seroit point porté par l'amour de la justice & de la gloire, il devoit cette considération à un grand nombre de ses plus illustres Sujets qui étoient réfugiés à Rouen, & qui avoient besoin de la protection des habitans de cette Ville. Enfin, ajouta M. Cleveland, plus j'envisage cette affaire, plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non, reprit-il en s'interrompant, il y a une voie courte de vous mettre à couvert, & une voie qui ne vous expose à rien, c'est de remplir la promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par-là votre honneur, vous arrêterez ses plaintes & la colere du Roi. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimable pour qu'un honnête homme puisse accepter sa main sans répugnance. Croyez-moi, me dit-il encore en m'embrassant, épousez-là : je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Rouen, que de vous voir courir au-delà des mers dans un pays perdu, d'où il est incertain que vous reveniez jamais, &

& où il est fort assuré que vous auriez mille incommodités à souffrir.

J'avois écouté M. Cleveland avec beaucoup d'attention, & peut-être se flattoit-il que son discours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois point eu d'autre vue que de m'éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tra-  
moit contre moi. La Lettre que Mylord Axminster avoit reçue à Bayonne, étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystere. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit tant de mal, que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette promesse signée de ma main étoit un abîme dont le fond échappoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cleveland ; il aidait encore à l'éloigner par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions ; car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment que l'Ecrit que le Roi m'avoit montré étoit une piece fausse qui n'étoit jamais sortie de ma main, il me demanda si je n'avois point indiscrettement signé quelque billet, ou écrit quelque Lettre, dont on eût pû déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une Lettre dans toute ma vie, La certitude avec laquelle je l'en assurai,



parut l'étonner beaucoup. Il faut donc , reprit-il , qu'on ait contrefait votre caractère. Les Dames Françoises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin comme j'aurois plus de zele que personne à vous détourner d'épouser Madame Lallin , si c'étoit un parti qui vous fût désavantageux , je crois que dans les circonstances où vous êtes , la sagesse vous oblige d'accepter la main qu'elle vous présente. Les raisonnemens de M. Cleveland firent si peu d'impression sur moi , que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai seulement de faire avertir Mylord Axminster de mon malheur. Cette confiance que je faisois paroître pour le Vicomte , tandis que je lui en marquois si peu , le piqua jusqu'au vif. Il me répondit que je pensois en jeune homme , c'est-à-dire , que je me trompois beaucoup si je me figurois que ce Seigneur pût conserver quelque estime pour moi , & persister dans le dessein de me donner sa fille , lorsqu'il apprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez , me dit-il , que quelque tour que prenne cette affaire , c'est une tache qui vous exclut de l'espérance d'épouser Fanny. Et cette raison , ajouta-t-il avec une espece d'indifférence , est une des plus fortes qui

m'ayent porté à vous dire que votre propre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M. Cleveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n'y trouvai que trop de vraisemblance, & commençant à considérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruine de mon amour, je sentis mon cœur se glacer de crainte & frémir de saisissement. Mon impitoyable grand-pere s'applaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre, c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminster. Il s'en apperçut, & il eut la dureté de me quitter aussi-tôt pour laisser au poison le tems de se répandre & d'agir dans toute sa force. Je le conjurai en sortant de ne pas laisser de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit, mais la maniere dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me représentai quel alloit être l'étonnement de Mylord & Fanny, en apprenant par des rapports infideles le sujet de la colere du Roi,

& la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & à leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas se former de mon caractère ! J'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocence à Bayonne , mais cette dernière aventure faisant revivre la première , ils alloient me croire capable non-seulement de les tromper , mais de joindre encore l'hypocrisie & le parjure à la duplicité , pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher , l'estime de Mylord , & la tendresse de Fanny. Je les perdois par un horrible malignité , qui m'enlevoit en même tems ma réputation , & j'étois si malheureux qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me justifier. Effectivement mes ennemis employoient pour achever ma ruine tous les momens que je passois inutilement à la pleurer. M. Cleveland étoit allé trouver Mylord Axminster en me quittant. Il ne lui apprit point mon malheur , parce qu'il en étoit déjà informé , mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable , il ne manqua point d'invention pour détruire ce reste de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être persuadé trop

tristement lui-même de la tromperie odieuse dont on m'accusoit. Il confessa à Mylord qu'il se croyoit obligé de lui en faire des excuses, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce dessein. Il parut étonné qu'à mon âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eusse été capable de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais, ajouta-t-il en dépliant la promesse prétendue qu'il avoit eu soin de retirer des mains du Roi, si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà; il n'ose lui-même désavouer son caractère. Ce qui me console, c'est qu'il paroît disposé à se rendre du moins aux ordres du Roi, qui veut absolument qu'il remplisse sa promesse.

Mylord étoit un homme d'esprit & d'expérience, qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité, & qui m'en avoit même corrigé à force de me parler de la corruption des hommes, & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée, qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il savoit que Madame Lallin avoit adressé sa plainte au Roi, & qu'elle avoit laissée la promesse entre ses



main ; il la voyoit dans celles de M. Cleveland , il connoissoit mon caractere ; c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie , & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi qu'en m'abandonnant tout-à-fait , & en ordonnant à sa fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amérique , il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer du départ d'un vaisseau. Il envoya en diligence au Havre-de Grace , & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique , il résolut de prendre cette occasion pour s'embarquer. Ses adieux furent courts. Il reçut du Roi le titre & la commission de Gouverneur Général des Colonies Angloises en Amérique , & ayant pris les derniers ordres de ce Prince , il partit avec sa fille & Madame Riding. Sa suite n'étoit composée que de ses domestiques , & de cinq ou six Anglois réfugiés qui s'attachèrent à sa fortune.

Pendant que mon mauvais destin me préparoit aussi les plus cruels sujets de douleur , il étoit arrivé du changement

dans ma demeure & dans la conduite de M. Cleveland. La constance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchasse le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvasse ensuite celui de me justifier aux yeux de Mylord Axminster, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être assuré non-seulement que je ne réussirois point à m'échapper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de sa fille. C'étoit apparemment de concert avec Mme. Lallin qu'il avoit pris cette résolution, puisque ce fut la maison même de cette Dame qui fut choisie pour ma nouvelle prison. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire absolu sur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince conserva toute sa vie, de se laisser presque entièrement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque ascendant sur son cœur ou sur son esprit. Je fus donc transporté le soir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution qu'il me fut impossible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec soin, & même avec magnificence.

Mais je demeurai quelques jours sans voir personne , excepté M. Cleveland , qui venoit passer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois de m'apprendre à quoi devoit se terminer une si étrange conduite , & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminster & de Fanny. Il répondit à la première question , qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres du Roi , qu'il n'avoit encore pû savoir précisément quelles étoient les intentions. Pour ce qui regardoit Mylord & sa fille , il m'assura , comme il avoit fait le premier jour de ma captivité , que je ne pouvois me flatter avec raison que ce Seigneur pensât désormais à m'accepter pour son gendre. Malgré le chagrin violent que me causoit la répétition continuelle de cette réponse , je ne laissois pas d'entretenir un reste d'espérance. Je connoissois la bonté de Mylord , & je faisois un fond infini sur la tendresse de sa fille. Il n'étoit pas vraisemblable qu'on me retînt éternellement captif. Je ne souhaitois qu'un moment de liberté pour détromper ces deux chères personnes. Je me promettois que mon innocence l'emporteroit sur tous les artifices de Madame Lallin , car je n'avois encore soupçonné qu'elle ; & j'étois si éloigné

de concevoir la moindre défiance de M. Cleveland , qu'étant persuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit, je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur approchoit. Le jour du départ de Mylord Axminster me fut annoncé par M. Cleveland. Jour fatal ! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables aventures : J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes tristes idées. M. Cleveland y entra avec un air de contentement qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre , me dit-il , aussi-tôt que vous le voudrez. Le Roi consent à votre liberté , parce qu'il espere que Mylord Axminster étant parti pour l'Amérique avec sa fille , vous ne ferez plus difficulté d'épouser Madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire ; il ne s'appercevoit pas que son discours m'ôtoit la vie , & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh ! laissez-moi , lui dis-je d'une voix altérée , ne voyez-vous pas que vous m'avez tué cruellement , & que j'ai à peine la force de respirer ? J'étois si pâle en effet , qu'il me crut prêt de m'évanouir. Je refusai néanmoins ses secours. Laissez-moi , répétai-je en l'écartant , je hais tout ce



qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny sont partis, j'ai perdu sans ressource leur estime & leur affection, deux biens sans lesquels il m'est impossible de vivre. Je m'assis sans vouloir le regarder ni l'entendre. Sa tendresse pour moi qui étoit au-dessus de toute expression, s'allarma véritablement lorsqu'il me vit obstiné à me taire, & dans une posture immobile, qui lui fit douter si ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il se hâta d'appeler les domestiques pour me faire apporter quelque assistance. Madame Lallin accourut la première. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces, je les recouvrai tout d'un coup à la vue, pour l'accabler de mille reproches piquans, & pour lui donner tous les noms odieux dont il me sembloit que son lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement; je dois confesser aussi que malgré la foiblesse qu'elle avoit eue de se prêter au dessein de M. Cleveland, elle étoit droite & généreuse. Mes reproches la touchèrent si vivement, que fondant en larmes, elle se tourna vers mon grand-pere pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes, & les excuses qu'elle me fit,

m'ouvrirènt les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j'étois perdu , trahi , méprisé de Mylord Axminster , & abandonné de Fanny , je tombai sans force & sans sentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce spectacle la toucha si vivement , qu'après avoir employé tous les soins pour me rappeler la connoissance , elle pria M. Cleveland de sortir de sa maison , & de n'y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage ; il se retira. Je demurai seul avec elle. Ses pleurs qui couloient en abondance , & ses tendres excuses , me persuaderent de son repentir. Hélas ! je vous pardonne , lui dis-je ; je ne vois que trop qu'on vous a séduite pour vous faire servir à ma perte. Mais si vous avez été l'instrument de ma ruine , il vous reste un moyen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de sortir de cette Ville. Je suis chez vous , j'en juge par la maniere dont vous venez de parler à M. Cleveland : ouvrez-moi les portes de ma prison , & loin de vous regarder comme une ennemie , je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aisé de juger que mon dessein en souhaitant de me voir libre , étoit de suivre les tra-

ces de Mylord Axminster & de sa fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de son amour. Elle me répondit en baissant les yeux, qu'elle s'étoit attendue que je reconnoîtrois autrement le sincere regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir causé du chagrin; qu'à la vérité on l'avoit fait agir contre son caractère & son inclination en la faisant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon emprisonnement, mais qu'elle ne pouvoit se repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendresse & d'estime qu'elle m'en promettoit; que sa fortune & sa personne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardiesse de m'offrir l'une & l'autre, & qu'elle étoit persuadée que lorsque je viendrois à connoître le fond de son cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce discours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeste peut mettre en usage pour toucher un homme qu'elle aime. Du caractère dont j'étois, cette honnête franchise étoit plus propre à faire impression sur mon cœur que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lailin. Je l'assurai que je lui rendois

mon estime, & que si j'eusse été libre j'aurois peut-être senti pour elle quelque chose de plus tendre. Mais cette rivale, ajoutai-je; que vous voulez supplanter, je l'adore; j'avois le bonheur d'en être aimé, c'est vous qui m'avez arraché son affection; il n'y a rien qui puisse m'empêcher de courir sur ses pas pour me justifier à ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuse, lui dis-je encore, accordez-moi la liberté : c'est la seule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Elle réfléchit un moment sur cette proposition. Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes; vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir sans les commodités nécessaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-t-elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout d'un coup une somme considérable, qui nous mettra au-dessus de toute crainte en quelque endroit que la fortune nous jette. Frappé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je? Songez-vous,



Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous, & que vous ne gagneriez à me suivre que la fatigue d'un voyage inutile ? Elle me protesta qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait sans raison que je prens cet étrange parti ; J'en ai deux tres-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation qu'il m'est impossible de réparer si je ne deviens point votre épouse. Malgré les promesses de M. Cleveland toute la Ville est informée des démarches que j'ai faites à sa persuasion pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On fait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser, un mariage solennel auroit réparé tout, mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long-tems dans une Ville où je me crois déshonorée sans retour. Une autre raison, continua-t-elle, qui n'est gueres moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon frere. Sa

rage est extrême contre moi depuis qu'il m'a soupçonnée de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer s'il ne m'eût crue morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a appris mon rétablissement & la liaison étroite que j'ai entretenue depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui à chaque ordinaire des Lettres pleines d'outrages & d'horribles sermens, par lesquels il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ses propres mains. Je le connois, il en est capable, & je ne doute point que sa haine ne redouble lorsqu'il sera instruit de cette dernière aventure. Je suis donc réduite à quitter Rouen, ajouta-t-elle, autant pour la sûreté de ma vie que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir qu'avec vous ? Si je réussis par ma tendresse & par mes soins à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre constance pour la fille de Mylord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'au près d'elle, j'y rendrai témoignage de votre innocence, & je me ferai un mérite des services que vous aurez reçus de moi, pour trouver auprès de son pere un asile & de la protection. Madame Lallin me

demanda en finissant ce que je pensois de son discours.

Il est certain que quelque extravagance que j'eusse trouvé d'abord dans sa proposition, elle me parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. M. Cleveland étoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant la seule vue de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny pour la preuve de mon innocence, n'égalerait peut-être pas le mauvais effet que produiroit sa présence, & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attachée par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assureroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher, & le Ciel m'est témoin qu'en consentant à sa priere

je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vue des malheurs d'autrui , & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent , & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit que dans une Ville telle que Rouen , elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet , étant sortie dans le moment , elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus sur son biller. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne , puisqu'elle leur abandonnoit par son départ des Terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secrètement une voiture pour gagner le Havre , où nous nous flattons de trouver quelque Vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confiance qu'un valet & une fille qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante que nous nous proposons de partir. M. Cleveland vint me voir avant la fin du jour , malgré la priere que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquille



qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec madame Lallin quelques heures auparavant, il attribua ce changement à la conversation que j'avois eu avec elle, & s'imaginant qu'elle avoit pu m'inspirer de l'amour, il en fut si satisfait qu'il me promit de me faire rendre le lendemain ma liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminster avoit prise, & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique, parce qu'il ne s'étoit point rencontré de vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies. De-là son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque, ou à la Nouvelle Angleterre, selon qu'il en trouveroit l'occasion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venue, & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi, nous sortîmes de sa maison chargés de divers paquets, & accompagnés seulement de nos deux domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville, où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Havre se fit heureusement, & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes

d'abord un vaisseau qui fut prêt à partir pour les Isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année là, avoit mis à la voile quelques jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouverent au Havre nous conseillèrent, comme le parti le plus court & le plus sûr, d'aller plutôt à Londres, où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnue par son frere ; j'avois aussi mes craintes. Cependant, comme notre péril le plus pressant paroissoit être du côté de la France, nous nous embarquâmes sur le premier bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours, & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres un vaisseau de Guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes sans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des passagers par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après nous perdîmes la vue des Côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentimens de joie, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai pendant quelque tems que Mylord & sa fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre, & que charmés de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. Je n'observe cette courte joie dont je fus redevable à mon imagination, que parce que c'est la dernière que j'aye goûté sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs; & par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bisarre qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême sans être accompagnée de tourmens insupportables.

Les premiers jours qu'on passe dans un vaisseau s'employent à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine, qui se nommoit *M. John Will*. Je crus appercevoir en lui de l'honneur & de la générosité, les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familièrement avec lui, & je me persuadai, après avoir suivi toutes les regles de la prudence, que je pouvois le choisir pour en faire un ami. Je n'ai jamais pû croire, même après avoir essuyé ses noires perfidies, que je me fusse trompé dans mon jugement, & qu'il fût naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincere lorsque je commençai à le connoître; je le pense encore. Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur? Il m'a trahi; il m'a exposé à des maux inexprimables; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance pour perdre le plus aimable de tous les hommes, & le plus chers de mes amis: c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bientôt si



étroite, que tout le tems que je n'employois pas à la lecture, ou à entretenir Madame Lallin, je le passois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les secrets de son cœur. Les affaires de sa famille, les siennes, ses peines & ses joies, tout fut déposé dans mon sein comme dans le sanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec si peu de réserve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminster, ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant l'ayant reconnu d'un caractère sérieux & solide, je ne fis pas difficulté, après quelques semaines de navigation, de lui apprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes aventures. Il reçut cette confidence comme j'avois fait les siennes, c'est-à-dire, en y prenant un sensible intérêt, en me renouvelant l'assurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert jusques-là que les traits de ma vie où j'étois seul intéressé. Le nom de Mylord Axminster, & celui de Mme. Lallin, n'étoient même jamais échappés de ma bouche en sa présence. Je savois quelle différence un honnête homme est obligé de mettre entre son secret & celui de ses amis. Mais comme il étoit impossible que notre conversation ne re-

tombât pas souvent sur mon pere; il me parut que loin d'être un de ses partisans zélés, il gémissoit avec tous les bons Anglois de l'oppression de notre malheureuse patrie. Je pris plaisir à le voir dans ces sentimens, & lorsqu'une plus longue habitude m'eut confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donné de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu à peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conséquent dans ceux de Mylord Axminster. Les premieres tentatives que je fis sur son esprit réussirent si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre sa parole & son serment pour garant de sa fidélité & de sa discrétion. Il s'engagea à se lier d'intérêt avec ce Seigneur aussi tôt qu'il pourroit le rencontrer. Son Vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service; il eut souhaité même de pouvoir l'aller prendre à la Martinique, s'il n'eût crain de nuire par cette affection aux affaires du Roi, qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route, nous résolûmes ensemble que si le Vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque, nous ferions partir de cette Isle, sur quel-

ques raisons de commerce, un vaisseau léger qui nous l'ameneroit en peu de tems Je le répète, M. Will étoit sincere dans cette résolution ; & si ma confiance fut malheureuse, elle n'avoit point été légère ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems-là une vie assez tranquille dans le vaisseau. Mon estime pour elle s'étoit augmentée infiniment depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit, sa politesse, & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi, elle n'espéroit plus faire naître dans mon cœur rien au-delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois que j'étois attaché pour toute ma vie à la fille de Mylord Axminster, qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins, & par des marques d'attention continuelles qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidelement la promesse qu'elle m'avoit faite à Rouen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l'étoit trop en effet pour un homme de mer. Peut être s'étoit-il rendu justice pendant les premieres semaines  
après

après notre embarquement. Ses manieres avoient toujours été respectueuses. Il s'appliquoit avec moi à lui apprendre notre Langue, dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu à peu au respect, il changea tellement de conduite à son égard, qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une si parfaite considération, que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec M. Will. Il ne parut point offensé de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossieretés auxquelles il s'étoit échappé, & m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment, il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant il prit avec elle des manieres plus mesurées, je m'apperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour les larmes aux yeux, qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble, & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma tante, comme nous en étions convenus en entrant dans le vaisseau, il avoit branlé la tête, en disant qu'il connoissoit quantité de parens qui ne l'étoient pas plus que nous, & que



si elle étoit ma tante en ce sens , il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa cousine. Il a renouvelé alors ses insolences , ajouta-t-elle , & il m'a fait entendre qu'une femme qui s'expose sur un vaisseau doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux , fut capable de s'oublier jusqu'à ce point. J'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatientement , & il me répondit d'un ton brusque qu'il s'étoit apperçu depuis quelque tems que je trahois de maître sur le vaisseau , mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon maître ! lui dis-je en le regardant ; non , M. Will , vous êtes mon ami , vous êtes un honnête homme , que j'aime & que j'honore sincèrement , mais je vous prie à mon tour de vous souvenir que vous n'avez nul empire sur ma tante ni sur moi. Il me quitta sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenue jusqu'alors avec lui , mais il me fut aisé de remarquer par son humeur sombre & ses profondes rêveries , qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines , & loin d'avoir eu l'orage à craindre ,

nous avions manqué de vent pendant près de quinze jours, ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour au matin nous apperçûmes un vaisseau qui croisoit la mer devant nous environ à la portée du canon. Il portoit pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile aussitôt vers lui avec le dessein de l'aborder. S'en étant approché dans un moment, il descendit dans sa chaloupe, & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus m'imaginer, fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces mers, & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arriverent à nous, & la première action que fit M. Will en mettant le pied dans son vaisseau, fut de me prendre au collet, & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier sur le champ, sans que la surprise où j'étois me permit de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la chaloupe, & conduit en un moment à l'autre bord. Cette exécution

se fit si promptement , que j'eus à peine le tems de voir Madame Lallin , qui tenoit les bras vers moi du haut du vaisseau , & d'entendre les cris perçans qu'elle jetoit à la vue de mon malheur , & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond , où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demeurai seul aussi long-tems que les deux vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître , qui me livroit comme ennemi du Protecteur , & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma premiere compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie ! Je la recommandai au Ciel , qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur , mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la premiere cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen si elle ne m'eût jamais connu , ou du moins elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur mer à toutes les extrémités qu'elle étoit peut-être à la

veille d'effuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir causa dans mon cœur presque autant de désordre qu'en auroit causé le remord, si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui, que devois-je penser du mien ? J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis ? Mes chaînes m'annonçoient assez que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le vaisseau sur lequel j'étois retournoit à Londres, & que l'infidèle Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtiment certain. Il falloit s'attendre à la mort, & ce qui m'étoit bien plus douloureux, perdre l'espérance de rentrer avant que de mourir, dans l'estime de Mylord Axminster & dans le cœur de Fanny. Ils ignoreront même ma perte, disois-je ; ou s'ils l'apprennent, ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t-il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence ! Quelques accablantes que fussent ces réflexions, elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout d'un coup. Il me vint à l'esprit que la trahison de Will ne se bor-



neroit point à moi , & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi , il ne manqueroit point d'envelopper Mylord Axminster dans ma ruine. Cette pensée se présenta à moi si subitement & d'une maniere si effrayante, qu'elle causa une espece de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demurai attaché à la considérer avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime ! ô douleur ! m'écriai-je , j'ai trahi mon cher patron , mon pere , mon bienfaiteur. J'ai trahi Fanny , Madame Riding , tout ce que je dois aimer & respecter sur la Terre. Mon indiscretion va leur coûter la vie. Ah ! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir : si ce n'est pour expier mon crime , que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infamie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vue de moi-même. J'aurois souhaité d'être à Londres , & que ma tête y fut déjà sur un échaffaut. Y avoit-il rien en effet , de si cruel que mon sort ? Je me trouvois exposé pour la troisieme fois à l'accusation de perfidie , c'est-à dire , de ce qui étoit le plus opposé à mon caractere. Mes crimes , ou faux , ou involontaires , produisoient le même effet que s'ils eussent été réels & commis

à dessein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de sa fille n'auroit pas mieux réussi que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie que ces deux aimables personnes ? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang aussi volontiers que pour eux ? L'un m'avoit tenu lieu de pere ; il en avoit eu pour moi tous les sentimens. L'autre étoit la maîtresse de mon cœur. Hélas ! il avoit été un tems heureux où il m'étoit permis de me croire maître du sien !

Je ne fais à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit, si mon nouveau Capitaine ne fût venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée, & le vaisseau continuoit sa route. Il me dit en m'abordant, qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous, ajouta-t il, vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez ; mais je vous prie d'être sincère dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jeta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir appris du perfide Will, & j'appré-

hendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact, & de lui découvrir par rapport à Mylord Axminster & moi-même des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit à la vérité dans son visage & dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance, mais quel fond avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes, après l'exemple d'une infidélité aussi noire que celle de Will ? Ces idées se formèrent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris fut d'être sincère jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient, & de m'abstenir entièrement de lui nommer Mylord Axminster, & de lui parler de ses desseins, à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement que j'étois le fils de Cromwell, mais un fils malheureux, pros crit par mon Pere, & abandonné même avant ma naissance. Je lui représentai vivement la dureté de ce pere barbare, pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma mere. Et comme mon cœur n'avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment aupa-

ravant, le souvenir de cette chere mere acheva tellement de m'attendrir, que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon récit pour les essuyer, & les levant ensuite sur le Capitaine, je fus étonné d'appercevoir qu'en me regardant attentivement il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel, lui dis-je, récompense cette généreuse pitié qui vous fait prendre tant de part à mes peines ! J'allois reprendre ma narration : Arrêtez, aimable jeune homme, interrompit-il d'une voix entrecoupée de soupirs ; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains, & que j'ai regret de vous avoir laissés si long-tems. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement. Il me prit ensuite par la main, & m'ayant conduit à sa chambre, il me fit asseoir auprès de lui, après avoir fermé la porte avec soin.

Il parut rêveur, & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses soupirs marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes, me dit-il enfin, & apprenez moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entiere ressemblance avec



ceux de la mienne. Vous êtes fils de Cromwell, mais comment s'appelloit cette mere qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre pere ? Je lui répondis qu'elle se nommoit Cleveland. Hélas ! reprit-il, ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en ferez point surpris, quand vous saurez la triste maniere dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge, & de son malheureux fils ? Mon étonnement lui fit connoître, aussi tôt que ma réponse, que j'étois instruit de son nom & de ses malheurs. Bridge, m'écriai-je, quoi l'habitant de Rumney-hole, l'élève de Madame Riding ! Vous le voyez devant vous, ajouta-t-il en m'embrassant tendrement ; c'est moi-même. Je le ferrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge ! lui dis-je, que ne dois-je point au Ciel, qui me fait trouver un frere dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ! Voilà les desseins du traître Will bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde, vous que Madame Riding a cru mort, & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour

son salut. Mais ne vous en réjouissez , ajouta-t-il , que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile , car la vie est un fardeau si pesant pour moi , que je ne puis regarder comme un bonheur le hasard qui me l'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent de ma fortune , & par quelle raison le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres , & mis entre les mains de Cromwell. Je lui appris en peu de mots mes liaisons avec Mylord Axminster , & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance ; qu'étant absolument dans ses intérêts , je m'étois efforcé d'y faire entrer le Capitaine Will & que j'y avois heureusement réussi , mais que son amour déréglé pour une Dame dont j'avois pris la protection , m'avoit attiré tout d'un coup sa haine , & l'avoit rendu perfide. Je lui fis ensuite le caractère de cette Dame , & le récit de l'obligation que je lui avois ; je lui inspirai tant de ressentiment contre le Capitaine Will , qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que son vaisseau n'étoit point armé , ni en état de faire la moindre résistance

contre un vaisseau de guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin , car mon but n'avoit été que de l'engager à secourir Mme. Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances ; mais m'ayant fait voir que son vaisseau étoit sans canon , quoiqu'il fût percé pour en porter trente pieces, & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu , je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette Dame , & à faire des vœux pour elle. Il plut au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le désordre du vaisseau de mon frere augmenta la curiosité que j'avois de connoître ses aventures, & le terme de son voyage. Il me satisfit en ces termes.

Je ne vous raconterai point l'histoire de mes premiers malheurs , & de ceux de ma mere , puisque vous l'avez apprise de Madame Riding. Je ne prendrai mon récit qu'aux dernieres circonstances de la visite que je rendis à notre pere ou plutôt à notre tyran. Je m'étois persuadé follement , contre les avis continuels de Madame Riding , qu'il étoit impossible que la nature pût se démentir dans un pere. La mort infortunée de ma mere ne paroissoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser , & quand il y au-

roit eu quelque part , je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un pere. Je m'imaginois même que le parti que j'avois pris de le voir en secret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me feroit auprès de lui une espece de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrette que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jeter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'approchant pour me mettre dans cette posture, lui fit naître la pensée que j'en voulois à sa vie. Il appella ses Gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déjà essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses Gardes. Je m'approchai une seconde fois pour me jeter à ses pieds, & je lui expliquai avec une modeste hardiesse sur



quel fondement j'osois me présenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma mère, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jeta les yeux de tous côtés pour découvrir si personne n'avoit pû m'observer & m'entendre. Il s'approcha ensuite de moi, & me prenant par le bras : malheureux, me dit-il, tu mérites la mort pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse, mais je saurai par qui tu as été séduit. En attendant garde-toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr dans les tourmens. Il appella une seconde fois ses Gardes, il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donné par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voûte. J'attendois la

mort à tout moment , quoique j'ignorasse mon crime , & que je n'en eusse point à me reprocher. Les animaux , disois-je , dans l'amertume de mon cœur , les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits , & moi , je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr , parce que j'ai osé l'appeller mon pere ! Je rappellois les conseils de M<sup>me</sup>. Riding , & je me reprochois ma folle présomption qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma mere à mon secours , & je lui demandois pardon en pleurant de n'en avoir pas crû pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin après huit jours de cette misérable vie , on me tira de ma prison pour me conduire dans une salle , où j'étois attendu par deux hommes qui paroisoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogerent avec beaucoup d'adresse sur le lieu où j'avois été élevé , & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugerent par mon obstination à garder le silence , & par mon intrépidité contre leurs menaces , qu'ils perdroient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient apparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre , &

que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie , mais que s'il m'échappoit de renouveler l'outrage que je lui avois fait, il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dusse m'attendre. Ils ne nommerent point mon crime , ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flatté , consistoit à être transporté sur le champ dans un vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même pour l'Isle de Nevis , où l'on commençoit à former une Colonie. On me laissa libre effectivement sur le vaisseau , mais confondu avec une troupe de misérables , dont la plupart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misere qui parloient de l'Isle de Nevis comme d'une petite Isle déserte & stérile , où notre sort seroit d'être traités en esclaves , & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une  
fi

si triste destination me faisoit souhaiter la fin de ma vie, comme le seul remede à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au soir à gémir seul dans quelque coin du vaisseau, & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux même dont je ne pouvois éviter la présence.

J'ignore encore si c'est naturellement, ou par un secours miraculeux du Ciel, que je vis ouvrir tout d'un coup une voie d'espérance au milieu d'un état si déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui me reste à vous apprendre, que mes simples protestations de vérité ne suffisent point pour vous persuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon vaisseau dans cette vaste mer, & le témoignage de mes gens, qui puissent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. Ensuite si vous demeurez long-tems avec moi, que nous soyons assez heureux pour trouver ensemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches, la vue des merveilles mêmes que je vais vous annoncer achevera de vous convaincre.

Je menois donc sur le vaisseau une vie languissante qui ne pouvoit se soutenir long-tems avec tant de tristesse & d'en-



nui. Un jour que j'étois seul, & que pressé de douleur je me soulageois en versant des larmes, une vieille femme que je n'avois point encore remarquée, s'approcha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des Angloises, & quoiqu'elle parlât assez exactement notre langue, il étoit facile d'appercevoir qu'elle étoit étrangere. Sa figure avoit quelque chose d'aimable, même sous les rides de la vieillesse, & ses yeux conservoient encore une partie de ce feu brillant qui semble être la substance même de l'ame, ou qui est du moins ce que la matiere en a de plus approchant. Je fus si frappé de son air, que malgré la simplicité de ses habits, je me levai pour lui faire honneur & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le sujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant, que j'étois un infortuné jeune homme, le rebut de la nature, & que quelques larmes que je pusse verser elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive reprit-elle, à vous observer depuis plusieurs jours, & j'ai été surprise de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroissez pas fait non plus pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez si vous n'avez point de répugnance à

m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile, si je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas ! lui dis-je, le secret de ma fortune n'est pas d'une nature à me causer de la honte ; plût au Ciel qu'il ne me causât point plus de douleur ! Mais les cruels qui me condamnent au triste état où vous me voyez, me menacent encore de la mort si je révéle leur injustice. Ainsi je me trouve réduit à souffrir des maux que je n'ai pas mérités, & à me priver de la consolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites, répliqua cette vieille femme, ne fait qu'exciter ma curiosité. Si vous n'êtes point né, comme il me semble, pour cette misérable condition, & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner justement, je vous trouve si digne de compassion que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flattée par ce discours obligeant, que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de routes les infortunes de ma vie, sans lui cacher même celles de ma mere. Elle parut saisie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon

récit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage , & une assurance que je recevrois d'elle des secours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta sans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle , excepté que c'étoit une étrangere qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Isle de Sainte Hélène , où le vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain & les jours suivans. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver régulièrement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages & modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon Histoire. Elle prenoit plaisir à m'en faire expliquer jusqu'aux plus légères particularités. Ma longue retraite dans la Caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demanda si j'étois encore capable de goûter la solitude , & si le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés , & soit qu'elle eût des-

sein d'éprouver mon esprit, ou d'exercer le sien, elle paroissoit tirer beaucoup de satisfaction de cette sublime espece d'entretien.

Nous passâmes ainsi environ deux mois sans que j'eusse tiré d'elle d'autres consolations que celle que me donnoient ses visites & ses discours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promesses d'un secours qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que de sa bonne volonté. Cependant lorsque nous commençâmes à approcher de Sainte Hélène, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit-elle, mais êtes-vous homme de résolution : Il s'agit non seulement de vous sauver la vie, que vous ne manqueriez pas de perdre bien-tôt dans le sort qu'on vous destine, mais de vous rendre heureux tout d'un coup au-delà de tous vos desirs. Je lui répondis que je me croyois capable de tout entreprendre pour éviter d'être conduit dans l'Isle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le vaisseau doit jeter l'ancre au Port de Sainte



Hélène. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatrième je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du vaisseau dans une chaloupe à voiles. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire appercevoir que j'approche à votre secours. Je l'éteindrai après l'avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi, car on fait la veille sur le vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché envain depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voie pour vous faciliter la sortie du vaisseau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous si je m'approchois des échelles, elles sont retirées d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne sauriez entreprendre de les remettre sans être apperçu. Je me précipiterai dans la mer, interrompis-je avec ardeur : il faut seulement que vous soyez assez proche du vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'approcherai du côté vers lequel vous aurez vû la lanterne, & si vous avez assez de

courage pour ne pas craindre de vous jeter dans les flots, vous pouvez être assuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle apperçoit ma chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu'on ne pourra nous poursuivre.

Tout me parut possible & même facile dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la mer, mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangere; &, sans penser même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné la chaloupe, je lui promis un empire absolu sur la vie qu'elle m'auroit conservée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte Héene. Le vaisseau mit à l'ancre. Les passagers en sortirent dans la chaloupe, & mon ange tutelaire avec eux. Le Capitaine se rendit lui-même à terre avec une partie de l'équipage, de sorte que la misérable troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder, & pour empêcher le désordre. J'attendois avec la dernière impatience l'heureuse nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle venoit de ce que j'avois oublié à m'infor-

mer de mon Etrangere par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots, mais cette pensée m'arrêta peu. On n'est point si exact à examiner les voies de salut, quand on se propose la mort comme sa dernière ressource. J'aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du vaisseau qui y répondois. Je n'y demeurai pas long-tems sans entendre l'eau qui s'agitoit au-dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la chaloupe; mais les ténèbres étant si épaisses qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hasarder à élever la voix. Cependant ayant fait réflexion que quelque idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendroient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jeter dans la mer, qu'ils ne pourroient même être assez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai  
en

en penchant la tête vers l'eau : Etes-vous là, êtes-vous là, Madame ? Oui, me répondit-on ; je suis à désespoir de n'avoir pas prévu que le tems dût être si obscur : faites attention d'où part le son de ma voix , & jetez-vous directement vers moi sans rien craindre. Les Matelots qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi , se leverent du lieu où ils étoient assis. Je ne fais quel étoit leur dessein , mais les voyant approcher , je m'élançai intrépidement dans les flots , en invoquant le secours du Ciel.

Mes esprits qui étoient émus par la vivacité de mon action , me soutinrent dans une telle vigueur , que je ne perdis pas un moment la connoissance , même en avalant à longs traits l'onde amere. Je la conservai si entiere, qu'étant revenu sur l'eau , j'entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la chaloupe. Cependant, comme je ne savois nullement nager , j'aurois toujours été exposé à quelque péril , si mes libérateurs n'eussent pris une précaution que j'ignorois , & à l'aide de laquelle je me trouvai tout d'un coup en sûreté. Je fus surpris & même effrayé de me sentir élevé au-dessus de l'eau sans savoir sur quoi j'étois soutenu , & presque dans le même moment je me



vis au milieu de la chaloupe entre les bras de quatre hommes, qui me félicitèrent de mon courage, & du succès de ma hardiesse. Ils ne penserent ensuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de le servir de leurs rames & de leurs voiles, la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprise étoit à me marquer la joie qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord par quel enchantement j'avois été transporté si légèrement dans la chaloupe. Elle me dit qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le dessein qu'elle avoit de me sauver, & les moyens dont nous étions convenus ensemble, ils avoient jugé qu'un grand filet dont on se sert pour la pêche ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chute au moment que je me précipiterois dans la mer; que s'étant approchés du vaisseau avec beaucoup de peine à cause de l'obscurité, ils avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impossible de les appercevoir, qu'elles les avoient assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevroient sans doute quelqu'un de ma part; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres

mêmes pour arranger leur filet, qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la chaloupe & le vaisseau une large nape, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus; que de peur qu'elle ne se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter à ma chute, qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi lorsque j'avois commencé à leur parler; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en approchant du vaisseau, ce qui avoit fait que je me trouvois suspendu au-dessus de l'eau, & ensuite au milieu de la chaloupe qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & à leur zèle, il est clair que cette entreprise n'avoit réussi que par une particulière protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes Compagnons rallumerent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du vaisseau; & croyant n'avoir plus rien à appréhender, ils abandonnerent

leurs rames, pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils s'approchèrent de moi. Je ne les pris jusqu'alors que pour de simples Matelots; mais quoique leur habit ne marquât point qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air & à leurs manières. Ils m'observerent curieusement. Ils me firent diverses questions qui me firent connoître que la Dame leur avoit appris une partie de mes aventures. Ils s'entretenoient ensuite sur mes réponses d'un air qui marquoit leur satisfaction. Le langage dont ils se servoient entre eux m'étoit inconnu, quoiqu'ils parlassent poliment notre Langue en s'adressant à moi. Enfin après m'avoir comblé de caresses & d'honnêtetés, l'un d'entre eux me dit qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient, & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états, il n'y avoit pas de lieu sur la terre où je ne fusse prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit, je leur témoignai honnêtement que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si impor-

tant, sans autre motif que leur générosité. Nous espérons, reprit l'inconnu, que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuse partie de la terre où nous vous conduisons saura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évafion du vaisseau comme votre plus grand bonheur, à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voie dont le Ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons, ajouta-t-il, que de la sagesse & de la vertu; votre phyfionomie, & le rapport de Madame Eliot nous garantissent que vous en avez toujours eu & que vous n'en manquerez jamais. Laissez au Ciel & à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reste de la nuit. Je me contentai de leur marquer en général une vive reconnoissance, sans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient si obscurément. Madame *Eliot* (c'étoit le nom de l'Etrangere, que j'entendis d'eux pour la première fois) ne se lassoit point de leur renouveler l'éloge de ma douceur & de ma modestie, & de leur répéter de quelle maniere elle avoit lié connoissance avec moi sur le vaisseau. En un mot, leur dit-



elle, je suis contente du succès de ma commission, & je suis persuadée que tous nos freres le seront aussi. Je n'en amene qu'un petit nombre, mais il est de ceux qu'on pese plutôt qu'on ne les compte. Cette conversation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à se dissiper; je découvris après quatre ou cinq heures de navigation une côte si escarpée, que je n'apperçus nulle ouverture qui pût servir de Port ni de Rade. Mes libérateurs me dirent : Rendez graces au Ciel, vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précaution dans la crainte de rencontrer les rochers qui se monstroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirèrent la chaloupe hors de la mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cachèrent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jettois les yeux de tous côtés pour remarquer l'endroit par où nous devions gagner la terre; je ne l'appercevois pas, & les rochers qui la bordaient étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame Eliot, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le

fable le long de la côte , elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos compagnons avoient caché leur chaloupe. Nous y entrâmes. C'étoit une espece de porte, après laquelle nous nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher jusqu'au sommet, & qui alloit en serpentant. La lumiere y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris, me dit Madame Eliot, mais prenez patience un moment, le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin la fente où nous marchions s'élargissant par degrés; nous trouvâmes bientôt la sortie qui répondoit à la terre. Le spectacle que j'aperçus me frappa tout d'un coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine dont la largeur étoit d'environ quatre lieues, sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides & escarpés. La vue étoit ainsi bornée de toute part. Mais l'Univers n'a rien de

plus agréable que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'art & la nature sembloient réunis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vue, de petits bois, un mélange bien ordonné de prairies & de terres cultivées, des maisons d'un côté & de l'autre qui se répondoient avec symétrie, & qui paroissoient aussi bien disposées pour le plaisir des yeux que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaste édifice. Il n'avoit rien de frappant pour la magnificence, mais il ornoit le Paysage, parce qu'il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons, qui en étoient à peu près au même éloignement. Le Soleil qui commençoit à répandre ses rayons donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle campagne, que je me crus transporté dans un nouveau monde, & je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre, me dit Madame Eliot; c'est cet heureux coin de la terre que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour asile. Je vous apprendrai maintenant, continua-t-elle en reprenant notre marche, avec qui vous allez vivre, & à quelle

espece de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux siege de la Rochelle , & des horribles extrêmités auxquelles cette malheureuse Ville fut réduite. La plupart des personnes que vous verrez ici en étoient des habitans. Ce fut , comme vous savez , le zele de la Religion qui nous arma pour sa défense. La rigueur de la Cour , la mauvaise foi du Cardinal de Richelieu , la violation de tous nos privileges & des droits qui nous avoient été accordés par les plus saintes promesses , nos miseres & l'injustice de nos tyrans qui croissoient tous les jours , nous avoient réduits au dernier désespoir. Nous résolûmes de tout entreprendre pour l'intérêt de notre conscience & de notre liberté. Nos entreprises furent plus justes qu'heureuses , elles se terminerent par la perte entiere de tous les avantages dont nous n'avions eu dessein , en prenant les armes , que de nous conserver du moins une partie. Après avoir soutenu un siège que mille affreuses circonstances rendront long-tems mémorable , nous fûmes contraints par la famine de céder à nos vainqueurs. Ils usèrent si rigoureusement de leur victoire , que nous ne pûmes soutenir l'orgueil avec lequel ils



insultoient à nos peines. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt, les plus riches & les plus distingués de la Ville, nous tînmes conseil sur nos infortunes, & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver, nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse patrie, pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre première résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous qui n'y eussent quelque habitude. La plupart savoient aussi la Langue du pays; les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs enfans pour la commodité du commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux; & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu-à-peu la France à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre assemblée présenterent aussi-tôt une humble Requête au Roi,

pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trouverent point la facilité qu'ils avoient espérée. L'Angleterre étoit alors presque aussi divisée que la France en matiere de Religion. Il y avoit deux Partis qui se déchiroient sous l'odieuse distinction de Presbytériens & d'Episcopaux , ou plutôt l'Archevêque de Cantorbery , jaloux de son autorité & de celle des Evêques , persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du Roi , que ce Prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires Ecclésiastiques , & son zele s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la Hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de Presbytériens , las de ses persécutions , avoient quitté comme nous leur Pays , les uns pour passer en Hollande , d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux , ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre Requête , & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçue en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce chan-

gement. Il y avoit si peu de tems que nous étions à Londres, que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau, & de chercher ailleurs un asile. Quelques Anglois Presbytériens, qui furent informés de notre dessein, nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un vaisseau à frais communs, & ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique, nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens personnes, en comptant nos enfans & nos domestiques. Notre navigation fut heureuse pendant les six premières semaines : je puis dire même qu'elle le fut toujours, puisque le malheur qui nous arriva nous conduisit au bonheur dont nous jouissions. Le vent qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois, changea tout d'un coup, & devint si violent, que nos Matelots nous annoncerent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la désolation d'une multitude de femmes & d'enfans qui composoient notre troupe. Nous

crûmes trouver notre sépulture dans les flots. En effet, nous fûmes si furieusement agités pendant quelques jours, qu'il ne pouvoit nous rester d'espérance de salut, lorsqu'un coup de vent nous jeta sur la côte de cette Isle. Notre vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vus. Mais par un miracle de la Providence, la marée qui se retiroit au même moment, nous laissa tellement à sec, qu'au lieu d'être noyés dans le vaisseau même par l'eau qui y étoit entrée de toute part, nous la vîmes s'écouler d'elle-même au travers des fentes. Nous descendîmes sur le sable sans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de précieux dans le vaisseau. On n'eût point pris cette peine inutile, si on eût fait attention qu'il avoit été poussé si avant sur le rivage, qu'il étoit impossible que l'eau de la mer eût assez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire l'eût encore mieux défendu, parce qu'elle l'auroit rendu plus pesant. Quoiqu'il en soit, le retour de la mer ne nous fut point nuisible, il n'empêcha pas que nous ne sauvassions non-seulement nos biens, mais la chaloupe même, & tous les débris du vaisseau.

C'étoit néanmoins un spectacle pitoya-



ble que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers, & nous assis dessus avec nos enfans, dans l'attente de la résolution que prendroient nos maris. La côte étant escarpée, comme vous l'avez vû, ils furent obligés de détacher quelques-uns d'entre eux pour la suivre jusqu'à ce qu'ils trouvassent une entrée dans les terres. Leur rapport fut triste à leur retour. Ils nous dirent que les rochers avoient par tout la même roideur pendant l'espace d'une demi-lieue, & qu'il leur avoit été impossible d'aller plus avant, parce que l'eau s'avançoit jusqu'au pied de la côte. Ainsi nous nous trouvions sur une petite étendue de sable environnés d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos maris. L'un d'inventer quelque moyen de monter sur les rochers; mais quand ils y auroient réussi pour eux-mêmes, ils ne l'auroient pû pour nous & pour nos enfans. L'autre de se mettre dans la chaloupe au risque de se perdre mille fois sur les pierres noires & pointues qu'ils appercevoient de toute part à fleur d'eau, & de chercher, s'il étoit possible, à l'entour de l'Isle un endroit plus favorable pour abor-

der. Ils alloient prendre cette dernière voie , lorsque le Ciel fit appercevoir à un de nos Anglois l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul jusqu'à l'entrée de cette campagne , retournant aussi tôt sur ses pas , il vint avec un transport de joie nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre sauveur , & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre société. Nous entrâmes donc dans cette plaine comme dans une espèce de terre promise. Le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étendue. Ils nous rapportèrent avec étonnement qu'elle n'aboutissoit à rien , & qu'après en avoir fait exactement le tour , ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plupart des femmes s'affligèrent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde ; mais quand nos maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excellent , & qu'ils y avoient trouvé mille especes de fruits que la terre y produisoit naturellement , nous changeâmes de pensée , & nous commençâmes à croire que ce n'étoit point sans une vue particulière du Ciel que nous avions été con-

duits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude par le soin que nous avons pris de l'embellir. La nature nous aide, car elle n'est nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établissement est formé, nous n'avons point connu d'autre saison qu'un continuël printemps, qui est toujours accompagné des richesses de l'automne.

Je ne vous parle point à présent, ajouta Madame Eliot, de l'ordre que nous mêmes dans notre conduite après avoir pris possession de ce fortuné séjour : je veux vous laisser le plaisir de vous instruire de tout par vos yeux. Il ne me reste à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe, & qui m'ont engagée ensuite à vous offrir mes services dans le vaisseau qui nous a apportés à Sainte Hélene ; c'est un point sur lequel il faut que vous soyez prévenu. Cette campagne, reprit-elle, toute favorisée qu'elle est du Ciel & de la nature, a dans l'air ou dans le fond du terroir quelque chose de vicieux qui s'oppose à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les femmes y soient stériles,

les , au contraire elles y ont presque toutes une heureuse fécondité , mais elles ne mettent au monde que des filles. A peine nous est-il né un enfant de votre sexe pour quatre du mien depuis l'espace de vingt ans. Il est vrai que nos filles sont des créatures toutes parfaites ; il semble que la nature en les formant , mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un garçon. Mais vous concevez bien que la plupart étant sans maris , elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres enfans ne font que soupirer nuit & jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions absolument leur chercher des époux à Sainte Hélene , mais nous sommes retenus par deux raisons : l'une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une Religion différente ; l'autre est l'envie de nous conserver aussi-long-tems que nous pourrons inconnus au reste du monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude , & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé , après une mûre délibération , que le meilleur parti que nous pussions prendre pour prévenir le dépérissement de la



Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes maris pour nos filles. On m'a chargé de cette commission, patce qu'on m'attribue le mérite d'avoir l'esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que jé partis de cette Isle avec un de nos hommes qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premierement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion est florissante. Mais malgré tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui aient voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s'est réduite à deux. Je n'en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, si j'eusse été disposée à les recevoir indifféremment; mais il me falloit des jeunes gens sages, doux, vertueux, attachés à leur Religion, & Dieu fait qu'il ne s'en trouve gueres en Europe. Je vous ai vu sur le vaisseau, votre physionomie m'a attachée, & vous ne m'avez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru propre à augmenter le petit nombre des Elus que j'amenois. Vous aurez pu les remarquer dans le vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont

ici à présent à vous attendre , & ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reste de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce discours , si je n'approuvois point les vues qu'elle avoit eues sur moi , & si je ne lui savois pas bon gré de m'avoir délivré de l'esclavage pour m'amener dans les bras d'une jolie femme , & m'aggréger à une société de gens aimables & vertueux. J'en étois si pénétré de joie , que j'avois peine à me persuader que son récit fut une vérité. Je lui fis mille questions auxquelles elle satisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre , ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établissement de la Colonie , tandis qu'elle étoit si proche de Sainte Hélène , que nous n'avions eu besoin que de cinq ou six heures pour y arriver. Je lui demandai aussi comment elle avoit pû trouver le chemin , soit pour aller à Sainte Hélène , soit pour en revenir. C'est un mystère , reprit-elle , pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curiosité , jusqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être long-tems là-dessus , c'est que

parmi les habitans mêmes de ce lieu, il n'y a qu'un petit nombre d'anciens qui en soient informés. Je ne crus pas devoir la presser, & je me persuadai que si elle refusoit de me satisfaire, c'étoit par la crainte que je ne me servisse de la connoissance que je lui demandois pour sortir de l'Isle s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derrière nous à prendre soin de la chaloupe, nous ayant rejoints, nous doublâmes le pas, & nous arrivâmes après une heure de chemin à la maison de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode, & quoiqu'il n'y eût rien que de simple dans l'ameublement, tout y sentoît l'abondance. En voyant ma maison, me dit-elle, vous pouvez prendre une idée de toutes les autres, elles ressemblent entièrement à la mienne. Notre but dans cette uniformité a été d'éviter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont réglés par nos âges, & l'on n'est gueres jaloux de la presséance, quand on ne la doit qu'à la vieillesse. Elle appella ensuite ses domestiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la pré-

caution d'en porter sur la chaloupe , & de me les faire reprendre après être sorti de la mer , mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement pour paroître la première fois en public , sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une épouse. A Dieu ne plaise , me dit-elle , que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure , & le moindre faste dans l'habillement , mais dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous , il est permis d'orner modestement les avantages qu'on a reçu de la nature , c'est même une marque de considération & de respect dont on est redevable à la présence des personnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée , & qui se trouva assez bien assorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit & un assez grand nombre de domestiques qui étoient à nous servir , je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs , lui dis-je , & des domestiques que vous ne regardez point sans doute comme vos égaux. Non , me répondit-elle , nous n'avons point changé



l'ordre des conditions. Les domestiques que nous avons amenés d'Europe , continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les enfans qui naissent d'eux demeurent aussi dans les mêmes bornes que leurs peres. Mais ils ne laissent pas d'avoir avec nous une espece d'égalité que je vais vous expliquer. Premièrement ils ont la même part que nous à nos richesses. Tous nos biens sont communs , comme vous l'apprendrez mieux dans la suite , & chacun a droit à la même portion pour l'usage. Quoique mes domestiques aient une table différente de la mienne , ils ont la même nourriture que moi ; tout ce qui est nécessaire à la vie leur est accordé avec la même abondance. En second lieu , c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous , que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter , qu'ils n'ayent pas de refuser de le souffrir ? Pour ce qui regarde le rang , ils l'ont immédiatement après nos enfans , & ils observent entre eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi, comme on ne sauroit dire qu'il y ait de l'inégalité entre un fils & son pere , il n'y en a gueres davantage entre nous & nos domestiques. Chaque famille est considérée comme un tout , dont le pere fait la premiere partie ,

les domestiques la troisième. Ils nous touchent d'aussi près que les mains font au corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux que comme la tête l'est à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette sage disposition, qui me parut s'accorder également avec les principes de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainsi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblèrent de caresses & de civilités. La plupart étoient dans un âge avancé, mais leur air de santé, & la fraîcheur de leurs visages marquoit tout à la fois la bonté du climat, & la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des Vieillards me répondit : nous avons renoncé aux civilités gênantes, & aux vains complimens. Nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la première fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le seriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez

rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes devroient agir les uns envers les autres ? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avoue que les entendant raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Protestans qu'à une troupe de Quakers, qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, & de vivre d'une manière toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'aperçus même que s'ils haïssoient les apparences affectées de politesse, ils en avoient l'essence, c'est-à-dire, beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'apprirent les Loix qu'ils s'étoient formées & auxquelles ils s'étoient tous obligés, leurs coutumes, leurs occupations, & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille

tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée, s'étoit augmenté presque au double. Il se feroit bien accru davantage s'ils eussent eu des maris pour toutes leurs filles. C'étoit leur chagrin. Je remarquai qu'ils n'étoient pas contents du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes, tandis qu'ils avoient près de cent filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à recevoir leurs caresses, je témoignai le soir à Madame Eliot que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre, lui dis-je, que vous avez près de cent filles qui attendent un époux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du sort celles à qui la préférence seroit accordée ; car il ne faut rien ici, ajouta-t-elle, qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse qui ne s'accom-



moderoit point d'une épouse dont je ne serois redevable qu'au hasard. Mon cœur demandoit à choisir, & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit, si j'étois contraint de vivre avec une femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée qu'on me parloit des filles de la Colonie comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu'elles le soient toutes; que seroit-ce si le hasard m'en donnoit une laide? Quel cruel martyre d'avoir une femme désagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les représente? Je me retirai le soir avec ces idées, & elles m'occupèrent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain en m'éveillant la satisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus sur le même vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrémité de la plaine pour leur en faire voir les différentes parties, ce qui les avoit empêchés d'apprendre mon arrivée. Nous nous embrassâmes avec la tendresse qu'on sent l'un pour l'autre quand on est compagnon du même sort. Ils me parurent sages & retenus. Mais lorsqu'après un

quart d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachèrent point qu'au milieu du plaisir qu'ils avoient de se trouver dans un séjour si agréable, ils sentoient comme moi beaucoup de douleur de se voir condamnés à recevoir leur épouse du hasard. Nous sommes les premiers, dit l'un deux, nous avons le droit de choisir. C'est-à-dire, ajouta-t-il avec chaleur, que si le sort ne nous favorise pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie personne de l'Isle. Si vous m'en croyez, mes chers amis, nous nous garderons bien de le souffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'approuvois son ressentiment, mais que je ne voyois pas de quelle maniere nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penser comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penser comme eux; ils ne me feront point épouser une femme pour laquelle je ne me sentirai point de penchant. Il s'efforça là-dessus de nous engager à le soutenir dans le dessein qu'il avoit de représenter aux Anciens l'injustice de leur prétention. Je refusai absolument d'entrer dans cette ligue, non que je n'eusse autant d'éloigne-

ment que lui pour un mariage de cette nature , mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui regnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater jusqu'à ce que le sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'appris de lui & de ses compagnons qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après-midi du même jour , pour satisfaire l'impatience de quantité de filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserrées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée , & ce soin de les empêcher de nous voir ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis que j'aurois le soir une épouse. Je ne lui avois point demandé si elle avoit une fille , je lui fis alors cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux , & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J'employai le matin à visiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduisirent vers le grand édifice dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Eglise , mais ils m'apprirent que c'étoit

le Magasin commun, où toutes les richesses de l'Isle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnerent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même peuple que comme une seule famille. Nous vivons sans soins comme des enfans dans la maison de leur pere. Chaque année nous élisons au sort quatre Gouverneurs qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos domestiques à la culture de la terre, de faire transporter le fruits de nos récoltes & de nos moissons dans ce Magasin; & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part d'un domestique est égale à celle du Maître. Ce n'est pas tout d'un coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui regne à présent dans cette Isle. Lorsque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instrumens nécessaires à la vie, mais notre argent n'étoit ici d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque tems, mais nous manquions de bled pour ensemençer nos ter-



res, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre vaisseau s'étoit brisé sur la côte, il ne nous restoit qu'une chaloupe, comment se hasarder sur une mer inconnue & parsemée de rochers ? Où aller ? de quel côté ? dans quel espoir ? Il se trouva néanmoins parmi nous un Anglois qui offrit d'exposer sa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher ; j'ai su de Madame Eliot qu'elle vous en a raconté l'histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entreprise. Il remplit la chaloupe de vivres, & il partit sans autre secours qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie passa le tems de son absence à faire des vœux pour son salut qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le revoir de longtems. Cependant quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la mer, l'apperçurent qui retournoit vers la côte. Ils nous apprirent cette agréable nouvelle. Nous courûmes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement qui nous ramenoit sa chaloupe chargée de bled & de diverses semences qu'il savoit nous être nécessaires. On se hâta de l'interro-

ger sur les circonstances de son voyage , mais n'ayant pas moins de prudence que de courage , il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblerent pour entendre son rapport. J'étois du nombre. Il nous apprit des choses qui nous remplirent de joie & d'admiration. Nous jugeâmes à propos , en suivant son conseil , d'en tenir une partie cachée pour l'intérêt de la Colonie , mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Sainte-Hélène , que nous n'en étions pas éloignés , & que nous étions assurés désormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux compagnon s'appelloit *Drington*. Il est mort depuis quelques années , mais ce n'est point sans avoir rendu à la Colonie mille autres services importants qui lui doivent attirer d'elle une reconnoissance immortelle.

Cette campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois pour élever nos maisons , & pour cultiver nos terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette

face riante que vous lui voyez ; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat, nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous-mêmes, que par le desir de donner à nos descendans une idée avantageuse de notre industrie & de notre zèle. L'emploi de M. Drington étoit de retourner souvent à Sainte-Hélène, & de nous apporter les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes, pour l'aider dans ses voyages, trois de nos Compagnons, qui s'engagerent par serment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'est une méthode que nous avons suivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés qui aient le droit de se mettre en mer & de s'éloigner de la côte. S'il en meurt un, on en élit un autre. Ils ont seuls la disposition des chaloupes, qu'ils tiennent enchaînées dans une grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il est rare à présent qu'ils aillent à Sainte-Hélène : nous n'avons plus besoin du secours de personne, nos terres nous fournissent des alimens au-delà de ce qui est nécessaire. Nos troupeaux se sont tellement multipliés, que nous sommes

quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Hélène ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons apporté d'Europe est compté ici parmi nos richesses inutiles : nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magasin ; c'est un bien mort & sans usage. Ainsi , des trois principales passions qui font la guerre au cœur des hommes , nous avons su couper la racine à deux ; l'égalité qui est établie parmi nous , nous met à couvert de l'ambition , & l'inutilité des richesses nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne saurions trouver de remède. Nos jeunes filles se consomment ; & ce qui est extrêmement triste pour elles , nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion , ni leur donner de quoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop , ajouta le bon Vieillard , de ce qu'il en coûte dans un certain âge pour modérer ses desirs , & pour résister au penchant de la nature.

Je lui fis deux questions après ce discours. Je conçois bien , lui dis-je , qu'il ne vous est pas difficile d'empêcher que les particuliers de cette Colonie ne se servent de vos chaloupes pour s'écarter de l'Isle , & satisfaire leur curiosité ; mais



comment est-il possible que votre demeure ne soit point connue des habitans de Sainte-Hélène qui en sont si proches, & que pensent-ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois, lorsqu'ils les voyent arriver si loin du continent dans une chaloupe, avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traversé l'immense étendue des mers? Le Vieillard me répondit, que la première fois qu'ils avoient vu M. Drington, ils l'avoient regardé comme un homme descendu du Ciel, & qu'ils s'étoient fort empressés à lui demander d'où il venoit, & par quelle aventure il se trouvoit dans leur Isle, mais que ce sage Anglois ayant considéré de quel avantage il seroit pour le bien de la Colonie de demeurer inconnue même à ses voisins; il leur avoit fait des réponses si équivoques, qu'ils n'avoient pû tirer de lui le moindre éclaircissement; que ses compagnons avoient gardé les mêmes mesures, & que pour s'assurer encore mieux contre la curiosité des Portugais, & de quelques Anglois même qui sont établis à Sainte-Hélène, ils avoient coutume de ne partir de leur Port qu'à l'entrée de la nuit, afin de pouvoir se dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les

observer. Ils sont persuadés , ajouta le Vieillard , que notre séjour n'est pas éloigné d'eux ; mais avec toutes leurs recherches , ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard ou l'indiscrétion de nos quatre hommes de mer qui puisse leur donner cette connoissance. Ma seconde question fut la même que j'avois déjà faite à Madame Eliot. Quel fruit , lui dis-je , pouvez - vous espérer pour le contentement de vos filles , de mon arrivée & de celle de mes cinq Compagnons ; vous n'en sauriez satisfaire que six , & les autres n'en seront que plus affligées de se voir rejetées par le sort. Il convint que j'avois raison , & il se plaignit beaucoup de Madame Eliot qui avoit si mal réussi dans sa commission. Cependant , continua-t-il , nous avons pris dans l'assemblée qui s'est tenue ce matin , une résolution qui les consolera. C'est d'envoyer une seconde fois en Europe , pour y faire une nouvelle levée de jeunes maris. Si cette députation n'a pas plus de succès que la première , nous laisserons à nos filles la liberté d'y aller elles-mêmes , en donnant à chacune d'elles une somme honnête pour vivre dans le lieu qu'elles choisiront pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire

cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ me firent trouver plus d'injustice que jamais dans le dessein qu'on avoit de nous faire tirer nos épouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq compagnons, & je n'eus pas besoin de rien ajouter pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Isle tout ce qu'il y avoit d'aimable, pendant que nous y demeurerions attachés à quelque fille désagréable qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin*, qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite, mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence, fut d'avis, que sans différer un moment nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux Vieillards, & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un règlement qui bleissoit si manifestement nos droits. Il fit entrer nos Compagnons dans son sentiment; de sorte qu'étant seul à les combattre, je n'eus pas peu de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrémité, & que pour notre honneur autant que pour le bien de la paix, il falloit attendre du moins

à nous plaindre jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas, leur dis-je, comme si nous avions déjà formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre; nous ne connoissons encore aucune des filles que nous devons voir aujourd'hui. Nous sommes sans inclination particuliere, & nous n'avons que le désir général d'obtenir une épouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise : nous aurions alors avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits, celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre retenue. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort, nos plaintes n'en seront pas moins libres, & nos représentations n'auront que plus de force après le témoignage certain qu'on aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrions demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelques connoissances avec nos épouses; c'est une faveur qu'on ne sauroit nous refuser, & nous en profiterons pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagements involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de M. Gelin pour



le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassés comme des frères, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des Anciens de l'habitation vint me prendre chez Madame Eliot où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes filles y étoient déjà assemblées. J'y arrivai en même tems que mes cinq compagnons qu'on avoit fait avertir aussi par des Vicillards dépurés. La curiosité avoit attiré tous les habitans de l'Isle pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand autour duquel les filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis avec les quatre Gouverneurs du Magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte prière pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre

s'adressant à nous à haute voix , nous fit un discours fort éloquent sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'histoire de l'établissement de la Colonie , & des marques spéciales qu'elle avoit reçues depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte exposition des Loix du Pays , & de tous les engagements que nous allions prendre avec la qualité d'Habitant de l'Isle. Les Loix me parurent simples , & d'une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences claires & immédiates des préceptes généraux de la charité & de la justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Isle heureuse , & il nous exhorta à nous rendre dignes de la société dont nous commençons à devenir membres. Quoique toutes les filles parmi lesquelles on alloit élire nos épouses eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu , il ne doutoit pas , nous dit-il , que Dieu dont la main conduit le sort , ne fit tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison , ajouta-t-il , autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préfé-

rences , que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos épouses au hasard ; persuadés que tout ce que les hommes appellent de ce nom n'est qu'une secrète disposition du Ciel , qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui respectent les volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention , j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de filles qui étoient en effet toutes charmantes , sans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre, & mon admiration étoit si partagée , qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fît dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe , disois-je , il est impossible que je ne sois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes ; c'est un embarras que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquille & désintéressé , je n'en connoissois point encore d'autre ; mais un coup-d'œil  
m'en

m'en apprit bien-tôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante ; & considérant plus attentivement ces aimables filles, j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi : elle les baissa promptement, lorsqu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie, & je ne m'aperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité, que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres. Cependant mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espece d'avidité tous les traits de ce visage qui sembloit avoir échappé à ma vue la première fois. La taille, l'air, le moindre mouvement de cette belle personne attachoit mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi ; & s'appercevant que je ne cessois point de la regarder, elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même au visage ; & ce changement m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trouvai si ému que je ne me souviens point d'avoir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me remis en faisant semblant d'écouter le Ministre qui continuoit son



discours ; mais j'en étois détourné sans cesse par un mouvement secret qui me rappelloit vers ce que j'avois vu. Je ne trouvois plus même dans les autres filles les charmes que j'y avois admiré : leur air me parut affecté. Je lisois dans leurs yeux l'ardeur qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte où elles étoient d'être rebutées par le sort : au lieu que tout respiroit l'innocence, & sentoît la modestie dans celle qui venoit de se rendre maitresse de mon cœur. J'avoue que je commençai alors à me repentir du conseil que j'avois donné à Monsieur Gelin. J'aurois souhaité de pouvoir l'entretenir un moment pour lui faire reprendre ses premières résolutions. L'Amour me fit sentir tout d'un coup qu'il avoit attaché le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir, & que ce n'étoit plus du sort, ni de mon propre choix qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diverses pensées, le Ministre ayant fini son discours, annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'élection. De deux voies qu'on auroit pû prendre, dit-il, à l'Assemblée ; l'une, de faire tirer toutes les Filles ensemble ; l'autre, de les diviser en six bandes qui répondent au nombre

des six jeunes gens : il m'a paru que la seconde étoit la plus naturelle, & qu'elle feroit la plus agréable. Chaque bande sera composée de seize filles. Le sort décidera à quelle bande chaque jeune homme doit appartenir, & l'on tirera ensuite qui sera l'heureuse personne que le Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le monde applaudit à cet arrangement. Les filles en furent extrêmement satisfaites : il sembloit, en effet, qu'il y eût plus de proportion de seize à un, que de quatre-vingt-seize à six, & cette réduction rapprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets, & l'on fit approcher une fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'Assemblée, & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du sort. Pour moi, qui étois pressé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curiosité, je ne vis qu'en tremblant les filles porter les mains à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout d'un coup : car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimais, c'étoit la ruine

absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déjà si formée, que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin les billets furent tirés, & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois appréhendé. J'adressai intérieurement mes plaintes au Ciel. Qu'elles furent amères ! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler vers la bande à laquelle j'appartenois. Mes yeux seuls exprimoient ma douleur à l'aimable fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards, qu'elle s'appercevoit de ma tristesse, & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle, en m'éloignant, & pour comble de désespoir, je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste de la cérémonie ; mais ayant aperçus Gélén qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne, je m'approchai de lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie, me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaisance que j'ai eue de suivre votre conseil : elle me rendra peut-

être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des esclaves. Mais, ne manquez pas du moins, ajouta-t-il, de soutenir ce que je me suis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne nous permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit sortir hors des rangs celles que le sort avoit favorisées. La joie brilloit dans leurs yeux ; & malgré les efforts que faisoient les autres pour cacher leur jalousie, on la voyoit peinte sur leur visage. Le Ministre nous dit : voilà vos épouses : recevez-les de la main de Dieu, dont la volonté vient de se déclarer. Il nous ordonna à tous de les embrasser. Je tournai les yeux vers Gelin, comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéir tranquillement à l'ordre du Ministre. Il nous fit même entendre par un léger signe de tête que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop que quelque dessein qu'il eût pû former pour nous secourir, c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant ; & qu'une marque si publique de consentement deviendrait un lien que nous aurions de la peine à rompre. Cependant son exemple & ce-



lui de nos Compagnons me déterminèrent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon épouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour, je n'aurois pas fait cette action avec plus de joie : car j'étois si malheureusement partagé, qu'il sembloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus désagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entièrement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts ; & connoissant sa vivacité, je n'avois garde de prévoir qu'il nuirait à nos desseins par un excès mal entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina que pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité ; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la Fille qu'on lui présentait comme son épouse. Funeste

raisonnement ! qui pût contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions ; mais qui a causé dans la fuite la perte de notre bonheur , & presque celle de notre vie.

Le Ministre se disposoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires , lorsque Gelin leva la voix pour exposer notre demande à l'assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François , parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre langue , ne l'ayant apprise que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui composoient la Colonie y avoit rendu les deux langues si familières , qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre ; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en Anglois pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi qui ignorions la Langue Française. Je n'entendis donc point le discours de Gelin ; mais comme il parloit avec grace , & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions , je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistans , qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée avec l'applaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des premiers à l'approuver , & il donna même

le nom de sagesse à l'envie que nous marquions de connoître nos épouses , & de mériter leur affection , avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines pour satisfaire un desir si juste & si modeste. Nous parûmes contents de ce terme , & tout le monde nous félicita en sortant de l'Eglise sur la maniere dont nous nous étions conduits dans l'Assemblée.

Il n'y avoit point un seul de mes Compagnons qui ne desirât aussi ardemment que moi l'occasion de nous rejoindre , pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous déro bâmes à quantité d'importuns qui nous obsédoient , & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de sa joie. Il nous demanda d'abord ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu , & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réussi. Il nous confessa ensuite , sans nous donner le temps de répondre , que quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir , il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu , nous  
dit-il

dit-il avec transport, si le Ministre & l'Assemblée eussent été aussi inflexibles à mon discours, que le sort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers amis, je suis amoureux au-delà de toutes mes expressions, & malheureusement ce n'est pas de celle que le sort me condamne d'épouser. Il ajouta qu'il avoit besoin là-dessus de notre conseil, & de tous les secours de l'amitié que nous nous étions jurée. Notre embarras paroissoit égal, & nous demeurâmes en silence pendant quelques momens. Enfin nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos freres & à nos amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d'aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zele avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir, parce que chacun ne manqueroit point de mesurer les secours qu'il donneroit aux autres sur ceux qu'il prendroit d'eux pour lui-même. Nos premières délibérations roulerent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtresses, c'étoit le point le plus difficile : nous nous reposions du



reste sur l'Amour & sur la Fortuue , autant que sur les conseils que nous recevions les uns des autres dans les conférences que nous nous propoſions d'avoir ſouvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce premier embarras , en nous aſſurant qu'il avoit entendu dire à ſon hôte que les jeunes filles ne ſeroient captives , comme elles étoient depuis notre arrivée , que juſqu'au tems de l'élection. Il en concluoit que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir , & ce ne devoit point être une choſe embarrasſante de retrouver nos Maîtresſes dans un pays d'une ſi petite étendue , les maiſons étant d'ailleurs réunies preſque toutes autour de l'Egliſe & du Magaſin , qui en étoient comme le centre. Nous convinmes unanimement que la prudence & la diſcrétion devant ſervir plus que tout le reſte au ſuccès de notre deſſein , il falloit non ſeulement que chacun veillât ſur ſes propres démarches , mais qu'il eût un œil ouvert ſur celles de ſes Compagnons. Nos intérêts étoient ſi liés , que les fautes particulières ne pouvoient manquer de nuire à nos vues communes.

Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétendues épouſes , nous ne primes point

d'autre résolution que celle de les voir avec bienfiance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes & plus précis, lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances, & que nous aurions commencé à démêler les premières obscurités de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent pour conférer ensemble; mais comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons, nous en réglâmes le nombre à deux chaque semaine, & nous marquâmes exactement le jour, l'heure & le lieu.

Nous nous séparâmes pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maison de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en changerions point jusqu'à la conclusion de notre mariage: on devoit nous donner alors à chacun notre demeure, & nous constituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot seule qui m'attendoit pour souper; mais je fus surpris de voir quatre couverts sur sa table au lieu de deux seulement qu'on avoit mis jusqu'alors. Elle prévint mes questions, en me disant que la cérémonie de l'élection étant terminée, j'aurois désormais la liberté de voir ses filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle

me témoigna en même tems le déplaisir qu'elle avoit eu de ce que le sort avoit rejeté sa famille. Je ne veux point parler avec mépris , me dit-elle , de celle qui vous est échue ; mais sans me laisser aveugler par la tendresse que j'ai pour mes filles , je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé , si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donnés pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous , ajouta cette bonne Dame , que j'aurois été contente de pouvoir vous appeler mon fils. Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié , ses filles qu'elle avoit fait avertir de mon retour , entrèrent pour me saluer. Concevez , s'il se peut , ma joie & mon étonnement : au premier coup d'œil je reconnus dans la plus jeune la maitresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise , & que j'avois déjà juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avoue que tous mes projets de discrétion s'évanouirent à sa vue. Je me tournai vers Madame Eliot , & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire : Ah ! Madame , m'écriai-je , vous êtes la mere de ce que j'aime , & la maitresse de tout mon bon-

heur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, & elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conclus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérés, mes regards le furent si peu, qu'ils acheverent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes, & elle fit signe ensuite à ses filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls, elle me dit d'un visage sérieux, qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde fille; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre, & que c'étoit pour elle un mystère qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse, dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin, comme je faisois beaucoup de fonds sur sa bonté, je lui déclarai ingénument ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons, je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumet-



tre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage, & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa fille. Je ne puis vous approuver, me dit-elle enfin, sans blesser mon honneur & ma conscience. Votre amour est né trop tard; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité de toute l'ardeur de mon ame, que vous eussiez pû épouser ma fille; mais puisque c'est une chose impossible, je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de savoir ce que je viens d'entendre. Non, ajouta-t-elle, après avoir rêvé un moment, je ne puis rien entreprendre pour vous, il est trop tard; & je vous demande en grace, de ne me renouveler jamais la confiance que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours, sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation accablante qui coupoit la racine à toutes mes espérances. Cependant, lorsque je vins à rappeler le ton dont elle avoit parlé, & son air rêveur qui étoit une marque d'incertitude, je me

persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument ce qu'elle confessoit qu'elle eût désiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi ; mais rien ne m'empêchoit d'espérer qu'elle approuveroit peut être ce que j'entreprendrois pour moi-même. Je compris que la bienséance ne permettoit point à une personne de son âge , & considérée comme elle étoit , de prendre part aux petits stratagèmes d'un Amant , & d'aller contre les décisions des Anciens. Elle étoit fâchée , m'avoit-elle dit , de la confiance que je lui avois faite ; mais je crus qu'elle ne le feroit pas du succès de mes entreprises , & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vraisemblable , & elle s'accordoit si bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors , que je résolus de m'y attacher comme à une espece de regle pour ma conduite. Il me sera facile , disois-je , de reconnoître si je me suis trop flatté , par la maniere dont elle en usera désormais avec moi : si elle ne m'interdit point la vue de sa fille , j'aurai lieu de croire , que loin de condamner ma passion, elle l'approuve secretement , & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquilles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angelique Eliot*, c'étoit le nom de ma charmante maîtresse. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demurai tremblant d'amour & d'admiration; & de chacun de ses traits que je considérai d'abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon cœur une image que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en sauroit effacer. Quoique ce langage muet fut une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colere affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une coquette ou d'une hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage; & sa sincérité par une réponse qui confirma l'idée que mon

amour se formoit déjà du caractère de son esprit & de son cœur. Elle me dit que loin d'être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des sentimens qu'il m'inspiroit pour elle ; que, plus indifférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance, mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eu à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence, qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le sort ; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir, & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret ; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoir seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déjà vaincu par le pouvoir de ses charmes, cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractère, ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux Amans vulgaires pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui dé-



couvrir non-seulement tous les secrets de mon cœur, mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures, ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur, lui dis-je, d'obtenir de vous quelques sentimens d'estime, avant même que j'eusse eu celui de vous parler & de vous connoître; je me flatte avec raison que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déjà fait mille fois au fond du cœur de n'aimer que vous seule, & de n'être jamais à personne, si je ne suis point assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrais-je l'espérance? Ma destinée n'est-elle pas dans vos mains? Et qu'importent les arrêts du sort, si vous en voulez prononcer un qui me soit favorable: En un mot il dépend de vous, continuai-je, de m'accorder tout ce que mon cœur desire. Voyez si cette estime dont vous m'avez flatté est assez forte pour vous faire entreprendre quelque chose en ma faveur? Cette belle personne n'avoit pas moins de prudence que de beauté & de modestie. Elle répondit qu'elle s'étoit assez expliquée pour me faire entendre qu'elle regardoit elle-même comme un bonheur d'être à moi; mais

qu'elle y voyoit si peu de possibilité apparente, qu'elle n'osoit en former le moindre espoir ; qu'elle avoit son devoir & son honneur à ménager ; & qu'après la décision du sort, & le consentement que nous y avons donné, il lui paroissoit impossible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à satisfaire à cette objection. La conduite, lui dis-je, qu'on a tenue à notre égard est une tyrannie ; il est inoui qu'on force des hommes libres à prendre des épouses pour lesquelles ils aient de l'aversion. A la vérité, jusqu'à présent tout a paru volontaire de notre part ; mais on a mal interprété nos dispositions, si l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre sagesse & de notre retenue, en fût un de notre consentement. Nous ne nous sommes point opposés à l'élection ; parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la Colonie, nous avions l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez, pour nous rendre contents de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos desirs ; c'est un malheur dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la paix ; mais nous nous sentons si peu disposés à le supporter, que de six que nous sommes, il n'y en a point un seul qui ne soit résolu de

tout hazarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pû nous ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel ? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & passionné, qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtresse qu'il adore ; & tous mes desirs étant légitimes, vous pouvez me rendre heureux sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai, pour lui faire goûter encore mieux ce discours, les raisons que j'avois de croire que Madame Eliot ne désapprouveroit point ma passion ; & je lui représentai qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques Vieillards ridicules & par quelques Rivaux jalouses, pourvu qu'elle eût l'approbation du Ciel, avec celle de sa mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même si charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot, qu'elle ne balança point à m'assurer qu'elle étoit disposée à tout entreprendre avec le consentement de sa mere. Comme je ne cherchois point à la tromper, je ne lui déguisai pas qu'il y avoit quelque restriction à mettre dans ce que j'appellois l'approbation de Mme.

Eliot. Je lui fis comprendre que cette Dame étant liée par les considérations politiques du respect humain, elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel, mais je suis certain, ajoutai je, qu'elle approuve secrètement mon amour, & qu'elle en souhaite le succès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles, le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa présence me fit naître le dessein d'un petit artifice qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d'elle avec adresse la confirmation de ce que j'avois dit de ses sentimens, par la réponse que sa fille venoit de me faire, que la moindre apparence d'approbation formelle ou tacite, leveroit toutes les difficultés. Hélas ! Madame, m'écriai-je tristement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au sort qui m'a exclu de l'heureuse espérance de vous appeller ma mere, & de porter la qualité de votre fils ? C'est depuis que j'ai vu l'aimable Angélique, que j'ai appris à sentir tout mon malheur. Je ne m'en consolerais de ma vie. Je suis aussi affligée que vous, répondit naturellement Mde. Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature, ajouta-t-elle en me montrant sa fille ;



c'est un cœur admirable, elle me ressemble. Vous me l'auriez donc donnée volontiers ? repris-je : & c'est ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser, puisque j'aurois pû compter sur votre consentement. Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein, elles ne laisserent point d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif que si elles eussent été l'effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot qui s'en apperçut, en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant, & elle m'assura qu'elle eût crû une partie de son sang bien employée, si elle eût pû me rendre l'époux de sa fille à ce prix. Je ne desirois rien d'elle au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation, & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Cette aimable fille avoit fort bien pénétré dans mes vues, & son cœur étant incapable de dissimulation, elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses, me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes ; l'une que vous m'aimez sincèrement ; car à quoi pourrois-je attribuer cette préfé-

rence que vous me donnez sur toutes mes compagnes ; & ce qui me touche encore plus , cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorsque vous m'approchez ? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur par ce que j'éprouve dans le mien. Je ne doute pas non plus , continuat-elle , après la maniere dont ma mere s'est expliquée , qu'elle n'approuve secrettement vos desseins , & je conçois en même tems qu'elle est obligée à des menagemens extérieurs , qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un consentement plus exprimé. Mais en supposant qu'il suffise pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert , dites-moi donc , ajouta-t-elle en rougissant , ce que vous demandez de moi , & par quelle voie vous prétendez que je puisse devenir votre épouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre ; car dans le fond je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une fille honnête & vertueuse. Je comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'esprit de Gelin. Cette matiere devoit être mise en délibération dans notre première conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma maitresse que j'étois encore indéterminé sur le choix des moyens ; mais je l'assurai que son honneur m'étant

aussi cher qu'à elle-même , elle ne devoit point appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût allarmer sa délicatesse. Mes compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vues pures & innocentes. Nous devons nous assembler pour prendre une résolution commune sur cet important article, & quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre assemblée. Dans cet intervalle il fallut voir quelquefois par bienfaisance l'épouse qui m'avoit été donnée par le sort, mais la comparaison que je faisois d'elle à chaque visite avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chere personne; & comme il étoit naturel que demeurant dans la maison de Madame Eliot, je vécusse familièrement avec ses filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J'éprouvois tous les jours qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement, car les derniers momens que je passois avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le

le plus touché de ses charmes. J'en découvris à chaque instant de nouveaux ; & ce qui mettoit le comble à ma satisfaction , je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes sentimens , qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins , & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le tems de notre conférence étant arrivé , mes compagnons furent aussi punctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté les jours précédens de ne nous voir qu'en public pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards soupçonneux , qui n'avoient point d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eûmes donc une satisfaction extrême de nous rejoindre , & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente , que d'être témoin de la confusion qui regna d'abord dans notre assemblée , chacun s'empressant de parler , & voulant être le premier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous nous expliquâmes enfin tour à tour. Personne ne se plaignit de l'amour , toutes nos maitresses nous avoient écouté favorablement , avec cette



différence peut-être que quelques-unes s'étoient moins rendues par estime pour leurs Amans , que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laissoit pas de paroître égal , l'amour-propre ne manqua point de nous persuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencemens si heureux une fin qui le fût aussi. On proposa diverses voies qui furent long-tems examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la Colonie , fut rejetée comme trop incertaine ; notre malheur seroit devenu sans remède , si les Vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celle de quitter l'Isle & d'enlever nos Maitresses , fut regardée comme dangereuse , quoique ce fut Gelin qui l'eut proposée. Il y avoit du danger non-seulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des habitans , & pour s'emparer des chaloupes , mais encore plus dans notre fuite même , que nous ne pouvions entreprendre sans guide au milieu d'une mer inconnue , & n'ayant point la moindre connoissance de la navigation. Cependant Gelin insista fortement sur ce parti. La difficulté de quitter l'Isle , nous dit-il ,

n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secrettement. Nous choisissons le tems de la nuit pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les chaloupes ne nous coûteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en mer qu'à la pointe du jour, & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'Isle de Sainte-Hélène, que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raisonnement ne fit point d'impression sur nous. A juger par la suite des événemens, peut-être eussions-nous fait plus sagement de le suivre, mais il nous parut alors téméraire, sans compter que nous nous croyions point assez sûrs de l'affection de nos Maîtresses, pour oser leur faire une aussi étrange proposition que celle d'abandonner leurs parens & leurs amis pour fuir avec nous. Le troisieme avis fut celui d'un mariage secret. Gelin qui l'avoit encore proposé, nous en représenta la nécessité avec tant d'adresse & d'éloquence, qu'après avoir rejeté absolument les deux autres, nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le seul auquel nous pussions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formerent encore quelques difficultés, mais elles

ue furent point aussi fortes que la résolution déterminée où nous étions de satisfaire notre cœur. Quel que pût être le ressentiment des Vieillards & des Filles méprisées , nous comptions du moins qu'on ne penseroit jamais à nous ôter nos Maitresses lorsqu'elles auroient reçu notre foi , & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n'y avoit point d'apparence qu'elles balançassent long - tems lorsqu'elles se verroient soutenues par l'exemple de leurs compagnes. Le nombre encourage , & de quelque sagesse qu'on se pique , on ne se défend gueres contre l'amour quand on croit avoir trouvé le moyen de se justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée , nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincère , lui dis-je ; vos réponses doivent être décisives. Songez

que je vous propose la seule voie qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous. C'est une voie honnête, votre vertu ne sauroit la condamner, & pour peu que vous écoutiez l'amour, elle vous paroîtra douce & facile. Que manquera-t-il à notre union, continuai-je, pour la rendre sainte & légitime ? Vous savez en quoi l'essence du mariage consiste : ce n'est point dans une vaine cérémonie, c'est dans le don du cœur & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres cinq couples d'Amans, à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux, & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous apporte ces motifs, ajoutai-je, c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur en lui ôtant toute ombre de crainte & d'alarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir votre consentement, est la tendresse de mon cœur & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit que si nous avions besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle-même ; qu'elle prévoyoit à la vérité que ses conclusions me seroient favorables,



mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager, elle y mettroit toujours une condition sans laquelle il lui paroïssoit impossible de satisfaire innocemment son amour & le mien; qu'elle vouloit que sa mere fût informée de notre mariage aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé; que la bienséance demandoit, à son avis, que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans reserve à toutes ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur, lui dis-je, que je puis trouver le mien, ainsi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse par une continuelle exécution de tous vos desirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchèrent tellement qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien qu'elle n'avoit pas besoin de tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'amour ne fut pas moins favorable à mes compagnons. Dès la troisieme assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fond sur la bonne volonté de toutes nos Maitresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre dessein ne pouvoit s'exécuter trop tôt au gré de notre

ardeur , nous résolûmes d'en avancer le moment autant qu'il seroit possible. Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions , fut choisie pour la célébration de nos amoureux mysteres. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs que l'endroit même où nous tenions nos assemblées. C'étoit une belle prairie environnée d'arbres épais à deux cens pas du gros de l'habitation. Il fut réglé que chacun s'y rendroit vers minuit avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos Maitresses , & à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos desirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre , & quelques légères objections à détruire ; mais l'amour m'épargna une partie de la peine , soit en diminuant tout d'un coup les difficultés de mon aimable Maitresse , soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure désirée arriva : je l'entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la Colonie , à la réserve de six heureux cou-

ples d'Amans qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois Angélique à la porte de sa maison, que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieu ! avec quelle joie la vis-je paroître, & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis appercevoir ; & la recevant pour la première fois à bras ouverts, je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoient déjà avec leurs Amantes. La Lune sembloit s'être ornée de toute sa lumière pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la nature, l'air ne m'a jamais paru si doux, ni la verdure si riante que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée, Gelin qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer, nous fit un prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la Fortune & l'Amour au nom de l'assemblée, & puis prenant un ton plus Chrétien,

tien , il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter , avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous approuvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de serment qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts , qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maitresses , elle eût pû servir de frein à notre inconstance , & de préservatifs contre nos dégoûts pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour à tour. Nos Maitresses , ou plutôt nos Epouses , la répéterent après nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage , pour être regardée comme un mariage saint & solennel ? Le Ciel l'approuva sans doute , car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Cependant il a plû à des hommes cruels & injustes de la traiter d'union sacrilège , & de rompre des nœuds qui devoient être immortels par leur nature , comme ils le seront par notre inclination. Je ne puis me rappeler le souvenir de cette nuit délicieuse , sans admirer que mon cœur , qui fut alors capable de tant de joie , ait pû l'être ensuite



de tant de désespoir & de douleur. Ciel ! comment passe-t-on subitement du comble de bonheur à l'excès de la misère ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes chacun de notre côté dans les bras de nos Epouses. Que le tems nous parut court ! Mais, hélas ! ce fut une imprudence extrême de ne nous être pas déhés qu'il couleroit si vite. Le jour nous surprit. Nous nous aperçûmes trop tard que ce que nous avions continué de prendre pour la lumière de la Lune étoit celle du Soleil. Il n'y eut personne de nous qui ne sentît le danger auquel nous allions nous trouver exposés. Il étoit plus grand encore pour nos Epouses que pour nous. Il falloit qu'elles retournassent chez elles sans être remarqués, & la chose ne paroïssoit presque pas possible. Nous entendions déjà le bruit des habitans qui commençoient à sortir de leurs maisons, & la crainte nous faisoit imaginer qu'ils cherchoient leurs filles après s'être aperçus de leur évasion. Nous rîmes conseil un moment. Plusieurs de mes Compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement, & de déclarer notre mariage à toutes les personnes qui se présenteroient à notre rencontre. C'est

un  
fa  
sio  
tre  
étr  
ren  
mi  
livr  
no  
que  
sen  
riag  
cela  
re  
car  
qu'  
nou  
satis  
sent  
que  
mai  
sent  
exc  
de  
ser ;  
nou  
sés  
Min  
nous  
poin

un aveu , disoient-ils , qu'il faut que nous fassions tôt ou tard : prenons cette occasion , puisque nous ne saurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi , mais nos Epouses s'y opposèrent par un sentiment de pudeur & de timidité. Elles se figurerent que c'étoit se livrer à une honte certaine , que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avouassent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût publié , elles souhaitoient que cela se fît insensiblement , & d'une manière qui ne les exposât point à la raillerie , car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les satisfaire , nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'habitation , & que si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être apperçues , elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne fais de quelles excuses elles auroient pû s'aviser ; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embrassés tendrement , nous découvrîmes le Ministre de la Colonie qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre dessein que de prendre l'air

en se promenant ; cependant la vue de fix de leurs filles qu'i s apperçurent avec nous , & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras , les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancerent aussi promptement que leur âge le permettoit. Le mouvement de notre crainte nous portoit à fuir , & à nous cacher puérilement derriere les arbres , mais nous fîmes réflexion que c'étoit nous confesser criminels. La proposition de déclarer notre mariage fut renouvelée inutilement par Gelin , nos Epouses le rejeterent encore. Je pris la parole : tout est perdu , leur dis-je , si nous nous déconcertons : écoutez-moi , je me charge de l'événement. Il n'est que trop certain que le Ministre nous a apperçus , mais je ne crois point qu'il ait pû découvrir au juste le nombre que nous sommes. Il faut que deux d'entre nous , continuai-je en parlant à mes compagnons , se baissent jusqu'à terre , & se retirent en rampant vers les arbres voisins. J'en fis aussi-tôt baisser deux. Tâchez , leur dis-je , de vous cacher si bien que vous ne paroissiez point. Et nous , ajoutai-je en m'adressant aux autres , allons librement au-devant du Ministre avec nos Epouses ; nous lui dirons qu'étant sortis

pour prendre l'air du matin , nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui-même. Il ne s'imaginera nul dessein caché dans notre rencontre , lorsqu'il nous verra un nombre inégal d'hommes & de filles. Mon expédient fut applaudi. Heureusement l'herbe étoit assez haute pour cacher la retraite de nos deux compagnons , car le Ministre avec les siens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin , qui s'exprimoit plus aisément que moi , de leur tenir le discours que je lui avois suggéré. Il le fit d'un air libre qui parut les persuader. Cependant étant retournés avec nous vers l'habitation , ils gardèrent sur la route un sérieux que j'eus peine à expliquer , ne me défiant pas qu'ils eussent vu nos embrassemens , ni qu'ils eussent le moindre soupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'habitans , mais la compagnie du Ministre nous mit d'abord à couvert de la médifance.

Nous le quittâmes assez froidement. Les cinq Epoules de mes compagnons se retirèrent chez elles , & je n'ai pas été informé si l'on s'étoit apperçu de leur absence , ni de quelle maniere elles y furent



reçues. Pour moi, qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuse nous nous servirions pour satisfaire sa mere. Qu'avons-nous à balancer, lui dis-je ? vous savez de quoi nous sommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre sollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui ferai la confession de notre amour & de notre mariage. Ce n'est pas avec elle que nous avons à garder des mesures; elle nous aime, & sa colere ne sauroit être longue ni violente. Je n'appréhende rien pour moi, me répondit ma chere Epouse, mais j'ai un pressentiment de quelque malheur qui vous menace. Je souhaiterois qu'il tombât sur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le sang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieux ! lui dis-je, que m'annoncez vous, & que signifie ce langage ? Elle balança quelque tems à répondre ; mais l'ayant pressé de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une chose importante qu'elle avoit apprise la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eûmes ensemble, ma sœur vint me dire que le Ministre étoit venu voir ma mere, & qu'ils avoient eu

une conversation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pû suivre exactement le fil de leur discours, elle a compris par les expressions du Ministre, qu'il se plaignoit de votre froideur pour celle que le sort vous a donnée pour Epouse, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma sœur ou pour moi. Ma mere s'est expliquée avec désintéressement en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux, qui est accoutumé à se faire respecter dans la Colonie, lui a répliqué que c'étoit pour elle une affaire de la dernière conséquence; en la quittant, il l'a priée de se souvenir de l'aventure de M. *Guiton*. Il est certain, continua Angélique, que cette aventure est capable d'effrayer tous les Epoux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. M. *Guiton* étoit un homme des plus distingués de la Colonie. Outre son mérite personnel, on avoit pour lui une extrême considération, parce qu'il étoit fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le siège & qui se signala par un zèle admirable pour la Religion. Cependant, ayant eu le malheur d'être

surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la femme d'un autre, rien ne le pût sauver du châtiment. Il fut condamné à mourir, & son supplice fut d'être noyé dans la mer avec son Amante aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette Histoire ait faite sur moi, ajouta mon Epouse, je ne vous en ai rien communiqué, non-seulement parce que vous avez sù me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir, & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton, mais par une raison plus forte que je n'ai point honte de vous avouer, c'est la tendresse que vous m'avez inspiré. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre en vous causant peut-être de la frayeur. Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne fais si c'est la rencontre du Ministre qui m'allarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possède, mais il me semble que mon cœur m'avertit secrettement que j'ai

quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel que mon inquiétude soit vaine , ou du moins qu'elle ne présage rien de fâcheux que pour moi-même !

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé , la fin me rassura. Je n'y considérerai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouse pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'histoire de M. Guiton , lui dis-je , n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apprise hier avec la visite & les menaces du Ministre , votre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir qu'il ne l'est de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez , n'est-ce pas ? vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi , & vous êtes résolue de soutenir jusqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagements ? Laissez au Ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez , je ne saurois croire que le Ciel nous en prépare , puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent , il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans



le fond je me trouvois plus tranquille & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi, je n'étois plus inquiété par mes desirs; je ne l'étois pas non plus par mes craintes, car outre la solidité de nos liens que je croyois à l'épreuve de toutes attaques du Ministre & de la Colonie, je trouvois dans mon cœur un fond de courage qui me répondoit assez que je saurois défendre les droits de mon épouse & les miens.

Nous arrivâmes à la maison de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût apperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule, tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La maniere dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien, je demurai quelque tems incertain si je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin, je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenue contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jetai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son fils. La crainte de vos déplaire, lui dis-je, ou plutôt celle de vous commettre, m'a empêché de vous communiquer

mon mariage avant l'exécution , mais je me suis flatté que vous ne le condamneriez pas puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon Epouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu , sans lequel ma félicité est imparfaite , car après le nom de son époux , rien ne m'est si cher que celui de votre fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long avant que Madame Eliot fût en état de me répondre , tant elle paroîsoit surprise , & effrayée même de m'entendre. Enfin, comme j'avois cessé de parler , elle me répondit presque en tremblant, qu'elle prioit le Ciel que nous n'eussions rien fait témérairement , mais que je lui apprenois la plus étrange & la plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez - vous davantage , ajouta-t-elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous appelez votre mariage, & comment vous êtes devenu mon fils. Je lui exposai toute notre histoire. O , cher Bridge ! s'écria-t-elle après m'avoir entendu , que je crains que vous n'ayez manqué de prudence , & que vous ne nous ayez exposés à des peines auxquelles nous ne trou-

verons jamais de remede ! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité de vous voir l'époux de ma fille ; & que dans ce moment même , parmi tant d'allarmes , j'ai de la joie que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre , & moi peut-être avec vous. J'en tremble , ajouta cette bonne Dame , & j'ose à peine vous le dire. Elle me rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Ministre. Sa fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Ecclésiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulieres d'être irrité contre moi. C'étoit la fille de son frere qui m'étoit échue par le sort. Il avoit appris d'elle , & il l'avoit peut-être remarqué même , que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet , il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une créature très-désagréable , que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vue rarement , & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienfiance. Le Ministre à qui cette fille étoit très-chère , expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris , étoit vivement

piqué ; & comme on s'aveugle toujours sur le mérite de ce que l'on aime , il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualités de sa nièce , qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot , avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'ainour. Rappelant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions , & la bonté qu'elle avoit eu de souhaiter que sa maison me servît de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un , il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération , mais ils en laissa échapper quelques-uns de piquans , qui lui attirèrent des réponses aussi vives. En un mot , Madame Eliot , pour défendre l'honneur de ses filles , lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maitresse de Guiton. Or , cette Maitresse qui avoit été punie avec son Amant , n'étoit autre que la belle-sœur du Ministre , & par conséquent la mere de sa nièce. Un outrage de



cette force ne se pardonne gueres par un Ecclésiastique. Il avoit quitté Madame Eliot, en la faisant souvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de sa belle-sœur pour l'exemple de la Colonie & en protestant avec serment que s'il avoit eu cette sévérité pour sa famille, il en auroit encore plus pour toutes les femmes de l'Isle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot, après m'avoir fait ce récit, qu'il n'ait eu mes filles en vue dans cette menace. Le peu d'apparence qu'il y avoit hier à ce qui vous est arrivé cette nuit, m'empêcha de les avertir si-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal est fait, & nous voilà exposés à tout le ressentiment de notre Ministre. Ah! ma chere mere, interrompis-je, quel nom donnez-vous au plus saint mariage qui fût jamais? Vous l'appellez un mal; & moi je défie toute la haine du Ministre d'y trouver à redire. Je confesse, me dit-elle, qu'avec toutes les mesures que vous avez gardées, votre action peut porter un meilleur nom; & je ne balance pas à le reconnoître, comme vous le souhaitez, pour un engagement saint & légitime. Mais vous ne savez pas ce que c'est que la haine d'un

homme d'Eglise, & vous ignorez en particulier le caractère de notre Ministre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop sûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avoue qu'en l'entendant parler de cette sorte, & rappelant les obligations que j'avois à cette généreuse Dame, presque aussi vivement que ce que je devois à mon Epouse & à moi-même, je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colère. Lui, nous perdre, m'écriai-je : je ne le laisserois pas vivre un moment, si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous, Madame, continuai-je : nous ne sommes que six, mais capables, si je ne me trompe, d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice, puisqu'il le faut, & comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour rejoindre mes Compagnons, & les exhorter à ne pas nous laisser opprimer. Madame Eliot qui me vit trop agité, me pria de me tranquilliser un moment. Je l'employai à faire appeler Angélique, que je voulois présenter moi-même à sa mère. Elle entra timidement. Venez, ma chere ame, lui dis-je, venez remercier la meilleure de toutes les meres ; elles nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son

consentement. C'étoit elle seule néanmoins que nous devions ménager ; mais sa bonté n'a rien d'égal , que la malignité de ses ennemis. Je rends grâces au Ciel , qu'ils soient aussi les nôtres ; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie , que par celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport & d'attendre du moins pour éclater , que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt , me dit-elle , autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa fille en répandant quelques larmes. Elle lui dit , qu'à la vérité elle n'eût jamais donné son consentement à notre mariage , si nous eussions pris la liberté de le lui demander ; mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant , je ne suis pas tranquille , ajouta-t-elle , & je prévois tant d'orages qui vont se former , soit de la part du Ministre & des Anciens qui n'approuveront jamais votre démarche , soit de la part de Bridge & de ses Compagnons qui ne souffriront peut-être pas qu'on en use durement  
avec

avec eux, que je ne fais à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore que de quelque maniere que notre affaire pût tourner, il n'y avoit point de péril à craindre pour elle, tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer, & que je partageois mes caresses entre cette bonne mere & ma chere épouse, un domestique du Ministre demanda à me parler de la part de son Maître. Je panchois à le renvoyer brusquement, mais Madame Eliot me conseilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commission que de m'avertir de me rendre sur le champ chez le Ministre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore, si je n'eusse fait réflexion que je pourrois recevoir dans cette visite quelque éclaircissement utile à notre sûreté. Je m'y rendis aussi-tôt. On me fit entrer dans une salle, où je fus surpris de trouver mes cinq Compagnons. Ils me dirent qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois appris de Madame Eliot, & je leur fis remarquer les conséquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot, leur dis-je, est une femme sage & expérimentée.



tée. Elle tremble pour sa fille & pour moi : soyez sûrs qu'elle ne tremble pas sans de fortes raisons. Or, je n'ai point de malheur à craindre, dont vous ne soyez menacés. Ainsi, lorsque je vous parle de mes intérêts, je crois que vous ne devez pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celles de l'amitié, pour les intéresser à la défense de mon Epouse & à la mienne, & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs, que étant tous complices de la même action, nos intérêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette nouvelle Ligue, & qu'ils avoient le souvenir du service que je leur avois rendu dans la prairie, ils s'accorderent à me choisir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve, dans tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos Epouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le Ministre parut. Je le considérai, sans doute avec les yeux de la colere &

de la haine : car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manieres. Il jeta les yeux sur moi en parlant , comme sur celui dont il étoit apparemment le moins satisfait. Toute la Colonie , nous dit-il , est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouïe parmi nous, que des jeunes gens de votre âge , & déjà liés par de saintes promesses à des Epouses que le Ciel lui même a pris soin de leur assigner , fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange , autant sommes-nous résolus de ne le pas supporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez vous , me demanda-t-il fierement , lorsque je vous ai rencontrés ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur ?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes Compagnons , & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avoue que je ne me trouvai point assez de modération pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle , lui dis-je d'un ton aussi fier

que le sien , nous avons prétendu d'y entrer dans tous les droits des Habitans , & sur tout dans les deux principaux , qui sont la Liberté & l'Egalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous , ce n'est pas celle d'un Particulier , qui n'a point ici d'autre emploi que de réciter les Prières à l'Eglise , c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain qui vous convient moins qu'à personne : nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins , après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas , reprit-il , quoique je ne m'attribue ici nulle autorité , je vous déclare que c'est le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche , & je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite. D'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant pressé de cette sorte , & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abrégier tout d'un coup les difficultés , & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux sur mes Compagnons , pour les

préparer à ce qu'ils alloient entendre , dans le dessein de leur faire sentir que je ne faisois rien imprudemment & sans réflexion : je les tournai ensuite vers le Ministre. Apprenez donc , M. , lui dis-je d'un ton honnête & modéré , ce que vous marquez une si vive curiosité de savoir. Nous sommes nés libres : rien ne nous a paru si injuste & si mal conçu , que cette odieuse cérémonie du sort , à laquelle vous avez voulu que nous fussions redevables de nos Epouses. Des Anglois & des François ne souffrent point qu'on tyrannise leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits en nous choisissant nous-mêmes de cheres & aimables moitiés qui partageront désormais nos peines & nos plaisirs , & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux sans elles , & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduisant , nous nous flattons qu'on nous laissera jouir avec tranquillité du seul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette harangue , & tous mes Compagnons m'imiterent en gardant le silence.

Je tâcherois inutilement de vous représenter les premières marques de sa surprise & de son indignation. Il rougit & il pâlit



vingt fois tour à tour dans le même instant. Il s'agitoit sans pouvoir ouvrir la bouche pour donner passage aux expressions de sa colere, qu'on croyoit voir à tout moment prête à sortir de ses lèvres. Son transport me fit pitié. Je fis signe à mes Compagnons de se retirer avec moi, & je lui dis en sortant, vous savez à présent nos secrets, Monsieur, nous vous les avons communiqués afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes dont on s'obstine à faire mystere, & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots, qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un, & qu'il trouveroit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes compagnons me remercièrent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protestèrent qu'ils en étoient plus tranquilles; & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d'apprendre notre aventure à tous ceux qui se rencontrèrent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'approuver, d'autres nous témoignerent leur surprise, sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels avant de nous séparer, & pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en

commun, nous résolûmes de continuer à tenir deux fois par chaque semaine nos assemblées dans la prairie.

Je retournai chez Madame Eliot, que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle approuva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre & aux habitans que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens, comme à moi, que c'étoit un fardeau dont elle se sentoit déchargée. Elle fut la première à me dire : après tout, & malgré toutes mes craintes, qu'avons-nous à appréhender du ressentiment du Ministre ? quel mal sa haine nous peut-elle faire ? ma fille dépend-elle de lui ? je consens, moi, qu'elle soit votre épouse ; & de qui recevra-t-elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens ? Cependant, elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes, lorsqu'elle pensoit au caractère du Ministre, & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même, en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu, de quoi augmenter sa crainte ; & elle y découvrit la sémence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses, d'une manière à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagés à nos épouses de

hazard. Ciel ! s'écria Madame Eliot, après y avoir réfléchi un moment , comment cette observation m'a - t - elle d'abord échappé ? Vous verrez , ajouta-t-elle , que ce sera de cet endroit qu'il composera son venin , & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité sont capables.

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ces allarmes. Nous eûmes soin de faire sortir de tems en tems un domestique pour s'informer de ce qui se passoit dans l'habitation , & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous rapporta vers le soir que tous les Anciens étoient assemblés au Consistoire, à la priere du Ministre qui les avoit avertis. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublerent. Angélique ne paroissoit point allarmée ; elle étoit tranquille , disoit-elle , avec son amour & son innocence. Pour moi qui connoissois trop bien la prudence de sa mere pour croire qu'elle se troublât mal à propos , je pensai que malgré l'air de confiance que j'avois affecté aussi jusqu'alors , je devois prendre en secret quelques mesures pour notre sûreté. La qualité de Chef que mes Com-

pagnons

gnons m'avoient accordée , sembloit m'obliger à ce soin. Je sortis pour les assembler. Il fallut me dérober adroitement de la maison , car Madame Elior & mon épouse n'auroient jamais consenti que je me fusse éloigné, avant que d'être instruit des résolutions du Consistoire. Je les trompai en les quittant sous un faux prétexte. Dieu ! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m'éloignois d'elles pour leur préparer du secours ; & ma présence eût peut-être été le seul moyen qui eût pû servir , un moment après mon départ , à les défendre & à les secourir.

En quittant la maison , j'envoyai un domestique chez mes cinq fideles amis , pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos Conférences. Nous étions convenus d'une espece de mot du guet , que nous nous faisions porter dans les occasions extraordinaires , & qui suffisoit pour faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tarderent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'assemblée qui se tenoit au Consistoire. Ils ne m'en parurent point aussi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse



sécurité , en leur rapportant les réflexions que Madame Eliot m'avoit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons-y garde , leur dis-je , nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes , tremblons du moins pour nos cheres épouses. Qui fait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les Anciens ? La plupart sont des gens simples , & accoutumés depuis long-tems à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons , continuai-je , quel parti prendrions-nous , si l'on en venoit à la persécution ouverte ?

De différens avis qui furent proposés , dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence , nous crûmes devoir préférer pour la premiere fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la salle du Consistoire , & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincere & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des Vieillards , & servir du moins , pour le present , de contrepoids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'expliquer nos sentimens & nos intentions. Nous nous hatâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroîs-

soit satisfait de cette résolution , qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais quelque sagesse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches , il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable : l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & la vertu. Les Chefs de l'Eglise , les Anciens du Peuple , nos Juges & nos Peres avoient tenu un Conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine , tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes , & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il est accablant d'avoir été heureux , lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'un désespoir sans remède ! C'est de moi qu'on peut dire exactement , que ma félicité n'a gueres duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me vis au comble de mes vœux ; tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir , n'a été qu'un enchaînement de miseres & d'infortunes. Vous allez entendre le récit des plus funestes.

Nous vîmes en approchant de l'Habitation une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, qui paroissoient y être attirés par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon épouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être intéressée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité ; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vite que mes Compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'apprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes Compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouverent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendue. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devons commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de parler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi.

O Ciel ! m'écriai-je , ô mes chers amis , que dites-vous de ce coup funeste ? Si vous avez pour vos épouses la tendresse que j'ai pour la mienne , ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez , vous m'avez choisi pour votre Chef ; je veux que vous me voyiez expirer le premier : ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport , je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne savois même qui il falloit attaquer , ni de quel côté je devois chercher la prison de mon épouse. J'aurois pû m'en informer ; mais considérant qu'une résolution sage ne sauroit être l'effet d'une agitation violente , je crus qu'avant de rien entreprendre , je devois retourner chez Madame Eliot , & prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes amis d'aller aussi chez leurs hôtes ; & comme le jour tiroit vers sa fin , je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité pour y tenir un nouveau Conseil. Nous nous séparâmes. Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas ! c'est fait de moi , disois-je en allant , ma perte est trop assurée ; mais mes ennemis n'en riront pas long-tems. Le perfide Ministre périra : il sera le premier objet de ma vengeance. En approchant du logis , je vis trois hommes qui



paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu'ils m'eurent aperçu. Je ne me défiai nullement de leur dessein. C'étoient trois Supôts du Consistoire qui m'attendoient pour m'arrêter ; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes Compagnons. Ils m'envelopèrent , & & quelque vigoureuse que fût ma résistance , ils me tinrent saisis si étroitement , qu'il me fut impossible de m'échapper de leurs mains. Un traitement si indigne me jeta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager , attirèrent une foule d'habitans à ma suite. J'invoquai leur secours en leur représentant l'injustice & la tyrannie du Ministre ? Ils m'écouterent en silence , sans que je pusse juger par quelle sorte d'intérêt ils prenoient part à ma peine. Enfin l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magasin , où je trouvai deux de mes Compagnons. Mes Gardes m'y enfermerent avec eux , & se retirèrent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa , & avec un Anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensem-

ble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit gueres à la mienne, Ses premieres paroles furent un horrible ferment, par lequel il s'engageoit à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son épouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même pour condamner son ressentiment ; mais après nous être ainsi soulagés par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter ; & que pour agir en hommes raisonnables ; il falloit en chercher les moyens avec un peu plus de tranquillité. Premièrement, lui dis-je, il faudroit savoir quelles sont les vues du Consistoire & du Ministre en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presque aussitôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le Ministre nous l'a fait présenter, ils ont crû devoir s'assurer de nous pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos épouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à cette cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer

en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos épouses d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos épouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous; ainsi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étendues que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtàmes, fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer; & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette démarche étoit nécessaire, & elle nous eût réussi sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits & des épouses moins timides, mais le Ministre en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit bien imagi-

né, que le principal obstacle qui nuiroit à ses vues seroit la consommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir qu'il avoit su persuader au Consistoire de nous ôter la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que des jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n'auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit été de tirer de nos épouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une manière si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mises en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur prison, qu'il s'y transporta avec quelques Vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes, sans le consentement de leurs proches, & sans l'approbation du Consistoire. Il leur fit entendre qu'une union telle que la nôtre, loin de mériter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta qu'il comptoit du moins



que leur pudeur ne s'étoit point oubliée, & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte d'un air juridique de tout ce qui s'étoit passé entre elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisèrent une partie essentielle de la vérité, & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié ou confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au Magasin ; & comme il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour nous, car nos trois compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capable que nos épouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & il tira d'eux des réponses qui ne furent gueres moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y atten-

dions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeller. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une apparence tranquille ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le porterent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du Consistoire que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la présomption sont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas répliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire qu'il étoit là de la part du Consistoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre, mais la crainte que j'avois de sa vivacité me fit hâter de

la prévenir. Vos injures, dis-je au Ministre, ne changent rien à la justice de notre cause : j'espère que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Consistoire, lorsqu'elle lui sera expliquée par un Interprète moins partial & moins passionné que vous. Nous ne refusons pas néanmoins de vous faire le récit des circonstances de notre mariage, que vous demandez en son nom. Elles blessent si peu la Religion & l'honnêteté, que notre gloire au contraire est d'avoir su ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai ensuite avec la fidélité la plus exacte, l'ordre que nous avions observé dans notre engagement, & je ne manquai point de peser en particulier sur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant; &, lorsque j'eus cessé de parler, il se tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un souris amer, s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions, qu'il alloit avoir à faire aux plus rusés & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice, continua-t-il en s'adressant à moi, mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi, n'ajoutez pas l'imposture au désordre de votre conduite, & suivez l'exemple de vos compa-

gnons , qui sont plus sinceres du moins , s'ils n'ont pas été plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimeres, me dit-il d'un ton méprisant, & prenant une plume, il écrivit quelques lignes qu'il fit signer aux quatre Vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit, je demandai à Gelin & à Johnston s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclûmes ensemble qu'il falloit que nos Compagnons eussent été trompés par adresse; si l'on avoit tiré d'eux des réponses différentes des nôtres, ou qu'ils nous eussent trahis, s'ils les avoient faites volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Ministre de nous éclaircir davantage; il nous lut seulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre déposition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouses & de nos Compagnons, excepté, qu'étant plus adroits, nous prétendions, contre le témoignage des autres, que notre mariage avoit été consommé. Cette maniere nette de s'exprimer ayant achevé de m'ouvrir les yeux, je lui dis : prenez garde, Monsieur, votre dessein n'est pas droit : vous allez vous



engager dans quelque démarche imprudente. Comptez , ajoutai-je , que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain , & que quelques vues qu'aient pû avoir nos Compagnons & nos Epouses en s'expliquant différemment , ils ne refuseront point de convenir de la vérité en notre présence. Oui , me répondit-il , quand vous aurez eu le tems de les instruire à parler comme vous , & à n'être pas plus sinceres dans leurs réponses. Il nous quitta sans vouloir nous écouter davantage.

Il n'est que trop clair , dis-je alors à Gelin , qu'on travaille à nous perdre , & s'il en faut croire le rapport du Ministre , nos Epouses & nos Compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le secours de Ciel qui puisse nous faire sortir d'embarras , car la force n'est ici de nul usage , & la justice ne paroît gueres écoutée au Consistoire. S'il nous reste quelque espérance , c'est de faire valoir nos droits dans une assemblée générale de la Colonie : il faut la demander. Si le Consistoire s'oppose à une prétention si raisonnable , nos plaintes n'en seront que plus justes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur ; & si l'on se rend à notre demande , vous êtes éloquent , je ne doute point qu'en exposant la vérité

de notre histoire, & en découvrant les malignes intentions du Ministre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parût m'écouter, je m'aperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de son attention. Cette froideur me surprit, elle ne s'accordoit point avec sa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en silence d'un air distrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin l'ayant pressé de me répondre : oui, me dit-il, je suivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une assemblée générale. Mais si cette tentative ne réussit point, je roule un dessein sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus sûrement que sur mon éloquence. C'en est trop, continua-t-il en s'animant, on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vue du Ministre, & au discours insultant qu'il nous a tenu, mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier son orgueil, & de nous faire respecter plus qu'on n'a fait jusqu'à présent dans la Colonie. Je le pressai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il seroit tems de s'expliquer, lorsque le remède qu'il méditoit seroit nécessaire, mais

qu'il me l'assuroit infailible , & que nous pouvions nous flatter par avance du plaisir de revoir nos épouses entre nos bras , & nos ennemis à nos pieds. Quelle que pût être son idée , je le priai de l'abandonner pendant quelque tems pour se préparer à soutenir notre cause dans l'assemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Geolier chez le Ministre & chez les principaux Vieillards , pour leur signifier que nous ne reconnoissions point d'autre tribunal que celui du corps entier de la Colonie , & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils n'oseroient la refuser , que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer , où je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos épouses , & de la tendresse infinie que nous devons à ces cheres personnes , pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient désavoué les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles , mais il nous avoit été aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie.

modestie. Nous soupçonnions même le Ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi, j'étois si sûr du cœur d'Angélique, que je n'appréhendois ni sa froideur, ni son changement. Ma plus forte peine étoit causée par son absence, & par la persuasion où j'étois qu'elle souffroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visité de personne, & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquieme jour au matin, le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la premiere fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte, nous dit-il, des nouvelles plus heureuses sans doute que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le Consistoire ait eu, comme moi, de l'irrégularité de votre conduite, nous avons cru devoir la pardonner à votre jeunesse. Nous savons que dans les esprits bien disposés la sagesse la plus solide & la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir, lorsqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égare-



ment où vous êtes tombés par légèreté & pure imprudence. Vous demandiez une assemblée générale, vous connoissiez mal vos vrais intérêts ; comptez que vous en eussiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne passe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Consistoire, & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservés la connoissance. Ecoutez, ajouta-t-il gravement, la sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton dans un cas à peu près semblable au nôtre, le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence, non-seulement en faveur de notre jeunesse, mais principalement à cause de notre arrivée récente, qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Isle : qu'il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable, que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise, & à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avions causé parmi nos freres : qu'il nous seroit permis ensuite de nous joindre à nos

légitimes épouses, à celles qu'il avoit plû à Dieu de nous donner par la voie du sort, & que nous avions acceptées solennellement à la face du Ciel & de la Terre, pour vivre dans une douce union avec elles, en époux tendres, en fideles Protestans, & en paisibles Concitoyens: que pour ce qui regardoit les six filles immodestes & sans vertu, qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la Nature pour nous détacher de notre devoir, & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient osé appeller du nom de mariage, au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes épouses, le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine assemblée, & qu'en attendant leur sentence elles continueroient à être resserrées dans une étroite prison, sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre, & de la part du Consistoire. Ministre ! Consistoire ! noms vénérables, malques sacrés, dont l'injustice, la perfidie, & la cruauté abusèrent pour notre perte.

Je vous le rapporte, ce fatal arrêt, pres-

que dans toute son étendue. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos cheres épouses & pour nous, car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime, par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé, qu'il jeta un cri perçant qui empêcha le Ministre d'achever. Il n'y eut point de degré du commencement de son transport à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimerent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer dans une conjecture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires; je ne pus rien obtenir de ce tempéramment tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Ministre; il lui reprocha ouvertement sa malignité & son hypocrisie. Il ne ménagea point davantage le Consistoire & toute la Colonie, & joignant les menaces aux reproches & aux injures, il fit serment d'employer le fer & le feu pour notre défense & pour celle de nos épouses. Le Ministre, que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté, se remit, & se souvenant sans doute que nous étions captifs, & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces

que de lesexécuter, ce fut cette pensée apparemment qui lui inspira la hardiesse d'insulter à notre disgrâce par quelques railleries ameres. Gelin perdant toute considération, alloit se jeter furieusement sur lui, si je n'eusse fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez, Monsieur, dis-je au Ministre, sortez s'il vous reste quelque sagesse, & ne nous mettez pas dans la nécessité de punir tout à la fois vos artifices & vos insultes. Il sortit en nous exhortant malignement à nous soumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

*Fin du Tome premier.*



